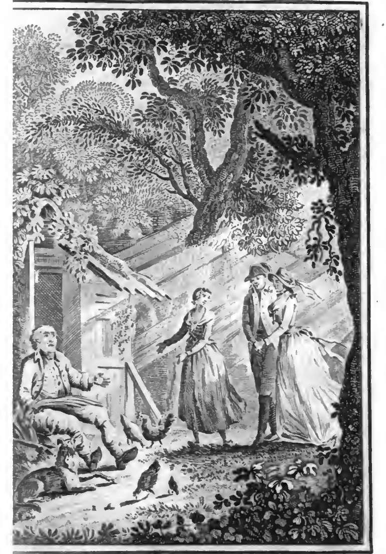



C
N

LES BARONS
DE FELSHEIM.


Biblioteca Nazionale - Napoli
FONDO
PALATINO



Le papa **BROWN** *était assis à sa porte et se chauffait aux rayons du Soleil couchant.*

LES BARONS DE FELSHEIM,

HISTOIRE ALLEMANDE

QUI N'EST PAS TIRÉE DE L'ALLEMAND;

PAR PIGAULT-LEBRUN,

Auteur de l'Enfant du Carnaval.

TROISIÈME ÉDITION.

Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais.

VOLTAIRE.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre de la République, n°. 51.

AN DIX. (1802).

LES BARONS DE FELSHEIM.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.

Guerre entre l'Empereur et la Porte. Bataille de Petterwaradin. Evénement prévu.

MADAME de Felsheim était rétablie, ses traits étaient plus prononcés, et le coloris de la santé animait la physionomie la plus touchante : on n'en doit pas être étonné. Elle n'avait éprouvé aucun des accidens qui punissent ces femmes qui craignent d'être mères ; elle avait voulu l'être tout-à-fait;

elle nourrissait son enfant. Crettle apportait son Joseph auprès du petit Charles. Tous deux, affranchis des ligatures qui tourmentent les faibles enfans de nos villes, se roulaient, s'étendaient sur un tapis, et les mères attentives souriaient à leurs mouvemens, et suivaient le développement sensible de leurs membres.

Cependant la nature, souvent bizarre, condamna madame de Felsheim à une privation bien dure pour un cœur comme le sien. Cette liqueur précieuse, notre premier aliment, lui manqua tout-à-coup; son enfant pressait de ses petites mains ces sources si promptement épuisées; il pleurait sur des formes stériles dessinées par l'amour. Crettle, au contraire, avait une surabondance qui eût consolé toute autre femme que madame de Felsheim : elle ressentit une douleur amère la première fois que Charles suça un lait étranger. Il semblait adopter une

autre mère; c'était à elle qu'il riait; c'était pour elle que s'ouvraient ses bras; il repoussait celle qui lui avait donné l'être. Le temps est le médecin de l'ame. Madame de Felsheim s'accoutuma insensiblement à un tableau qui lui avait tiré des larmes : bientôt elle regarda avec une sorte de plaisir les deux petits, pendus au sein de Crettle, et paraissant se disputer ce qu'on leur prodiguait également. L'embonpoint, l'accroissement rapide de Charles dissipèrent enfin ses inquiétudes, et ne lui laissèrent que le souvenir de ses regrets.

Il fallait voir Brandt, oubliant ses campagnes, et courant les remparts de Blekède, Joseph sur un bras, et Charles sur l'autre. Il les sautait en chantant ses romances; il leur parlait, il répondait pour eux; il appelait les passans, leur montrait ses bambins, les approchait, les comparait, et, bon gré, mal gré, il fallait convenir que

Joseph était le plus grand, le plus fort et le plus beau : il aimait pourtant Charles de tout son cœur.

On était à la mi-juin : encore quelques mois, et madame de Felsheim comblera les vœux de l'homme le plus aimable et le plus aimé. Ils comptaient les jours, les heures, les minutes, mais ils jouissaient d'avance d'une félicité si long-temps attendue et si bien méritée. Un événement imprévu ramena les alarmes : la gazette de *Lawembourg* annonça à la Basse-Saxe les premières hostilités entre l'Empire et la Porte.

Le Turc aurait pu attaquer l'empereur avec avantage pendant la longue guerre de 1701 ; il avait, selon sa coutume, attendu que la paix fût consolidée dans les états chrétiens, pour entrer dans le Péloponèse. Cette province était restée aux Vénitiens par le traité de Carlowitz, et l'empereur, garant du traité, fut obligé de se dé-

clarer contre la sublime Porte, qui est sublime comme l'empereur d'Allemagne est un César, comme l'électeur d'Hanovre est roi de France, comme l'esprit évangélique dirige les inquisiteurs, comme les nouveaux riches sont aimables, comme les nouveaux parvenus sont intègres, comme les femmes sont fidelles, comme les hommes sont délicats, comme un comédien est modeste, comme un journaliste est savant, et cetera, et cetera, et cent pages d'et-cetera.

La nouvelle de cette rupture était assez indifférente pour madame de Felsheim; Werner était au service de Prusse, et sa lettre du jour était dans le genre ordinaire : *Amour et espoir ;* c'est avec ces deux mots qu'on avait rempli des rames de papier : la lettre du lendemain porta la mort dans le cœur de madame de Felsheim.

Les Romains avaient donné des couronnes, et les papes, véritables suc-

cesseurs des Césars, faisaient par la force de l'opinion ce qu'avaient fait les Romains par la force des armes. L'empereur d'Allemagne, possesseur d'une province de l'empire Romain, se permet aussi, je ne sais trop pourquoi, de singer les Titus, les Antonins, dont je lui souhaite les vertus, et donne aussi des couronnes, quand on veut bien les tenir de lui. La Prusse ducale venait d'être érigée en royaume; formalité ridicule ou inutile, selon que le nouveau potentat est fort ou faible. Les investitures durables et solides, sont celles que donne le canon; c'est lui qui élève et détruit les empires; et l'électeur de Brandebourg était assez puissant pour se mettre la couronne sur la tête, sans que personne s'avisât de le trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, Frédéric-Guillaume jugea à propos d'être reconnaissant; il donna à l'empereur l'élite de ses troupes: entr'autres corps, ses cui-

rassiers reçurent l'ordre de joindre l'armée du prince Eugène, en Hongrie.

Werner, officier, ne redoutait pas les hasards de la guerre; il avait fait, en entrant au service, le sacrifice de sa vie. Il s'était familiarisé avec cette idée, et il lui devait ce courage froid et réfléchi, qui laisse au jugement toute sa liberté, et qui conduit seul aux grades supérieurs: Werner amant, était au désespoir. L'avenir qui menaçait madame de Felsheim, s'offrait à lui sous un aspect effrayant. Elle avait tant souffert par l'amour, et le dernier coup allait la frapper, peut-être. Les morts ne regrettent rien; les peines sont pour ceux qui leur survivent. Ces réflexions accablaient Werner; elles étouffaient en lui cette soif de la gloire, présage certain des grandes actions.

Madame de Felsheim souffrait bien davantage. Elle n'avait rien qui pût la distraire de son amour; c'était son

unique occupation ; tout ce qui n'était pas sentiment, lui était devenu étranger : depuis long-temps elle trouvait tout dans son cœur, et ce cœur était déchiré. Tantôt elle se représentait Werner enfonçant des bataillons ; tantôt elle le voyait au milieu d'une forêt de baïonnettes, prêt à succomber sous le nombre. La mort seule occupait sa pensée ; son voile funèbre s'étendait sur tous les objets qui frappaient ses yeux. Son sang se glaçait ; elle restait sans mouvement, et elle revenait à elle pour éprouver de nouvelles angoisses. Son sommeil était pénible, interrompu ; des songes affreux la réveillaient en sursaut, fatiguée et couverte d'une sueur froide. Elle s'habillait à la hâte, envoyait chercher des chevaux, voulait partir pour la Hongrie, et ce projet était à peine conçu, qu'il était abandonné. « Moi, disait-» elle, moi, je traverserais l'Allemagne » pour chercher un homme qui n'est

» pas mon époux, pour l'arracher à
» son devoir, et le couvrir d'infamie!....
» Non...... non..... ». Et elle renvoyait les chevaux, et elle retombait, noyée dans les larmes et suffoquée par les sanglots.

Cet état intolérable dura plusieurs jours. La nature affaiblie ne pouvait soutenir long-temps des crises qui se succédaient sans interruption : il fallait s'élever au-dessus de ses craintes, ou en être la victime. Crettle mit Charles dans ses bras, et elle se rappela qu'elle avait contracté l'obligation de vivre. L'amour maternel combattit et surmonta tout : Charles reprit sa place dans son cœur. « Qu'il soit toujours
» près de moi, disait-elle; lui seul
» peut me rendre à la raison ».

C'était beaucoup sans doute d'avoir vaincu la violence de ces premiers transports; mais comment calmer des inquiétudes qui obsèdent, qui fatiguent, et qui se reproduisent sous mille

formes nouvelles ? L'incertitude est plus difficile à supporter que le malheur même : celui-ci accable d'abord, mais on se résigne quand l'espoir est éteint ; l'autre tourmente sans relâche. Tous les jours on lisait les papiers publics. Une carte sous les yeux, on suivait la marche des armées. On trouvait des raisons qui devaient empêcher la bataille, et aussitôt il s'en présentait d'autres qui la rendaient inévitable. On ne recevait plus de lettres ; on ne savait où adresser les siennes ; on écrivait cependant, et on n'écrivait rien de ce qu'on pensait ; on eût rougi d'exprimer ses alarmes, et c'est d'elles seules qu'on était occupé.

On apprit bientôt que le prince Eugène se disposait à passer le Danube ; il n'avait plus que cette barrière qui le séparât du grand visir. La certitude d'une affaire prochaine réveille les terreurs de madame de Felsheim, elle

retombe dans son premier état. Son imagination se monte, sa tête se trouble, une fièvre ardente la saisit. Le nom de Werner est le seul mot qu'elle prononce, et elle ne cesse de le prononcer; elle s'agite, elle se soulève; elle étend des bras qui frappent l'air en cherchant à repousser les efforts des ennemis; le délire est au comble. On lui parle de Charles, elle écoute; on lui en parle encore, elle le demande; on l'apporte, l'accès se calme, et madame de Felsheim reconnaît monsieur Heidelberg, Crettle et Brandt pleurant autour de son lit. « Corbleu!
» madame, dit le hussard, vous n'êtes
» pas raisonnable. J'ai fait dix campa-
» gnes, et je n'ai pas reçu un coup de
» fusil. Pourquoi monsieur Werner
» serait-il plus malheureux que moi?
» Point de nouvelles, point de nou-
» velles, répondait-elle d'une voix fai-
» ble. — Hé bien! Sarpejeu! j'irai vous
» en chercher. — Toi! — Oui, moi.

» Donnez-moi de l'argent, je prends la » poste, et je cours à l'armée. Si mon» sieur Werner est blessé, je le soigne, » et je vous expédie un courrier; s'il » est mort, je viens moi-même vous » l'annoncer, et si vous vous désolez, » ce ne sera pas du moins sans raison. » — Et tu ne me tromperas pas? — J'en » suis incapable. — Tu me diras la vé» rité, quelqu'affreuse qu'elle puisse » être? — Sans doute, je vous la dirai. » — Tu me le jures? — Par l'honneur. » — Je te crois. Va, pars, je sens que » je serai plus tranquille ».

En effet, Brandt était à peine à cheval, que madame de Felsheim se trouva mieux. Elle connaissait sa loyauté, elle savait d'ailleurs qu'il était incapable de ces officieux détours qu'emploient les gens bien élevés pour annoncer un malheur, qu'avec un peu de pénétration on devine dès le premier mot. Il avait promis d'arriver en soixante heures, dût-il crever dix che-

vaux, et le dixième jour, elle devait recevoir des nouvelles positives. La présence de son père, de madame Werner, celle de Charles, que Crettle tenait près d'elle jour et nuit, et qu'elle lui présentait dès que sa physionomie commençait à s'obscurcir, des calmans administrés à propos, tout contribua à lui faire attendre avec assez de tranquillité le moment qui devait décider de son sort.

Les adieux de Brandt à sa famille n'avaient pas été longs; il ne s'amusait pas à parler, quand il était question d'agir. Armé jusqu'aux dents, ses certificats de service en poche, et de l'or dans sa ceinture, il saute à cheval, et part comme l'éclair. Lunebourg, Wolmerstède, Magdebourg, sont derrière lui avant le coucher du soleil, et le jour le retrouve à Schandaw. Il n'arrêtait pas, il buvait en changeant de chevaux, il mangeait en courant, il payait ses guides comme

un prince, le meilleur bidet de l'écurie était toujours pour lui, et il craignait de ne pas aller assez vîte : c'est pour madame de Felsheim qu'il courait.

Il était un peu retardé à l'entrée des villes de guerre, où on examinait sévèrement ses papiers. Il se contentait de jurer entre ses dents; les plus chers intérêts de madame de Felsheim ne devaient pas être compromis; mais il se dédommageait amplement dès qu'il avait dépassé les barrières. Les sacré-ci, les sacré-là s'échappaient avec une énergie qui effrayait sa monture, et précipitait sa marche. Son postillon d'ailleurs, qui avait des ordres précis, galoppait en avant, et Brandt, en arrivant à la première poste, trouvait un cheval tout prêt, sautait dessus, lui mettait les éperons au ventre, et regagnait ainsi le temps perdu.

Il arriva avec la nuit à Marhek,

où il fut contraint de s'arrêter, quoiqu'il ne fût guère qu'à trente lieues de l'armée. On ne court pas quarante-huit heures à bidet, à toutes selles, et en pantalon de drap, sans qu'il y paraisse. Brandt s'était fait une ample écorchure à chaque fesse, il ressentait en outre dans la clavicule et les épaules des douleurs qui ne lui permettaient plus de se tenir à cheval. Il entra dans le premier cabaret, enleva de la crémaillère une chaudronnée de tripes qui cuisaient, fit bouillir de l'huile d'olive, ou à-peu-près, dans de la lie de vin, et ordonna à la cabaretière, dont le mari était absent, de frotter les parties malades.

Les cabaretières de Marhek sont extrêmement réservées, à ce qu'assurent les voyageurs, et celle-ci fut indignée de la proposition. Brandt insista; elle se défendit. « Un ducat, » ou des coups de plat de sabre; choisissez », dit le hussard d'un ton qui

la fit trembler. Le ducat méritait la préférence; aussi l'obtint-il, et la bonne femme commença un genre d'exercice tout-à-fait nouveau pour elle. Brandt, dans l'état de pure nature, était debout devant un grand feu, et commandait le service en général d'armée. « Plus haut, plus bas, » plus fort, ferme, allez, allez donc »; et ses ordres étaient exécutés avec la plus admirable précision. Le pansement tirait à sa fin, lorsque le mari rentra. C'était un allemand renforcé, qui n'entendait pas raison, qui parlait peu, qui gesticulait fort, et qui commença l'explication par un soufflet à poing fermé, qui renversa sa digne épouse. Brandt, toujours galant, riposte à l'éloquence du geste par un coup de pied dans le ventre, qui jeta l'hôtelier le cul dans les tripes, lesquelles bouillotaient encore, et macérèrent cruellement son postérieur et ses environs. La femme pleurait, le

mari criait, Brandt jurait : on ne s'entendait plus.

Les voisins accourent au bruit, la garde arrive sur les pas des voisins, la chambre s'emplit, et le désordre est au comble, à l'aspect de l'homme nu, à la peau rouge : on n'avait encore vu à Marhek que des noirs et des blancs. Pendant que monsieur le sergent impose silence à dix ou douze commères qui parlent à la fois du phénomène, et qui s'écrient à l'unisson, que les hommes rouges sont les enfans gâtés de la nature, Brandt a le temps de reprendre ses habits et ses armes, et il se dispose à la retraite, lorsque le tumulte s'appaise, et qu'on parvient à s'entendre. Mais comment sortir ? la porte est gardée par un peloton de bavarois qui n'ont pas l'air plaisant, et qu'un seul homme ne peut pas échiner. D'ailleurs, après avoir battu la garde, il fallait sortir de la ville, et on ne sort pas de Marhek comme on le voudrait

bien, lorsque le commandant a les clefs sous le chevet de son lit; et puis Brandt sentait à merveille qu'une nouvelle escapade arrêterait sa marche, et pour la première fois il se décida à préférer la prudence à la force.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, l'hôtelier et sa femme s'expliquaient très-sérieusement avec monsieur le sergent. La femme se plaignait du mari, le mari accusait Brandt. L'une montrait sa joue rouge et enflée; l'autre exhibait son derrière, dont toute la peau était restée dans son haut-de-chausse. Le sergent prononça que Brandt était le seul coupable, et il s'avança pour lui mettre la main sur le collet. « Pas d'in-
» famie, mon camarade, dit Brandt,
» on ne touche pas un homme comme
» moi. — Ah! tu violentes les femmes,
» et tu grilles les maris; en prison. — Je
» ne peux pas m'arrêter plus long-
» temps à Marhek. — C'est égal. — Il
» faut que je sois rendu à huit heures

» à l'armée du prince Eugène. — C'est » égal. — Je cours pour madame de » Felsheim, la plus belle femme de la » Basse-Saxe......... — C'est égal. — Et » pour son amant, monsieur Werner, » le plus joli des officiers prussiens. » — Monsieur Werner, dis-tu? — Oui, » monsieur Werner. — Officier aux » cuirassiers? — Précisément. — Tu » cours pour monsieur Werner! — Hé » oui, te dis-je. Retirez-vous, vous » autres, dit le sergent aux curieux, » retirez-vous, et au plus vîte ».

A l'instant la chambre se vide, Brandt, le sergent, le cabaretier et sa femme restent seuls, et les deux militaires continuent leur conversation. « A Dieu ne plaise, dit le sergent d'un » ton pathétique, que je nuise à quel- » qu'un qui sert monsieur Werner! Je » lui dois la vie, et je lui donnerais la » mienne. — Comment cela? — Je ser- » vais dans les cuirassiers; mon capi- » taine me détestait, me maltraitait;

» j'ai déserté, j'ai été pris : monsieur » Werner m'a défendu au conseil de » guerre. Il a prouvé que ma faute était » celle de mon capitaine, et on m'a » renvoyé à ma compagnie. J'ai déserté » de nouveau, parce que mon capi- » taine ne s'est pas corrigé, et cette » fois j'ai été plus heureux. Me voilà » sergent dans les troupes bavaroises, » et je suis enchanté de faire quel- » que chose pour monsieur Werner. » Va-t-en, et qu'il sache que Hantz » est à lui à la vie et à la mort ». L'hôte murmurait entre ses dents ; Brandt l'appaisa avec quelques ducats, et il fut d'assez bonne grâce demander des chevaux à la poste. Les deux braves vidèrent gaiement leur bouteille, ils s'embrassèrent ; Brandt enfourcha son bidet, et le sergent le fit sortir par la poterne, en qualité de volontaire qui se rendait à l'armée du prince Eugène.

Il était grand jour lorsque Brandt

arriva à Tolna. Il comptait y trouver l'armée ; il n'y restait que des trains d'artillerie et des équipages qu'on embarquait sur le Danube, et qui descendaient à Petterwaradin, où était le prince Eugène. A la vue des chariots, des tentes, des caissons, des pièces de campagne, Brandt sent renaître sa première ardeur. Il détache une barque de pêcheurs, et double, à force de rames, la rapidité du courant. Bientôt il devance les bateaux, qui avaient des heures sur lui ; déjà il découvre les bataillons répandus dans la plaine ; il distingue les deux ponts que le prince a jetés sur le fleuve, il redouble d'efforts, il arrive aux avant-postes. Il s'arrête, montre ses papiers, demande le quartier des cuirassiers prussiens ; on le lui indique, il court, il vole, il cherche, il trouve Werner, il est dans ses bras.

On conçoit avec quel plaisir Werner revit Brandt, combien il fut touché

de ce que madame de Felsheim souffrait pour lui. L'infanterie s'approchait des ponts ; et malgré les tentatives que firent les Turcs pour les rompre, elle traversa le fleuve dans la journée. La cavalerie n'était pas prête, et ne passa que la nuit suivante. Werner eut le temps de s'entretenir avec Brandt. Les questions ne finissaient point. On faisait répéter ce qui intéressait le cœur, et le mot le plus simple, le geste le plus ordinaire, tout était intéressant. Assis sur l'affût d'un canon, on ne pensait qu'à madame de Felsheim, on ne voyait qu'elle ; on oubliait la guerre et ses horreurs.

Les dispositions des Impériaux et des Turcs annonçaient une affaire très-chaude. Brandt était ému jusqu'aux larmes, en pensant qu'un homme si aimable, si aimant, si tendrement aimé, serait peut-être le lendemain parmi les morts. Il quitte Werner, sans lui rien dire du dessein

qu'il conçoit; il cherche son capitaine, il s'enrôle, endosse l'uniforme, et revient trouver le jeune lieutenant. « Ah!
» mon ami, qu'as-tu fait, lui dit Wer-
» ner? — Je veux être à la bataille; je
» veux y être à vos côtés. Je ne peux
» rien contre les boulets et les balles;
» mais je puis parer les coups de lance,
» vous défendre, vous sauver, et mou-
» rir content, si je vous conserve à
» madame de Felsheim. — Et ta femme
» et ton enfant? — Mon lieutenant, je
» vous les recommande; mais ne pen-
» sons qu'à faire notre devoir comme
» de braves gens : nous reviendrons à
» l'amour après la victoire ».

Le 4 août 1716, à six heures du matin, les deux armées se trouvèrent en présence. Celle de l'empereur était forte de cent quatre-vingt-sept escadrons et de soixante-deux bataillons.

L'armée d'Achmet III était de cent cinquante mille hommes, dont quarante mille janissaires, et trente mille

spahis. Le reste était composé de Tartares, de Valaques et d'Arnautes. Ils étaient commandés par le grand-visir Hali, homme courageux et intelligent, mais dépourvu d'expérience, et incapable de balancer la fortune du premier général de l'Europe.

Les cuirassiers prussiens étaient à l'aile droite, que le prince avait appuyée contre des hauteurs escarpées. A sept heures la charge sonna. Werner et Brandt s'embrassèrent, et mirent le sabre à la main.

La brigade du prince de Wirtemberg commença l'attaque; elle était de six bataillons. Elle enfonça l'ennemi, et pénétra jusqu'à une batterie, dont elle s'empara. La cavalerie de l'aile gauche chargea avec le même succès, et déjà la victoire semblait se déclarer, lorsque le prince Eugène s'aperçut que son infanterie de la droite était tout-à-fait rompue. Elle avait d'abord repoussé les Turcs avec

une vigueur extraordinaire, mais cet avantage ne dura qu'un moment. Le corps entier des janissaires fondit sur elle comme un torrent, et la mit en déroute. Les Turs, encouragés par ce succès, renversèrent les bataillons les uns sur les autres, et sabrèrent tout ce qui était devant eux. Ce fut alors que les cuirassiers prussiens reçurent l'ordre de charger.

Ce superbe corps s'ébranla, et s'avança au grand trot. Il passa sur le ventre à trois mille Valaques, et tomba sur les janissaires, secondé par des troupes fraîches qu'amenaient le comte de Bonneval, les maréchaux Lanken et Wellenstein. L'ennemi, étonné un moment, se jeta ensuite avec fureur sur ces nouveaux assaillans. On se mêlait, on se battait corps à corps, le carnage était horrible. Brandt méprisait la mort, qui volait autour de lui; il ne pensait qu'à Werner. Deux janissaires l'avaient successivement atta-

qué, et Brandt les avait étendus à ses pieds. Il tournait autour de Werner, il sabrait ce qui l'approchait; c'est la lionne qui défend ses petits.

Werner, humilié du soin qu'on prend de sa vie, pique son cheval, qui l'emporte au milieu d'un gros d'ennemis. Brandt galope sur ses traces, il perce, il arrive au moment où Werner a pris un drapeau, que trente janissaires s'efforcent de reprendre. Brandt frappe sans relâche, et tous ses coups sont mortels. Le cheval de Werner est tué, Brandt le remonte sur le sien; les janissaires font un mouvement; les deux amis sont à cinquante pas l'un de l'autre, et Brandt n'a plus d'espoir que de s'ouvrir un passage le sabre à la main. Il reçoit deux coups de lance qui le rendent plus terrible encore. Après des efforts incroyables, il croit se réunir à Werner, il se trouve à côté du comte de Bonneval, que les flots des combattans ont coupé de sa co-

lonne, avec environ deux cents hommes de son régiment. Le comte dispose ses gens de manière à ce qu'ils puissent faire face de toutes parts. Brandt se met dans les rangs.

Cette petite troupe se défendit près d'une demi-heure; mais se trouvant réduite à vingt-cinq hommes, il fallut penser à la retraite. Tout autre que monsieur de Bonneval n'eût pensé qu'à se rendre; il osa entreprendre de se faire jour, et il y parvint après mille coups reçus et portés. Dix des siens périrent encore; lui-même reçut un coup de lance qui le renversa. Brandt le releva aussitôt, et le comte tua d'un coup d'épée le turc qui l'avait blessé. Il se retira enfin sur le bord du fleuve, où il respira un moment. Il écrivit sur ses tablettes le nom de Brandt, et retourna au feu.

Cependant les succès même des Turcs leur devinrent funestes. Ils ne s'apercevaient pas qu'ils prêtaient le

flanc aux Impériaux, et que ce flanc trop étendu ne pouvait résister au moindre choc. Le prince Eugène profite de cette faute avec son habileté ordinaire; il détache deux mille chevaux de sa gauche, et les fait passer à la droite. Ils chargent en flanc les janissaires, qui avaient enfoncé de tous côtés l'infanterie impériale. Ils sont poussés à leur tour. Cet avantage donne le temps aux bataillons de se reformer et de se remettre en ligne; le corps de réserve s'avance; deux batteries croisées tonnent contre les Turcs; ils sont entre trois feux. S'ils avaient connu l'art de former un bataillon quarré, ils auraient pu encore disputer la victoire : ils ne virent d'autre parti que la fuite, et elle devint générale. On les poursuivit la baïonnette et l'épée dans les reins; leur déroute fut complète. Ils abandonnèrent leur artillerie, leurs munitions, leurs tentes, leurs bagages. Cent

soixante-quatre pièces de canon de tout calibre, cent cinquante drapeaux ou étendards, cinq queues de cheval, et trois paires de tymbales, furent les garans de la victoire.

Brandt était rentré dans Petterwaradin, et s'était traîné à l'hôpital, affaibli par la perte du sang qui coulait de ses blessures. L'une était dans le gros de l'épaule, l'autre glissait le long des côtes. Il s'occupait fort peu de lui; il ne pensait qu'à Werner. Il l'avait remis à cheval, mais avait-il échappé aux ennemis qui l'entouraient? Etait-il tombé sous leurs coups? Madame de Felsheim avait-elle perdu plus que la vie? On le pansait, il n'y prenait pas garde; le chirurgien lui parlait, il ne répondait point: madame de Felsheim et Werner étaient le but de ses craintes, de ses espérances, de ses affections.

Il demandait à tous les blessés qu'on passait devant son lit, s'ils n'avaient pas vu parmi les morts un officier des

cuirassiers, de cinq pieds six pouces, fait au tour, le teint d'une femme, les yeux bleus, le sourcil noir, et les cheveux blonds. Tous répondaient que non, et il espérait; mais on ajoutait que le corps des cuirassiers était entièrement détruit, et il se livrait à de nouvelles alarmes. « Pourquoi, s'écriait-» il, suis-je retenu ici par deux mau-» dites écorchures? Je le chercherais, » je le trouverais. Je me ferais tout-» à-l'heure couper une jambe pour » savoir ce qu'est devenu ce cher » homme-là ».

Werner avait été tiré de la mêlée par quelques escadrons de la réserve, qui avaient eu peu de part à l'action, et qui s'en dédommageaient en se portant par-tout où il y avait du danger. Le général Spléni, qui les commandait, aperçut un jeune homme qui se défendait en héros. Il vola à la tête des siens, et dégagea Werner, couvert de sang, de sueur, de poussière, et maî-

tre encore du drapeau qu'il venait de conquérir.

Ce fut alors que la fortune abandonna les Turcs, qu'elle avait favorisés pendant trois heures. Le grand-visir, désespéré de la défaite des janissaires, avait rallié deux mille chevaux de sa garde, avec lesquels il attaqua les Impériaux, qui poussaient les fuyards: son heure était arrivée. Les escadrons de Spléni le rencontrent, se couvrent de gloire en jetant le désordre dans sa troupe, et Werner termina sa journée en lui portant deux coups de sabre, dont il mourut le lendemain à Carlowitz.

Werner fut présenté par le général Spléni au prince Eugène, qui le nomma colonel sur le champ de bataille. Quel moment pour le jeune guerrier! « Je la » reverrai, se disait-il, je la reverrai, » décoré d'un grade qui atteste ma » valeur. Elle sera fière de son amant, » comme je le suis de son amour ».

Les comtes de Palsi, de Bonneval, de Falckenstein, les princes de Wirtemberg et tous les généraux se rassemblaient autour du prince Eugène, et le félicitaient de sa victoire. « Je » vous la dois, messieurs, répondit le » prince; mais nous avons fait assez » pour la gloire, pensons à servir l'hu» manité. Occupons-nous des blessés; » vous m'indiquerez ensuite les bra» ves qui ont mérité de l'avancement. » Si j'osais parler, disait à voix basse » le jeune et timide colonel!........ Si je » pouvais le revoir, rien ne manque» rait à mon bonheur. Mon prince, » poursuit le comte de Bonneval, j'ai » fait connaissance aujourd'hui avec » un brave à trois poils. Il se bat com» me un diable, il jure à l'avenant, il » effraye l'ennemi avec ses grimaces, » et il m'a sauvé la vie. Il est assez » grièvement blessé, et je l'ai fait ren» trer à Petterwaradin. Son nom, re» prend le prince Eugène? — Je crois » l'avoir

» l'avoir sur mes tablettes....... Préci-
» sément. C'est Brandt qu'il se nom-
» me. Brandt, s'écrie Werner! il n'est
» pas mort!... O mon Dieu, mon Dieu,
» je te remercie! Mon prince, permet-
» tez que je donne un moment à l'ami-
» tié ». Et sans attendre de réponse, il pousse son cheval; il entre à Petterwaradin, il parcourt les salles de l'hôpital, en appelant son ami. Brandt reconnaît sa voix; sa joie l'empêche de répondre, il se soulève, il ouvre ses bras, Werner s'y précipite.

Vous l'avez éprouvé, braves Français, combien il est délicieux ce moment où, après l'action la plus meurtrière, on retrouve, on embrasse un ami, un frère d'armes, qu'on ne comptait plus revoir, et auquel on croit n'avoir plus à donner que des larmes. On se regarde, on se touche, on s'interroge, on se répond; on doute encore si ce n'est pas une illusion.

Le premier moment avait été à

l'amitié, et le second appartenait à l'amour : Werner ne pense plus qu'à madame de Felsheim. Elle allait apprendre par la voix publique, et la victoire des Impériaux, et la perte qu'ont éprouvée les cuirassiers prussiens; il fallait, à quelque prix que ce fût, prévenir les gazettes et les lettres particulières; mais comment faire? Brandt est blessé, Werner ne peut s'éloigner du camp; on a pris tous les chevaux pour le service de l'artillerie; il faut remonter le Danube jusqu'à Tolna, et un étranger, guidé par l'intérêt seul, ne mettra point dans sa marche cette célérité qui peut seule rassurer l'amante la plus tendre. « Elle en mourra, disait » Werner. Je vous en réponds, ré» pondait Brandt. — Mais quel moyen » employer? — Ma foi, je n'en connais » point. Moi, j'en sais un, reprit le » comte de Bonneval, qui cherchait » aussi Brandt, et qui écoutait la con» versation avec le plus vif intérêt. Le

» colonel Werner partira. — Je par-
» tirai, grand Dieu! — Votre régi-
» ment est à refaire. On en renverra
» les débris en Prusse, et vous obtien-
» drez facilement un congé. Quand on
» s'est conduit comme vous, on a
» droit à des égards. — Que je parte
» donc de suite, à l'instant......... Je la
» connais, une heure de retard peut
» lui donner la mort. — Un moment;
» vous avez acquitté la dette de l'amitié,
» j'ai à payer celle de la reconnais-
» sance; et le comte présenta sa bourse
» à Brandt. — Qu'est-ce que cela, dit le
» hussard? — C'est de l'or. — Pourquoi
» faire? — Pour payer le service que
» tu m'as rendu. — Général, on ne
» fait pas de ces choses-là pour de l'ar-
» gent. — Tu auras une compagnie. — Je
» n'en veux pas. — Que veux-tu donc?
» — Finir mes jours avec madame de
» Felsheim. Si vous la connaissiez
» comme moi, vous la préféreriez à
» tous les grades de l'armée. — Quelle

» est donc cette madame de Felsheim
» que l'on préfère à tout ? Vous la
» reverrez l'un et l'autre. Attendez-
» moi ici ; avant une heure je suis à
» vous ».

Le comte de Bonneval était aussi orignal à sa manière, que Brandt à la sienne. Il avait quitté le service de France pour passer à celui de l'empereur. Proscrit à Paris, il y revint, s'y maria publiquement, et quelques années après, il alla prendre le turban à Constantinople, où il est mort bacha. Un tel homme devait aimer tout ce qui était extraordinaire. Il retourna près du prince Eugène; il lui fit un discours si pathétique et si plaisant, il fit un si heureux mélange de l'héroïsme et de l'amour, qu'il obtint ce qu'il voulut. Le prince donna une de ses voitures, avec un ordre pour prendre les relais de l'armée jusqu'à Schambock.

Le comte revint avec la grâce qu'at-

tendaient les deux amis. Werner prend à peine le temps de le remercier; il est dans le carrosse. « Et moi! criait » Brandt, en le suivant à travers les » salles, appuyé sur son sabre; et moi, » croyez-vous que je reste ici? — Mais » ton état........ — Un peu d'eau et de » sel, voilà tout ce qu'il me faut; cela » se trouve en route »; et Brandt est à côté de Werner. Le comte de Bonneval leur prend la main, leur souhaite un bon voyage, jette sa bourse dans la voiture, et s'éloigne rapidement, de peur d'être obligé de la reprendre. Quatre forts chevaux enlèvent la berline : l'heureux Werner est sur la route de Blekède.

Le sixième jour était commencé. La paisible famille, rassemblée dans l'appartement de madame de Felsheim, cherchait à la rassurer et à la distraire. Vains efforts! elle n'est plus à Blekède. Ses espérances, son bonheur, sa vie, tout est sur les bords du Danube.

On apporte une gazette. Monsieur Heidelberg l'ouvre avec précipitation, madame de Felsheim écoute, et frémit à chaque mot. Le prince a passé le fleuve; tout se prépare pour une affaire générale; elle ne peut manquer d'avoir lieu le lendemain. Les terreurs se renouvellent ; le langage de la raison n'est plus écouté. Une heure avant, on désirait, on hâtait par les vœux les plus ardens le retour de Brandt ; maintenant on redoute sa présence; on croit lire dans ses yeux l'affreux événement. Madame Werner cache soigneusement ce qu'elle éprouve ; mais de cruels pressentimens la tourmentent : monsieur Heidelberg les partage malgré lui; Crettle, qui croit n'avoir rien à craindre pour elle, s'afflige de la douleur commune ; les deux enfans seuls sont en paix. Ils dorment dans le même berceau, leurs bras sont enlacés, leurs joues sont colorées de l'incarnat de

la santé, le sourire de l'innocence agite leurs lèvres rosées. Age fortuné, où on ignore à la vérité tout le prix de son être, mais où on est étranger au malheur! Ah! si l'homme calculait bien les courts instans de jouissance qui lui sont réservés, s'il comptait ceux qu'empoisonneront l'infortune, la calomnie, les persécutions, les regrets, il pleurerait la naissance de ses enfans, il envierait le sort de ceux qu'une mort prématurée met à l'abri des orages.

La journée s'écoulait, et Brandt n'arrivait pas. Une voiture, un cheval s'arrêtait-il à la porte de l'hôtel, Crettle courait à la croisée, et revenait à pas lents s'asseoir auprès de sa maîtresse. On était plongé dans la plus sombre tristesse, un morne silence régnait dans la salle; tout-à-coup le fouet des postillons, le galop des chevaux, le bruit des roues réveillent l'attention. « Le voilà! le voilà!

» crie une voix de tonnerre. C'est » Brandt, reprend madame de Fels- » heim. C'est lui, poursuit Crettle ». On court, on se presse, on se heurte, madame de Felsheim franchit l'escalier, la cour; la voiture s'ouvre, Werner est à ses pieds. La surprise, la joie, la tendresse, toutes les passions à la fois viennent assaillir son ame. Elle ne peut supporter l'excès de son bonheur; elle perd l'usage de ses sens. On la reporte chez elle; on lui donne des secours; elle revient, elle cherche Werner, elle le touche, elle s'assure que son cœur n'est pas le jouet d'un songe; elle veut parler, que dira-t-elle qui rende ce qu'elle éprouve? Un œil humide de plaisir, un sein palpitant, des bras qui attirent, qui pressent l'homme qu'elle adore, un cœur qui bat avec violence, et qui semble vouloir s'échapper pour s'unir au sien, cent baisers de flamme, voilà le langage, l'éloquence de l'amour;

l'amour ; voilà ce qu'aucune langue n'exprimera jamais.

Crettle était dans une situation tout-à-fait différente. Il avait fallu aider Brandt à descendre de voiture. Son habit coupé à l'épaule, des linges humectés, une certaine pâleur, indiquaient clairement ce qui s'était passé. « Ah ! mon Dieu, dit-elle, il y a eu » une bataille ! — Et une fière ! — Et » tu t'es battu ? — Comme un déter- » miné. — Et tu es blessé ? — Ce n'est » rien que cela. — Mais........ — Mais, » mais..... embrasse-moi, fais-moi voir » mon petit Joseph, et mets-moi là- » dessus de l'eau et du sel ». Soutenu sous le bras de Crettle, Brandt monta, et vint rendre ses hommages à madame de Felsheim. Elle savait déjà ce qu'elle devait au brave homme ; elle l'embrassa avec une affection dont Werner la remercia.

Un calme doux, une touchante effusion succédèrent aux premiers trans-

ports. On se parlait, on s'interrogeait, on prévenait la réponse par une question nouvelle. Madame de Felsheim voulait tout savoir, jusqu'aux moindres détails : Werner avait à peine le temps de parler, et, toujours modeste, il faisait valoir les exploits des autres, et glissait sur les siens. Brandt, impatienté, demanda et obtint la parole. « Un drapeau en-
» levé par lui seul, au milieu d'une
» troupe de janissaires......... — Tu es
» venu me le conserver. — Son cheval
» tué sous lui....... — Tu m'as remonté
» sur le tien. — La plus belle résis-
» tance aux efforts des ennemis.... — Tu
» as percé leurs bataillons. — Le
» grand-visir tué de sa main.... — Tu
» en aurais fait autant, si tu l'avais
» rencontré. — Quel diable d'homme
» êtes-vous! Il semble, à vous enten-
» dre, que ce soit moi qui ai gagné la
» bataille. Je vous dis, madame, qu'il
» s'est comporté comme un dieu, et

» la preuve, c'est qu'il revient colonel. » Allons, il n'y a pas à rougir pour » cela. Quand on a le courage de » faire de belles choses, il faut savoir » entendre son éloge. Il a raison, » dit madame de Felsheim. L'estime » des honnêtes gens est le prix le plus » doux que puisse ambitionner un » héros. Jouis de toute la mienne. » Werner m'a causé de cruelles alar- » mes ; mais Werner victorieux me » deviendrait plus cher, si mon amour » pouvait s'accroître encore. C'est de » lui, reprit le jeune colonel, que » j'implore, que j'attends le prix le » plus précieux. *Le jour où vous » reviendrez sera celui de notre com- » mun bonheur* : voilà vos dernières » paroles ; elles m'ont toujours été » présentes. — Et crois-tu que je les » aie oubliées ? Mon ami, il est bien » doux de tenir ce qu'on a eu tant de » plaisir à promettre ».

Nouveaux transports, nouvelles ca-

resses. Le respect filial, l'amitié, l'amour, se confondaient, s'échauffaient mutuellement. Le petit Charles eut aussi son tour. Madame de Felsheim le présenta à Werner. Il le baisa avec tendresse; il répéta des sermens, inutiles sans doute pour un homme d'honneur, mais toujours rassurans pour le cœur timide d'une mère.

Les préliminaires ne furent pas longs. Quand l'amour fait les frais de la noce, on ne s'occupe guère que de lui. Il arriva enfin, ce jour où les amans les plus tendres seront dédommagés de tant de sacrifices, où la vertu va consacrer les délices qu'elle seule peut rendre durables. L'impatient Werner arrive chez son amante, décoré de sa jeunesse, de sa beauté, et des marques de son nouveau grade. Madame de Felsheim le reçoit avec une rougeur modeste; mais le désir timide, certain air de langueur et de volupté percent malgré les efforts de la décence:

on lit aisément dans ses yeux combien elle va être heureuse. Elle ne s'est point parée : en a-t-on besoin à vingt ans? Ses attraits, sa fraîcheur, ses grâces, relèvent la robe la plus simple et du choix le plus heureux : c'est celle qu'elle a reçue de Werner, qu'elle a soigneusement conservée. Ce fut l'offrande du malheur; c'est maintenant la livrée du plaisir.

Leurs fortunés parens les présentèrent à l'autel. Les traits de madame de Felsheim s'épanouirent, elle osa fixer le célébrant, elle lui répondit sans hésiter; enfin elle prononça le *oui* charmant avec une satisfaction qui n'échappa à personne.

Combien l'hymen est doux quand l'amour a préparé ses chaînes! elles sont couvertes de fleurs, le poids en est insensible, c'est le plaisir qui les porte. Werner triomphant remena sa Sophie. On dîna en famille; le bonheur fuit les importuns : la gaieté franche,

la naïve alégresse présidèrent au repas. Werner était assis près de sa femme, il mangeait dans la même assiette, il buvait dans le même verre, il respirait son haleine, ses lèvres s'attachaient sur les siennes, et elle ne s'en plaignait pas.

On annonça l'homme d'affaires qui avait suivi les travaux de Felsheim, et monsieur Heidelberg sortit avec lui; madame Werner la mère prétexta des affaires; Crettle et Brandt en avaient de réelles; les jeunes époux se trouvèrent seuls : ne leur devait-on pas cela?

On se réunit dans l'après-dîner. Le papa et la maman sourirent, la mariée rougit; Werner l'attira doucement sur ses genoux, et cacha sa rougeur dans son sein. Brandt et Crettle regardaient le tableau dans l'éloignement. « Cet homme-là, disait le hussard, est » fait pour briller par-tout. Je ne » crois pas, répondit Crettle, qu'il ait

» besoin, comme monsieur le Baron.....
» — Tais toi; nous avons fait une sot-
» tise, tâchons de l'oublier ».

Les gens *comme il faut* de Blekède vinrent féliciter les jeunes époux : l'hôtel ne désemplissait pas. Werner s'ennuyait........ oh! il s'ennuyait!....... Pas un moment dans la soirée où il pût parler à sa femme....... comme on parle à ce qu'on aime. « Partons pour
» Felsheim, dit-il, en se retirant avec
» elle. Partons, répondit la jeune
» femme. — Il semble que je t'aie
» épousée pour ces gens-là. — Ils me
» déplaisent autant qu'à toi. — La
» campagne est si agréable! — Pas
» d'importuns. — Pas de distractions.
» — Tout y rappelle à l'amour. — Ce
» n'est que là qu'on jouit de soi-même.
» — Nous partirons, ma tendre amie.
» — Nous partirons, mon cher Wer-
» ner ». On se déshabillait pendant ce dialogue. Werner l'interrompait pour trouver une épingle qui ne se déta-

chait pas assez vîte; il ôtait un bas de soie qui dérobait la jambe la plus mignonne; il coupait un lacet..... dirai-je tout? Oh! non. Je me défie de ma faiblesse; je peindrais mal ce qu'ils sentaient si bien.

L'homme d'affaires était venu annoncer la fin des travaux à Felsheim. Il n'y manquait plus rien que sa jolie propriétaire. Tout le monde monta dans la berline du prince Eugène, à l'exception pourtant de madame Werner la mère. Elle avait à Blekède ses amis, ses habitudes et son confesseur; le moyen de s'en éloigner! Elle se promit bien cependant d'aller quelquefois visiter ses enfans.

On partit par le plus beau temps du monde, et le contentement général ajoutait à l'éclat de la nature : l'œil du bonheur embellit tout. Werner, Sophie et son père, étaient dans le fond de la voiture; Crettle et Brandt sur le devant; les deux enfans rou-

laient alternativement sur les genoux des uns et des autres. On causait, on riait, on chantait; Werner dérobait un baiser, la jeune femme se hâtait de le reprendre; Crettle et Brandt s'agaçaient, et se faisaient des mines; monsieur Heidelberg dormait; tout allait à merveille. Quelle différence de ce voyage à celui qu'avait fait madame Werner il y avait un an!

On rentra dans cette forêt de Winsen, où il n'arrive jamais d'accidens. C'est bien dommage pourtant. Si le postillon avait cassé une roue à point nommé, s'il avait conduit ses voyageurs chez des fripons assez adroits pour se dérober à la justice, et assez bêtes pour crier, sous les croisées de leurs victimes, ce qu'ils peuvent dire tout bas à l'autre bout de la cour, le beau champ que j'aurais là! le joli épisode pour égayer un voyage! maudite forêt, où il ne se passe rien que de simple et de naturel!

Le chêne, l'orme, le peuplier, dont le soleil dore la cime, qu'agite doucement un vent frais; l'herbe verdoyante, quelques filets d'eau, qui murmurent sur le caillou et se perdent sous la fougère; la linotte, le bouvreuil, le rossignol, qui mêlent leurs accens, tout invitait à descendre. On gagne tant à s'égarer sous la verdure! A chaque pas on y trouve l'amour. Sophie a passé son bras droit autour du cou de Werner, dont le bras gauche embrasse sa taille svelte, et l'attire mollement sur son cœur; deux mains, oisives encore, se cherchent, se rencontrent, se caressent; les yeux se parlent, se répondent; les lèvres, à deux doigts de distance, se rapprochent encore, et se quittent à regret; on marche, on s'arrête, on s'assied, on se relève; un nouveau baiser invite à se rasseoir; l'odorant chèvrefeuille, la simple marguerite parent un sein, dont une main jalouse les écarte

à l'instant. Cette main perfide ne fait pas grâce à la moindre feuille; elle la poursuit, elle la trouve dans l'asile le plus secret; on feint de se dérober à des larcins qu'on n'ose pas encourager; on court, on se cache sous la coudrette; on est poursuivie, on est prise : on s'y attendait bien.

En jouant, en folâtrant, en courant, on s'est éloigné de la route, de la voiture, de ses amis. On rit d'abord, on appelle, on tourne, on s'égare davantage. Sophie commence à s'inquiéter, et Werner cherche sérieusement le chemin.

Une petite fille de quinze ans, jolie comme un ange sous sa cotte de bure et son bavolet de toile, avait été le témoin de leurs jeux, et s'était bien gardée de les interrompre. Elle trouvait tant de plaisir à les regarder! Cachée derrière des branches, elle avançait ou reculait; elle était toujours à portée de bien voir, et n'avait rien

perdu. Une malheureuse épine la piqua à la jambe, elle jeta un cri, et Werner courut à elle. « Que faites-» vous ici, la petite? — Je vous re-» garde. Et depuis quand, reprit vive-» ment Sophie? — Depuis que vous » êtes entrés dans le bois. — Vous nous » suiviez donc? — Ah! mon dieu, oui. » — Mais c'est fort mal. — Je ne vous ai » pas nui, et j'étais heureuse, sans trop » savoir pourquoi ». Elle rougit en disant cela; Sophie rougit davantage, et baissa les yeux.

« Sommes-nous loin de la grande » route, continue Werner en riant? » — Vous en êtes à un quart d'heure. » — De quel côté faut-il prendre? — Si » je vous le dis, vous vous en irez. » — Oh! à l'instant. — Et je ne vous » verrai plus. — C'est bien dommage! » — Restez encore un peu, j'irai me » recacher. — Mais ne dirait-on pas » qu'elle sent déjà battre son petit » cœur. — Hélas! oui, il bat, et bien

» fort. — C'est de bonne heure ! — On
» n'est pas maître de cela. — Mais, vois
» donc, ma Sophie, vois donc comme
» elle est bien. — C'est ce que pense
» Antoni. — Ah ! c'est Antoni qui vous
» aime ? — Oui, monsieur. — Il vous
» l'a dit ? — Est-il besoin de dire cela ?
» — Comment donc le savez-vous ?
» — Il rit quand il me voit ; il soupire
» quand il me quitte. — Et quand
» il est avec vous ? — Il me regarde.
» — Et vous ? — Je crois que je rougis.
» — Voilà tout ? — Oui, monsieur.
» — Pauvre petite ! — Mais la première
» fois...... — La première fois ? — J'irai
» avec lui cueillir le chevrefeuille
» et la marguerite. — Ah ! ah ! — Oui,
» j'ai vu que cela vous avait fait
» plaisir.

» Ah ! mon ami, continua madame
» Werner, notre imprudence est impar-
» donnable. Voilà deux enfans qui vont
» se perdre...... Et pourquoi donc, dit
» un petit blondin à l'œil bleu, au nez

» retroussé, en passant sa tête à travers le feuillage? Vous étiez si contens tous les deux! ce qui rend bien aise, fait-il jamais de mal? Comment, reprit Werner, ce petit espiègle-là nous suivait aussi? — Oh! mon dieu, non, monsieur. Je cherchais Guite, je vous ai vus, ce n'est pas ma faute; mais je n'oublierai rien. » — Mon ami, il faut réparer nos torts. » — Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre. Voyons, Antoni, à quand la noce? Peut-être jamais, dit la petite, avec un profond soupir. Et pourquoi, mon enfant, reprit la tendre Sophie? — Le père d'Antoni est riche, et le mien est pauvre. — Ah! vous avez aussi votre père? — Oui, il est vieux et infirme. — Et vous avez soin de lui. Je lui donne tout ce que je gagne : je ne peux pas laisser manquer mon père; j'aime mieux ne pas avoir Antoni ». Et elle se mit à pleurer. Ses larmes allèrent

au cœur du petit blondin. Il s'approcha d'elle en pleurant aussi. « Antoni, » dit Werner, Guite va nous conduire chez son père, et toi, tu feras » avancer notre voiture, qui est restée » sur la grande route........... Près de » Koltz le bûcheron, continua la jeune » fille » ; et elle marcha en avant pour indiquer le chemin.

Le papa Brown était assis à sa porte, et se chauffait aux rayons du soleil couchant. Il égrenait des épis de mil, récoltés dans un petit jardin attenant à une hutte bâtie en gazon, et couverte en chaume. Ses poules coquetaient autour de lui, et se disputaient ce qui s'échappait de ses mains tremblantes; son chien, vieux et fidèle camarade, était couché à ses pieds, et dressa ses oreilles à l'approche du couple aimable. Le bonhomme leva la tête, et s'appuyant sur un bâton noueux, il fut au-devant de Werner et de sa femme. Sophie l'aborda avec

cette aimable affabilité qui gagne tous les cœurs. Elle lui raconta comment ils s'étaient perdus dans la forêt, comment Guite les avait tirés d'embarras, comment ils avaient découvert le secret de ses amours; elle lui laissa pressentir ce qu'elle se proposait de faire pour deux enfans incapables de prévoir et d'éviter le danger.
Le vieux père hocha la tête. « Tous » ces richards ont le cœur dur, dit-il; » le père Antoni ne se laissera pas » attendrir. Et puis c'est fier, ça méprise le pauvre monde. Moi, je n'ai » rien; vous le voyez de reste : mes » poules, mon chien et Guite, voilà » toute ma fortune. — Mais il est donc » bien riche? — Oh! je vous en réponds. Ça vous a deux pièces de » toile prêtes à vendre, du fil pour travailler trois mois, un cochon gras, » une vache et son veau; que sais-je, » moi? — Et combien tout cela peut-il » valoir? — Oh! beaucoup; peut-être » cent

» cent florins. — Et si Guite en avait » autant? — Je ferais le renchéri à » mon tour. Ecoutez donc, Guite est » jolie, sage, économe, et un cœur.... » un cœur........ Cent florins avec tout » ça, et on peut choisir parmi les plus » hupés de la forêt. Oh! mon Dieu, » s'écria la petite, qu'est-ce que je » sens donc-là »? C'était une bourse que la bienfaisante Sophie avait glissée dans sa poche, en causant avec le père Brown. La petite l'ouvre : vingt-cinq ducats!....... Quelle fortune! elle s'assied sur ses talons, compte et recompte son petit trésor dans son tablier de cotonnade rouge; le vieillard ouvre de grands yeux; Sophie et Werner sourient aux heureux qu'ils ont faits.

La berline arrive en ce moment. Le jeune Antoni voit de l'or....... C'est la première fois qu'il en voit, qu'il en touche; il rit, il saute, il embrasse ses bienfaiteurs, et Brandt les gron-

de....... mais il les gronde!...... S'éloigner sans rien dire, s'exposer à des accidens, inquiéter ses amis, cela était affreux, épouvantable. On laissa dire le brave homme, sa colère prouvait son attachement! On envoya chercher le père Antoni; il arriva en grommelant, et s'adoucit tout-à-coup à l'aspect de la dot de Guite. Il avait toujours eu en grande estime le père Brown et sa fille; mais les temps étaient si durs, et ses enfans si jeunes! Cependant il n'avait rien à refuser à la belle dame; il en serait tout ce qu'elle voudrait, et cent autres lieux communs dont le père Brown ne fut pas dupe. On s'expliqua, on se flatta, on s'entendit, et l'affaire fut bientôt conclue, parce que tout le monde y trouvait son compte.

En courant, en jouant, en se caressant, en faisant des mariages, on ne pensait pas au temps qui s'écoulait, et on s'aperçut qu'il était nuit,

quand elle fut tout-à-fait close. On avait encore trois grands milles à faire avant d'arriver chez soi, et le plus impérieux des besoins, la faim, commençait à se faire sentir : nouvel embarras. Pas de village dans la forêt, qui ne laisse pas d'être étendue, et cependant il faut souper. Le vieux Brown offrit ses œufs et son pain d'orge; le père Antoni, un quartier de lard, du beurre et de la piquette: l'offre fut acceptée d'aussi bon cœur qu'elle avait été faite.

Guite ramassa du bois sec, Antoni battit le briquet, Brandt creusa une cuisine à grands coups de pioche, Crettle cassa les œufs et les battit, monsieur Heidelberg cueillit une salade, Sophie l'éplucha, Werner souffla le feu, les deux pères parlaient affaires; tout le monde était occupé. En moins d'une demi-heure on servit sur le gazon; les convives formèrent un cercle, et à la lueur d'une lampe suspen-

due à une branche, on commença un repas champêtre qu'égayèrent la petite chanson, et la musette du jeune Antoni. On but, on mangea; la musette allait toujours. Brandt et Crettle se levèrent, et commencèrent la valce; Sophie prit son Werner, et suivit leur exemple; le papa Heidelberg voulut s'essayer encore avec la petite Guite: le lieu, le moment, et peut-être la piquette, avaient mis tout le monde de bonne humeur. On se sépara enfin très-satisfaits les uns des autres; les voyageurs remontèrent en voiture, et ne firent qu'un somme jusqu'à Felsheim, où ils arrivèrent au point du jour.

Puissent, mon cher lecteur, les douces illusions de la vie te suivre dans les bois, dans les villes, à la table et au lit! puisses-tu sur-tout y trouver une Sophie!

CHAPITRE VI.

Evénement assez ordinaire. Histoire d'un roi sans états.

Quoi qu'en disent certains déclamateurs, qui dénigrent les richesses, qui prêchent la tempérance, qui maudissent les châteaux, et qui cependant courtisent les riches, piquent leurs assiettes, et font mille efforts pour quitter leur septième étage; quoi qu'en disent ces messieurs, un peu d'aisance est nécessaire en amour. Les amans les plus opulens ne sont pas les plus tendres; on doit aimer bien moins encore, tourmenté par l'inquiétude du lendemain.

Une maison commode et gaie, que l'on habite avec sa douce amie; des jardins, des vergers où on se perd, où on se retrouve; une prairie où on rêve aujourd'hui, où on danse demain; des livres choisis qui ornent

l'esprit, qui parlent au cœur; de petites absences ménagées avec art; mille riens piquans; une sorte de coquetterie si nécessaire et si excusable lorsque son but est de plaire exclusivement à l'objet qn'on aime sans partage, voilà ce qui alimente, ce qui ranime l'amour, que l'uniformité et sur-tout le besoin tuent si promptement. Ah! puisque tout est passager, tout, jusqu'aux illusions les plus douces, tâchons d'en prolonger la durée; opposons l'art à la nature. C'est ce que firent Sophie et Werner.

Le roi de Prusse avait ratifié avec empressement la promotion du jeune colonel. Une lettre flatteuse était jointe au brevet. Elle commençait par les éloges mérités, et finissait par une faveur sans prix pour les jeunes époux; c'était la permission de vivre l'un pour l'autre jusqu'à ce que les cuirassiers fussent réformés.

Sophie n'était pas sans craintes pour

l'ouverture de la campagne prochaine; mais les progrès rapides du prince Eugène la rassurèrent bientôt, et de tous ses auxiliaires l'empereur ne garda que les Bavarois : le reste fut remercié.

L'année suivante, le prince Eugène assiégea Belgrade, défendue par une armée de quinze mille hommes. Une foule innombrable de Turcs l'assiégea lui-même dans ses lignes, qu'elle environna de tranchées. Il se trouvait précisément dans la position de César assiégeant Alexie; il s'en tira comme lui. Il marcha à l'ennemi, l'attaqua, le battit, et emporta la place. Son armée entière devait périr; mais la discipline allemande triompha des lieux et du nombre.

Ce prince mit le comble à sa gloire par la paix de Passarowitz, qui donna Belgrade et Témiswar à l'empereur. Les Vénitiens, pour qui on avait fait la guerre, furent abandonnés, et perdirent la Grèce sans retour. C'est-là ce

que les souverains appellent de la politique. Les traités les plus respectables ne sont que des trèves qu'on prolonge, ou qu'on viole suivant son intérêt ou son ambition. La subsistance et le sang des peuples font les frais de ce jeu cruel, et les vainqueurs et les vaincus pleurent également leur misère et la froide cruauté de leurs maîtres!

Notre heureuse famille, étrangère, au moins pour quelque temps, à ces meurtres qui dévastent la terre, et dont on dérobe l'horreur sous des cordons et des crachats (tandis que, selon les lieux et les personnes, la mort d'un seul homme est vengée par la roue), notre intéressante famille ne s'occupait que de son bonheur. La belle, la tendre Sophie, toute à son époux et à son fils, trouvait cependant des momens pour régler sa maison; elle en donnait à de vrais amis; elle en réservait un pour Gessner, qu'elle portait toujours

toujours avec elle, et en qui elle aimait tant à retrouver sa sensibilité et son aimable candeur. L'éducation du petit Charles, l'amour et la reconnaissance de sa mère, l'administration de ses biens, Quinte-Curce, les commentaires de César, et Polybe attachaient Werner tour-à-tour. Quelquefois Sophie venait interrompre ses méditations; quelquefois Werner, pressé du besoin de la revoir, l'interrompait à son tour, et on ne s'abordait qu'avec ce tendre sourire qui peint si bien l'intelligence des cœurs. Le petit Charles, qui marchait, qui bégayait à peine, était déjà de toutes les promenades. On lui parlait, on piquait sa curiosité, on essayait sa raison naissante, on en favorisait le développement, et le plus doux baiser était le prix d'un mot heureux.

Brandt s'en emparait à son tour; il s'était chargé de l'éducation physique. Charles d'une main, et son Joseph de

l'autre, il trottait courbé jusqu'à leur niveau, et les conduisait en chantant vers un boulingrin, sur lequel il tombait et roulait avec eux. Des fusils et des sabres de bois, des bonnets de carton de la façon du brave homme, donnaient à ses petits amis le goût précoce des combats. Brandt, un râteau, ou une pelle sur l'épaule, marchait en avant, et commandait les évolutions. Souvent le grand papa Heidelberg, qui n'y entendait rien, se mettait de la partie, et manœuvrait avec un sérieux et un air gauche dont Brandt, qui n'était pas un rieur, ne pouvait s'empêcher de rire. Crettle observait tout à travers une charmille, et jetait un abricot ou une pêche au milieu du bataillon; aussitôt les rangs étaient rompus; c'était à qui arriverait le premier. Brandt envoyait sa femme au diable, et sa femme recommençait dès qu'il avait reformé sa troupe; et le hussard de jurer de

plus belle, et Crettle de rire, et Sophie et Werner d'accourir, et de se mêler à ces jeux. Puis le goûter en commun; puis des courses sur des rochers escarpés, au pied desquels serpente un ruisseau limpide et poissonneux. La fraîcheur, la transparence de l'eau invite à descendre. Sophie dépose sur la mousse qui couvre la roche, son petit soulier et son bas blanc; la vague bouillonnante vient se briser sur sa jambe d'albâtre. La nasse fatale remonte le ruisseau; l'agile habitant de l'onde se jette dans le piége en cherchant à l'éviter, Charles et Joseph aident à tirer le filet à terre; ils s'agitent, ils se démènent; ils saisissent de leurs deux petites mains la truite et la tanche; ils les pressent contre leur poitrine; ils tremblent que leur proie ne s'échappe. On rentre gaiement. La matelote, la friture se préparent; on soupe à l'ombre d'un tilleul, et l'amour couronne la soirée.

Il faut de la diversité en tout, et particulièrement en promenades : l'œil se rassasie si promptement! Dans une de ces courses on s'éloigna de la route ordinaire. Une maisonnette que Sophie et Werner ne connaissaient pas encore, fixa leur attention. Elle était adossée à la roche, qui la garantissait des vents du nord ; une jeune vigne en couvrait le toit en partie, et promettait une ample vendange. En avant était une petite esplanade, qu'une main intelligente et laborieuse avait disputée à la ronce ingrate, et qu'elle avait enfin fertilisée. Le jeune couple s'achemina de ce côté.

Un vieillard était seul au milieu du petit domaine qu'il s'était ainsi créé. Sa taille était haute, sa démarche noble; sa figure, que le temps et le malheur avaient sillonnée de rides, était cependant belle et imposante. Il s'avança d'un air affable au-devant de Sophie et de Werner, et leur demanda

ce qui lui procurait l'honneur de les voir. « Oserai-je avouer, dit Werner,
» que nous avons cédé à un mouvement
» de curiosité?.......... Qui maintenant
» fait place à un véritable intérêt,
» ajouta Sophie, en saluant le vieillard
» avec des marques de considération
» dont il parut flatté. La curiosité,
» répondit-il froidement, est toujours
» stérile, et quelquefois offensante;
» l'affection des hommes est trom-
» peuse, et je n'attends plus rien d'eux.
» La terre couvrira bientôt ces débris,
» que la nature lui dispute encore:
» je me suffirai; je sais me résigner,
» et me taire. Si le respect que vous
» inspirez, répliqua Sophie, permettait
» d'insister, je vous prouverais peut-
» être qu'il est encore des hommes
» dignes de votre confiance, et même
» de votre amitié. — La leur me serait
» inutile. J'ai eu de l'or, des dignités,
» de la considération; personne ne
» peut me rendre ce que j'ai perdu,

» et un peu plus, un peu moins, n'im-
» porte pas à mon repos. Mon sort
» est arrêté. Mon secret est tout ce qui
» me reste ; ne soulevez pas le voile
» épais dont je me suis enveloppé ». Il
salua, et rentra chez lui.

Sophie et Werner se retirèrent en silence, et marchèrent quelque temps en rêvant à ce qu'ils avaient vu. Ils se communiquèrent enfin leurs idées, qui se trouvèrent conformes sur l'état de ce vieillard. C'était sans doute quelqu'illustre victime de la fortune. Son langage, ses manières annonçaient un homme né dans une classe distinguée; son extrême médiocrité devait être l'effet des plus cruels revers. Etaient-ils mérités, ou non? de quelle espèce pouvaient-ils être? Voilà ce que Sophie eût voulu savoir, et ce dont Werner cessa bientôt de s'occuper. Les hommes n'ont pas cette sensibilité exquise, ces douces prévenances, ces soins délicats, qui sont

le partage d'un sexe plus faible, mais plus aimant, et dont l'ame expansive embrasse tout ce qui l'environne. Sophie s'interdit toute espèce de démarche qui eût pu alarmer le vieillard, mais elle ne combattit point le désir de lui être utile. Il trouvait à sa porte tantôt une corbeille de fruits, tantôt quelques bouteilles de vin vieux; un autre jour, c'était un pain blanc; quelquefois un gâteau que Sophie avait fait elle-même, et c'est le fidèle Brandt qu'on chargeait de déposer ces petites offrandes, et à qui on recommandait bien de ne pas se laisser surprendre.

Dès que *madame* avait parlé, Brandt ne savait qu'obéir : il suivait ponctuellement ses instructions. Sans s'inquiéter des malheurs présens, passés ou futurs du bonhomme, il se glissait de roche en roche; il épiait l'instant où le protégé de madame rentrait pour prendre son repas, il plaçait ses pro-

visions à la porte du jardin, et se retirait avec les mêmes précautions.

Le vieillard, malgré son éloignement pour les hommes, n'était pas insensible à des attentions qui lui rendaient la vie plus douce. Il ne doutait pas qu'il ne les dût à la femme charmante qui avait découvert sa retraite, et ses dons ne blessaient pas sa fierté. Il semble que la main d'une femme intéressante ôte au bienfait ce qu'il a d'humiliant. L'homme, à quelque âge, dans quelque position qu'il soit, tient toujours par quelque chose à un sentiment qui ne s'éteint entièrement qu'avec lui.

Quand la bienfaitrice intéresse, on s'y attache nécessairement. On ne convient pas avec soi-même du désir bien senti de la voir, de l'entendre, mais on serait fâché qu'elle ignorât le prix qu'on attache à ses soins : un misanthrope peut fort bien convenir de cela. Cependant le vieillard ne savait ni le nom, ni la demeure de Sophie; il

s'était d'ailleurs imposé la loi de ne jamais sortir de son petit enclos. Il est pourtant bien dur pour un cœur honnête, de recevoir sans cesse, sans jamais exprimer sa sensibilité. Le vieillard prit un charbon, et traça ces mots en gros caractères sur la porte de son jardin : *Je devine la main qui me soulage, et je la bénis.*

Brandt, qui ne lisait pas mal, déchiffra aisément ce que le vieillard avait écrit. Il lut et relut plusieurs fois, afin de ne pas oublier un mot, et de pouvoir rendre exactement à madame ce qui lui était adressé. Il répétait la formule en sautant de roche en roche, il la répétait le long du chemin; il la répéta enfin à Sophie sans la moindre altération. L'aimable femme se la fit répéter à son tour. Si l'on jouit du bien qu'on fait, on jouit aussi de la reconnaissance qu'on inspire : c'est l'intérêt qu'une belle ame peut retirer de ses avances.

Brandt et Sophie s'entretinrent du vieillard. L'une en parlait avec les égards dus à l'âge, et sur-tout au malheur; l'autre prétendait que c'était un vieux fou, dont l'originalité faisait tout le mérite. La tolérante Sophie laissait dire Brandt, et riait même de ses expressions burlesques, en arrangeant un nouveau panier pour le lendemain. « Il n'écrira plus avec du » charbon », disait-elle, en mettant dans celui-ci du papier, des plumes et de l'encre...... « Mais si je lui répon» dais........ Oui, je le dois. D'ailleurs » si la correspondance s'engage, il est » impossible qu'il ne se décèle pas, et » je grille de savoir qui il est ». Toute femme est toujours un peu curieuse, et dans le fond il n'y a pas grand mal à cela.

Quelques bons livres achevèrent d'emplir le panier, et par-dessus le tout était un papier plié, qui ne renfermait que deux lignes : il ne fallait

pas effrayer le vieillard. *On fait bien peu sans doute, mais on craint de vous déplaire. Si vous vouliez faire connaître vos besoins, on s'empresserait de les prévenir.* C'était l'engager indirectement à écrire; c'était là le coup de maître. On s'applaudit beaucoup de la petite ruse; on la confia à Werner, à qui on ne cachait jamais rien, et on en attendit l'effet avec impatience.

Le vieillard ne soupçonnait pas qu'on penserait à lui répondre; le billet de Sophie lui causa la plus agréable surprise. Il le lut avec une satisfaction qui s'accrut à l'aspect des ressources nouvelles qu'on lui offrait. Depuis longtemps il vivait seul; il se trouvait tout-à-coup au milieu d'une société choisie, qui n'a pas les inconvéniens de nos cercles tumultueux. Le philosophe, l'historien, le poëte, allaient tour-à-tour charmer ses ennuis, élever son ame, la consoler, et lui rendre ses forces. Il pouvait maintenant

écrire ses réflexions, et c'est encore un plaisir : tout homme veut avoir de l'esprit; tout homme a ses petites prétentions; tout homme est bien aise d'être auteur.

Il écrivit donc, et les sensations qui l'affectaient passèrent de son cœur sur le papier. Il chanta la bienfaisance et les sentimens qu'elle fait naître. Son style était élevé, pur, sentimental; on peint toujours bien quand on est fortement ému. Il relut, et fut content de lui : tout homme a encore son grain de vanité. « Ah ! se dit-il à lui-» même, elle lirait ceci avec plaisir.
» Je ne la connais pas, mais les hon-» nêtes gens ont tous un air de famille ;
» le portrait que j'ai tracé doit être
» ressemblant : elle se reconnaîtrait
» sans doute, et me saurait gré de
» l'avoir appréciée. Mais pourquoi ne
» me lirait-elle pas, reprenait-il un
» moment après? C'est la reconnais-» sance qui s'exprime : lui offrir ce

» faible tribut, c'est payer une dette
» sacrée » ; et le papier fut attaché aussitôt à la porte du jardin.

Sophie, enchantée de ce premier succés, s'empressa d'en préparer de nouveaux. Elle écrivait comme elle parlait, comme elle sentait; elle laissait courir sa plume; et sans apprêt, sans efforts, ses lettres avaient cette teinte de sensibilité, ce tour délicat, cette grâce naïve si familière aux femmes aimables, et que les hommes attrapent si rarement.

Bientôt la correspondance devint régulière et animée ; on s'intéressait mutuellement. Werner lisait avec un plaisir vrai les lettres du vieillard ; Sophie les conservait. Le vieillard trouvait dans celles qu'on lui adressait, un charme qui ne tarda pas à les lui rendre nécessaires. Ce n'était pas de l'amour qu'il ressentait pour Sophie ; il n'avait fait que l'entrevoir, et il n'avait aucun des ridicules de son âge :

ce n'était pas non plus de l'amitié ; c'était ce sentiment délicieux qui tient de la vivacité du premier, et de la sagesse de la seconde. Il consacra donc à Sophie tous les momens qu'il put dérober au travail.

Cependant ces lettres, qu'elle aimait tant à lire, satisfaisaient son cœur, et refusaient tout à sa curiosité. Même exactitude, mêmes épanchemens, mais aussi même réserve. Sophie n'était pas exigeante, et le silence de son nouvel ami la blessait ; elle eût voulu le connaître.......... sans doute pour l'aimer davantage. Elle cessa de lui écrire par un raffinement de délicatesse, ou peut-être par un caprice dont la femme la plus accomplie n'est pas toujours exempte. Le vieillard s'en plaignit..... Je crois qu'elle y comptait un peu. « Je me suis fait » une douce habitude de vous lire, » écrivait-il, et vous me privez tout-» à-coup du baume consolant que

» vous versiez sur mes blessures ! Se-
» rez-vous plus cruelle que la for-
» tune ? Je m'étais insensiblement
» attachée à vous, répondait Sophie ;
» j'étais votre amie, vous n'êtes pas le
» mien. Je vous ai ouvert mon cœur,
» et vous avez encore des secrets pour
» moi : l'amitié en connaît-elle » ? Et
elle fut encore quelques jours sans
écrire.

Le vieillard réfléchissait au parti qu'il devait prendre. Sa répugnance à se faire connaître était extrême, mais son attachement pour Sophie l'emporta sur toute autre considération. Il reprit la plume, et traça ces mots en soupirant : « Il m'en coûte
» de me découvrir; il m'en coûterait
» bien plus de perdre votre affection.
» Venez me voir. Amenez-moi l'heu-
» reux Werner. Vous lui conteriez
» mon histoire : j'aime autant qu'il
» l'entende de ma bouche que de la
» vôtre. D'ailleurs l'époux qu'une femme

» telle que vous s'est choisi, doit être
» bon à connaître ».

Qu'on juge de la joie et de l'empressement de Sophie. Elle cherche, elle appelle Werner; elle lui montre le billet du vieillard, elle prend son bras, et ils s'acheminent vers la maisonnette. Brandt suivait avec quelques provisions.

Sophie, Werner et le vieillard s'abordèrent comme d'anciens amis, impatiens de se revoir. Le cœur est ennemi de la contrainte, et les honnêtes gens sympathisent si aisément ! On s'assit sous un berceau de chèvre-feuille. Sophie fit les honneurs du petit repas qu'elle avait apporté; Brandt se retira. Les jeunes époux se turent, et regardèrent le vieillard d'un air qui l'invitait à parler. « J'exige de vous,
» leur dit-il, le secret le plus inviola-
» ble sur ce que je vais vous confier.
» Si j'étais connu dans cette contrée,
» je serais exposé aux importunités,
» à

» à la pitié insultante, au mépris, qu'on
» prodigue si facilement au malheur ».

On lui répondit de la manière la plus propre à le rassurer, et il reprit ainsi : « Vous m'avez accusé, madame, de n'être pas votre ami; je le » suis depuis le moment où j'ai reçu » votre première lettre. Vous m'avez » reproché de ne m'être pas ouvert à » vous, quand vous me laissiez lire » au fond de votre cœur : quelle » différence! vous m'entreteniez de » votre félicité; on aime à parler de » son bonheur; on y ajoute en le dé- » posant dans le sein de l'amitié. Je » n'ai, moi, à vous raconter qu'une » longue suite de calamités dont l'his- » toire affectera votre ame sans atté- » nuer mes douleurs. N'importe, vous » le voulez; il ne dépend plus de moi » de vous rien refuser. Je suis Té- » kéli ».

Au nom de cet homme extraordinaire, soldat et général dès l'âge de

quinze ans, combattant les oppresseurs de son pays, couronné roi de Hongrie, prince souverain de Transilvanie, et mettant l'empire d'Allemagne à deux doigts de sa perte, Werner fut saisi d'étonnement et de respect. Il se leva, et écouta son récit debout et découvert.

Histoire de Tékéli (1).

Les Turcs avaient laissé respirer les Hongrois pendant la guerre de trente ans qui ravagea l'Allemagne, les conquêtes d'Amuraht IV en Perse l'avaient empêché de tourner ses armes contre les Etats chrétiens. La Transilvanie entière appartenait à des princes que les empereurs étaient obligés de ménager; le reste de la Hongrie jouissait de ses priviléges. Léopold monta sur le trône impérial. Jaloux de ses droits, et dépourvu des qualités qui font les

(1) Episode historique.

grands souverains, il opprima des sujets qui pouvaient lui être utiles, et dont le mécontentement lui devint funeste.

Cependant Léopold n'était pas né méchant. Maintenant que l'âge a calmé le feu de ses passions, j'aime à lui rendre justice. Il était sérieux, mais affable; il eût passé pour un prince généreux, s'il eût su donner à propos: il ne fut que prodigue, parce qu'il donna sans discernement. Il acquit, dans les guerres continuelles qu'il soutint, une âpreté de caractère que surmonta souvent sa bonté naturelle. Le plus grand de ses défauts fut son extrême facilité. Il se livra entièrement à des ministres qui abusèrent de leur ascendant pour assouvir la plus sordide avarice; de-là les impôts excessifs, les vexations, les assassinats juridiques; de-là les révolutions, les guerres, les maux incalculables qui affligèrent la Hongrie.

Le Hongrois, brave, et par conséquent fier, reconnaissait un chef, et ne voulait pas de maître. La violation de ses priviléges l'irrita; et quand un peuple belliqueux prend les armes, il ne les dépose pas aisément. Les Hongrois se rallièrent autour des principaux seigneurs du pays. Mon père, Etienne Tékéli, tenait entr'eux un rang distingué, que lui assuraient sa fortune et ses qualités personnelles. Il ne balança point à accepter le commandement qu'on lui déférait. Il aimait son pays; il avait d'ailleurs des injures personnelles à venger; le sang de ses parens, de ses amis, avait coulé à Vienne sur les échafauds : on l'accusait lui-même d'avoir conspiré avec un comte de Serin qu'il ne connaissait pas. La conspiration fut le prétexte, et ses grandes richesses le motif d'une accusation dénuée de fondement. C'est à la faveur de ce mot terrible, *conspirateur*, que les tyrans de tous les

siècles se sont impunément défaits de ceux qui leur portaient ombrage.

Léopold fit marcher des troupes contre le château de Kewes, où mon père s'était retiré avec l'élite de la noblesse hongroise. Je sortais à peine de l'enfance; mes yeux s'ouvrirent, pour ainsi dire, au bruit des armes. Je fus témoin des excès auxquels se livrent froidement les hommes pour des intérêts qui leur sont étrangers, ou qu'ils ne connaissent pas. Les Impériaux attaquaient avec fureur des opprimés qu'ils devaient plaindre; ceux-ci se défendaient avec le courage du désespoir. Mon père était par-tout, et partout j'étais à ses côtés. Ses leçons et son exemple me faisaient surmonter la crainte qu'inspire à tout être pensant le spectacle de la destruction. Habitans paisibles des villes, si le tourbillon qui vous entraîne vous permettait de réfléchir, si vous osiez vous occuper des générations passées, quelle

amertume se mêlerait à vos plaisirs! L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. Où est la poussière qui n'ait pas été animée? Les couches extérieures de la terre sont formées des cendres de ses habitans; la bêche et la charrue labourent les débris de nos ancêtres; nous folâtrons avec insensibilité sur les ruines de l'espèce humaine, et nous foulons d'un pied léger des cités ensevelies.

Les murs du château de Kewes s'écroulaient sous le feu soutenu d'une nombreuse artillerie. On s'attendait à un assaut général, et on ne parlait pas de se rendre : on se préparait à mourir. Mon père fut tout-à-coup saisi de convulsions qui n'étaient pas naturelles. On le porta chez lui : je le suivis en pleurant. « Je meurs, me » dit-il, de la main de mes ennemis : » les barbares n'ont pu me vaincre, » ils m'ont empoisonné. Vis pour ven» ger ton déplorable père et soutenir

» les droits de ton pays ». Il expira.

J'avais alors quinze ans. Je me trouvais sans support, sans guide, exposé à ce que l'infortune a de rigueurs. J'étais seul au milieu d'une foule de guerriers à qui mon nom imprimait le respect, mais à qui mon extrême jeunesse n'inspirait pas de confiance. Effrayé de cet abandon général, je me jetai dans les bras d'un vieil écuyer à qui la mémoire de mon père était chère, et qui se chargea de me sauver. Il me revêtit des livrées de la misère; il me fit sortir du château, et à l'aide de ses instructions, je traversai le camp des Impériaux, en leur vendant de l'eau-de-vie.

J'arrivai à la tête des retranchemens que les Hongrois avaient élevés à trois milles, sur la droite de Kewes. Je me nommai aux avant-postes, et je fus conduit au quartier du comte Ragotzi, qui commandait ce petit corps. Il ne vit en moi qu'un faible enfant

incapable de rien entreprendre, et après m'avoir donné quelques marques d'affection, il me laissa avec sa fille, qui déjà n'avait plus d'autre asile que les camps. Elle était à-peu-près de mon âge, mais son jugement était plus formé que le mien. Elle était belle comme madame, sensible comme elle, et elle avait dans le caractère une énergie que la nature accorde rarement même aux hommes. Elle blâma ma timidité, elle me reprocha mon inaction. Soit que je portasse en moi ces germes de valeur qu'un instant développe, soit que les accens d'Amalie eussent une force irrésistible, je devins soldat en l'écoutant. Mon sang s'enflamma, mes yeux s'allumèrent, je pris des armes, et je jurai de ne les déposer qu'après avoir versé le sang des meurtriers de mon père.

Nous apprîmes bientôt que le château de Kewes était emporté, que les Impériaux m'avaient cherché, qu'ils avaient

avaient découvert ma retraite, et qu'ils marchaient sur nos retranchemens. Hélas! de quoi étais-je coupable? On avait ravagé, confisqué les possessions de mon père; il ne me restait que son nom, et ce nom était un crime. « Nous vous défendrons, » me dit le comte Ragotzi; mais sou» venez-vous qu'il est des hommes » pour qui l'obscurité est un opprobre. » Vous êtes comptable, envers vos » ancêtres, de votre conduite future. » Vous n'avez que le choix d'illustrer » votre nom, ou de le déshonorer ». Amalie me serra la main, et je volai au combat.

Il fut terrible. Trois fois nous repoussâmes les assaillans avec une perte effrayante; ils revinrent à la charge avec un acharnement nouveau. Le comte Ragotzi tomba mort à mes côtés. J'osai le remplacer; et à force de valeur et de prudence, je méritai l'honneur de commander à ces braves

gens. La nuit sépara les combattans. Je sentis que je serais infailliblement forcé le lendemain, et je pensai à faire ma retraite à la faveur des ténèbres. Pendant qu'on exécutait mes ordres, je cherchai Amalie, et je la trouvai calme au milieu des horreurs qui l'environnaient. Je craignais de lui annoncer la mort de son père : elle me prévint. « On ne pleure pas les héros, » me dit-elle, on les imite et on les » venge. Notre position, nos intérêts » sont les mêmes. Nous sommes orphe-» lins l'un et l'autre; nous avons tout » perdu; unissons nos malheurs, roi-» dissons-nous contre la fortune, et ré-» parons ses injustices ».

Je ne savais encore ce que c'est que l'amour, et déjà je sentais sa puissance. La proposition d'Amalie me combla de joie, sans que j'en démêlasse la cause. Son extrême beauté, le mélange le plus extraordinaire d'héroïsme et de sensibilité, tout en elle

était fait pour séduire un enfant qui n'avait rien vu encore, et qui portait dans son sein le principe des passions les plus violentes. Je pris sa main, je l'entraînai sur mes pas, je me mis à la tête de ma troupe, et nous sortîmes des retranchemens dans le plus grand silence. Nous marchâmes toute la nuit dans des chemins creux et difficiles. Amalie souffrait horriblement, ses forces ne répondaient pas à son courage. Je la soutenais, je la portais, je faisais des efforts incroyables; je serais mort plutôt que de l'abandonner. Deux Hongrois eurent pitié d'elle et de moi. Ils coupèrent des branches, en formèrent un brancard, sur lequel nous la plaçâmes, et mes soldats la portèrent tour-à-tour.

Au point du jour j'arrêtai ma troupe, j'assemblai les officiers, et je les consultai sur le parti que nous avions à prendre. Ma confiance les flatta; ma modestie m'acquit leur attache-

ment. Il fut décidé que nous ne pouvions tenir la campagne, qu'on se disperserait, que chacun rentrerait dans ses foyers jusqu'à la première occasion de reprendre les armes; que j'irais, moi, solliciter des secours de Michel Abaffi, prince de Transilvanie; que pendant mon absence, mes amis s'attacheraient à grossir mon parti, et que je leur écrirais quand le moment de se rassembler serait arrivé. Ils me donnèrent ce qu'ils avaient d'argent, nous nous embrassâmes tous; on allait se séparer...... « Et moi, me dit Amalie avec » un regard suppliant, et moi, que » vais-je devenir? Je n'ose vous pro- » poser de partager mon sort, lui » répondis-je; jusqu'ici je ne prévois » que des revers; mais si j'avais un » sceptre, je le mettrais à vos pieds. » Je ne veux que votre cœur, répli- » qua-t-elle, et je serai heureuse de » le posséder, si vous vous montrez » digne du mien ». Je la pressai dans

mes bras, et ce fut du milieu d'un camp et du tumulte des armes que le ciel reçut les premiers sermens de deux enfans proscrits, fugitifs, et ne possédant au monde que leur amour et l'espérance.

La présence de nos compagnons d'armes avait soutenu notre courage. Nous n'éprouvâmes, après leur départ, que le sentiment de notre faiblesse. Nous étions seuls, sans expérience, incertains de la route que nous devions tenir, des dispositions des habitans de la plupart des villes qu'il faudrait traverser; un magnifique surtout, que m'avait donné le comte Ragotzi, les riches vêtemens d'Amalie, sa beauté, mes armes brillantes, tout devait nous déceler: nous tombâmes dans un découragement absolu. Amalie s'assit sur le bord d'un ravin, et pleura amèrement. Je me plaçai près d'elle, et je la consolai; j'oubliai mes propres craintes pour ne m'occuper que des siennes.

Ma voix fit sur elle l'effet que la sienne avait produit sur moi quelques heures auparavant. Je lui avais dû mes premiers exploits : elle me dut un retour de courage qui ne s'est plus démenti pendant le reste de sa vie.

Nous nous levâmes, et nous tirâmes vers Maklar. Nous n'avions pas marché deux heures, que nous découvrîmes quelques hussards autrichiens qui couraient la campagne, et qui poussaient droit de notre côté. Je me disposais à défendre ma compagne, et à vendre chèrement ma vie : « La résis» tance serait inutile, me dit-elle, et » assurerait notre perte ». Nous nous jetâmes derrière une haie, et nous nous tapîmes dans une pièce de bled. Bientôt nous entendîmes le galop des chevaux, qui ne passèrent pas à vingt pas de nous ; nous démêlâmes une voix qui disait : « Ce sont eux, sans » doute ; nous les joindrons ». Nous n'osions respirer ; Amalie me pressait

contre son sein; nos cœurs battaient avec une extrême violence.

Le bruit s'éloigna insensiblement. Je levai la tête, et je ne vis plus personne. Nous nous consultâmes un moment, et nous résolûmes de nous cacher dans un bois qui était sur notre gauche, et d'y attendre la nuit. Nous filâmes le long de la haie, et nous allions descendre un chemin creux que nous pouvions suivre sans être aperçus de la plaine, lorsqu'au détour de la haie nous tombâmes sur deux hussards. Ils buvaient, assis sur l'herbe, et leurs chevaux paissaient à quelques pas d'eux. Il fallait se rendre ou se battre; je ne balançai pas. Pour ne pas succomber, il n'y avait qu'un parti à prendre; c'était de les prévenir. Je m'avançai sur le premier, et avant qu'il pût se reconnaître, je lui fis sauter la cervelle; le second se leva brusquement, et courut prendre ses armes à l'arçon de sa selle; je l'ajustai, et je

lui cassai les reins d'un coup de carabine. Je détachai les chevaux ; j'aidai Amalie à monter sur l'un, je sautai sur l'autre, et nous poussâmes nos montures : il était temps. Le bruit des armes avait été entendu du détachement qui avait passé près de nous. Il retourna sur ses pas, et se mit à notre poursuite. Nous n'avions ni éperons, ni fouet; nos ennemis gagnaient considérablement sûr nous ; heureusement nous avions un grand quart de lieue en avant, et nous entrâmes dans le bois avant qu'ils pussent nous joindre.

Nous nous enfonçâmes dans un fourré, où il nous parut impossible qu'on vînt chercher des gens armés, et qu'on savait décidés à se défendre. Je marchais le premier, et je n'avançais qu'en écartant, ou en coupant avec mon sabre les ronces et les branches qui s'opposaient à notre passage. Après une demi-heure de travail, nous

parvînmes à une percée de vingt à trente toises de circonférence. Nous crûmes pouvoir nous arrêter en cet endroit. Nous descendîmes de cheval; nous fîmes le tour de cette nouvelle forteresse, et nous la jugeâmes inaccessible. On pouvait, à la vérité, y pénétrer par les mêmes moyens que nous; mais il n'était pas à présumer que tous perçassent à la fois, et ils devaient se livrer à nous les uns après les autres. Nous nous assîmes au milieu de cette esplanade; nous rangeâmes autour de nous nos armes et celles des deux hussards : j'avais quinze coups à tirer, et nous n'avions affaire qu'à sept ou huit hommes.

Nous prêtâmes long-temps l'oreille, et nous n'entendîmes rien. L'idée du danger s'affaiblit, selon qu'il parut s'éloigner davantage; mais à mesure que nos sens se calmaient, un besoin impérieux se développait avec plus de force. Nous avions marché toute la nuit pré-

cédente et une partie de la journée, et nous n'avions pris aucune nourriture. Je cherchai d'abord dans les buissons qui nous environnaient : ils ne produisaient que quelques fruits sauvages sans goût, et en très-petite quantité. Sans une réflexion d'Amalie, il eût fallu continuer notre route, et nous exposer à des périls nouveaux. Elle pensa que des hussards éloignés de leur corps devaient avoir quelques provisions. Elle visita les porte-manteaux : elle y trouva les rations de deux jours, et une gourde remplie d'un vin supportable. Nous reprîmes nos forces, et notre courage se ranima.

Ce fut alors que la fatigue commença à se faire sentir. Amalie surtout était excédée. Je l'enveloppai dans un des manteaux, je plaçai sa tête sur mes genoux, elle s'endormit, et je veillai sur elle. Sa beauté, la douce chaleur de son haleine, mon

amour, mon innocence même, tout rendait ce moment dangereux. Je ne pensai pas à résister au charme qui m'entraînait. Je lui prodiguai les plus douces caresses; elle s'éveilla, elle me sourit, et sans autre maître que la nature, je devins son époux, et je m'endormis dans ses bras.

Quels momens que ceux où l'ame s'ouvre pour la première fois au bonheur! Jamais je ne me suis rappelé ceux-ci sans verser des larmes de tendresse. Nous oubliâmes que la mort planait sur nos têtes, que notre triste patrie attendait tout de nos efforts; nous ne pensâmes qu'à aimer, et nous ne sortîmes de ce lieu d'enchantement que lorsque nos provisions furent tout-à-fait épuisées : c'était, je crois, le troisième jour.

« Adieu, prairie charmante, disait » Amalie en remontant à cheval; adieu » jusqu'à des temps plus fortunés. Si » nous délivrons notre patrie, nous te

» reverrons ; oui, nous la reverrons, » n'est-il pas vrai, mon ami? Nous » bâtirons une maison au lieu même » où nous avons connu les délices de » l'amour ». Hélas! je l'ai revue cette prairie, mais seul, mais lorsque la Hongrie fut rentrée sous le joug, et qu'il ne m'était plus permis de m'y arrêter.

Nous marchâmes au hasard, et nous suivîmes la première route qui se présenta. Nous parlions de nos affaires politiques, de nos affaires de cœur; nous étions dans la plus parfaite sécurité. Il n'était pas vraisemblable que quelques hussards eussent passé plusieurs jours aussi éloignés de leur colonne; ils pouvaient être rencontrés par un parti hongrois qui ne leur eût pas fait de quartier. Les guerres de factions sont des guerres de passions, et les passions se font un jeu d'outrager l'humanité.

En tirant sur la droite, nous de-

vions trouver les bords de la Teisse, et en remontant ou en descendant, selon que nous nous serions plus ou moins écartés, nous devions facilement arriver à Pily, et passer de là à Kiskore, où j'avais oui dire que les insurgés avaient de nombreux partisans. Un autre danger nous menaçait. Il était d'autant plus à craindre, que les projets les plus perfides se dérobaient sous l'apparence de l'amitié, et que nous étions confians comme on l'est quand on ne connaît pas les hommes.

Nous arrivâmes en effet sur les bords de la Teisse, et nous cherchions quelqu'un qui pût nous indiquer la situation de Pily. Un château d'assez belle apparence s'offrit à nous, et nous y entrâmes sans réflexion. Il appartenait au baron Caraffa, dont le fils fut depuis arrêté, quatre ans, sous la forteressse de Montgatz, par cette même Amalie qui cachait, sous les formes

des grâces, les talens d'un général consommé.

Le vieux Caraffa nous reçut avec des marques d'affection qui d'abord pouvaient être sincères. Il nous interrogea, et nous répondîmes avec la franchise naturelle à notre âge. Nous le trompâmes sur un seul point. Il nous était impossible d'être un moment l'un sans l'autre, et nous lui dîmes que nous étions mariés. Mariés à cet âge! des enfans pouvaient seuls se flatter de le persuader. Caraffa feignit de nous croire; il s'efforça même de sourire; il nous caressa beaucoup pendant le souper, il parut très-attaché au parti hongrois, et je crus ce qu'il voulut.

Il tenait en secret pour l'empereur. Son fils était à son service, et il se flattait, en nous livrant, d'assurer sa fortune. Il avait un nombreux domestique, il pouvait nous arrêter à l'instant; mais j'avais mon sabre et mes

pistolets à ma ceinture : ce fut sans doute ce qui le décida à dissimuler.

Quand nous voulûmes nous retirer, on nous conduisit à un appartement de plusieurs pièces, dans le fond desquelles était la chambre à coucher. Amalie avait observé le silence pendant que nous étions à table ; elle avait écouté attentivement, et elle me rappela certaines expressions de Caraffa, qui lui paraissaient suspectes. Je condamnai d'abord sa défiance, et bientôt je revins à son sentiment : pouvais-je voir et penser autrement que par elle? Je n'eus pas plutôt adopté ses soupçons, que je m'empressai de les vérifier. J'ouvris les croisées de notre appartement : la rivière mouillait le pied des murs. Je retournai à la porte par où nous étions entrés : la serrure était fermée à double tour. Nous ne pouvions pas nous échapper : il était clair qu'on avait résolu notre perte.

Si j'avais été seul, je n'aurais pas balancé. J'aurais enfoncé la porte, et je me serais ouvert un passage les armes à la main ; mais Amalie pouvait être la première victime de mon impétuosité, et sa vie m'était plus chère que la mienne. Nous éteignîmes les bougies, poûr faire croire que nous reposions. Nous tînmes conseil, et nous jugeâmes que la ruse était le seul moyen qu'il fût possible d'employer. Je regardai de nouveau par les croisées : point de barque, et par conséquent personne qui nous épiât au pied des murs. La Teisse est large en cet endroit, et il était assez difficile qu'on pût nous observer de la rive opposée : d'ailleurs le péril était imminent, et il fallait tout braver pour s'y soustraire.

Nous coupâmes nos draps par bandes ; je démontai une porte d'armoire ; je la descendis jusqu'au niveau de l'eau, et j'attachai le bout de la bande au pied d'une forte table. Je passai une autre

autre toile sous les bras et sous les cuisses d'Amalie, et au moyen d'un double tour sur le montant de la croisée, elle glissa doucement. Quand elle fut en bas, elle saisit la bande de toile qui tenait la porte, elle l'attira sous ses pieds, et s'y plaça facilement. Je descendis après elle, je coupai la toile, et le courant nous emporta. Il nous fut impossible de gouverner ce frêle radeau; nous étions constamment occupés à nous soutenir l'un et l'autre. La rapidité du courant nous força de nous tenir à genoux, et nous suivîmes quelque temps le fil de la rivière, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Nous abordâmes enfin à une petite île couverte de saules et d'osiers. Un pêcheur y tendait des lignes mortes. Amalie avait l'organe infiniment doux; elle lui parla, et nous l'approchâmes sans qu'il conçût d'alarmes. Sa nacelle était attachée au rivage; je la vis, et je me déterminai à l'instant. Je lui mis le pis-

tolet sur la gorge, et je lui ordonnai de nous conduire à Kiskore. Il obéit sans répliquer.

Il fallait remonter la Teisse, et repasser sous le château de Caraffa. Je ramais avec le pêcheur; je l'encourageais par des promesses, par des menaces, et Amalie, un pistolet de chaque main, lui ôtait jusqu'à la pensée de nuire à nos projets. Nous arrivâmes devant les murs du fatal château. On s'était aperçu de notre évasion. Des valets armés de carabines, parcouraient la campagne avec des flambeaux allumés. Une partie du roc qui supportait cet édifice, s'avançait au-dessus de l'eau; nous eûmes à peine le temps d'y cacher notre barque. Nous entendîmes distinctement Caraffa qui excitait ses gens, et qui promettait de l'or à quiconque nous prendrait en vie. Je menaçai le pêcheur de le tuer, s'il faisait un mouvement.

Caraffa ne pouvait douter que nous n'eussions descendu la rivière sur la porte que nous avions prise chez lui : personne au monde ne l'aurait remontée dans l'état où nous étions. Il suivit le courant avec ses satellites, et à peine eûmes-nous perdu de vue les flambeaux, que nous sortîmes de notre cavité. Nous ramâmes de nouveau, nous redoublâmes d'efforts, et nous arrivâmes avant le jour sous le pont de Kiskore.

Cette ville est située dans une île que forment deux bras de la Teisse. Sa position, et les ouvrages qui la défendent, la mettaient à couvert des courses des Impériaux, qui n'étaient pas encore rassemblés en corps d'armée. C'est dans cette place que s'étaient réunis quatre à cinq mille Hongrois fidèles à la bonne cause. Il n'y restait pas un sujet de l'empereur.

Je payai généreusement le pêcheur, et je le renvoyai. Nous fûmes arrêtés

à un poste qu'on avait établi à la tête du pont. L'officier qui le commandait nous demanda qui nous étions. Je ne balançai pas : je nommai Ragotzi et Tékéli.

Au nom de ces deux héros, premières victimes de l'oppression, l'officier resta frappé d'étonnement et de respect. Il nous regardait avec attendrissement : des larmes mouillaient sa paupière. « Tékéli! Ragotzi! disait-» il d'une voix étouffée...... c'est le fils, » c'est la fille de nos plus zélés défen-» seurs que nous possédons dans nos » murs! Qu'on coure, qu'on amène » Belleski »!

Belleski commandait dans la place. C'était un de ces hommes que l'orgueil des cours laisse à l'écart, et à qui il ne faut qu'une occasion pour faire éclater des talens distingués. Il vint nous prendre à la tête d'une garde nombreuse, et nous conduisit au gouvernement. En un instant le bruit de

notre arrivée se répandit dans la ville; la foule s'assembla autour de l'hôtel; chacun voulait nous voir, nous parler, applaudir aux exploits de nos pères et à mes premiers faits d'armes. Nous répondîmes aux empressemens de ce peuple généreux; nous parûmes, nous nous mêlâmes aux soldats, aux citoyens, aux femmes, aux vieillards. Notre jeunesse, notre affabilité, notre courage portèrent l'enthousiasme jusqu'à l'ivresse. La ville fut illuminée, des tables furent dressées dans les rues, et on marquait d'une branche de chêne celles où nous nous étions arrêtés. Telles sont les vicissitudes de la vie : j'étais proscrit à Vienne, et je triomphais à Kiskorei.

Dès que nous pûmes disposer de nous, Belleski nous fit prendre du repos. L'amour et l'héroïsme, ces passions des grandes ames, nous occupèrent une partie de la nuit. Amalie me voyait à la tête d'une armée, à l'âge

où on est à peine soldat; je cherchais, j'attaquais, je battais Léopold; il fuyait de sa capitale, son trône s'écroulait devant moi, la Hongrie était libre, nos pères étaient vengés. Si Mustapha eût été un homme, ces chimères se réalisaient.

Nous trouvâmes à notre réveil des vêtemens de différentes tailles, enrichis de ce que le luxe a de plus recherché. Nous nous habillâmes. Qu'Amalie était belle! je ne me lassais pas de l'admirer. Les bataillons étaient rassemblés sur la place du gouvernement. Nous descendîmes, et nous fûmes reçus au bruit de la mousqueterie et des acclamations de l'armée. « Mort aux tyrans! m'écriai-je, et » soutien à nos droits »! Ce cri fut répété dans tous les rangs. Amalie portait une magnifique ceinture; elle la coupa en morceaux, et en attacha un aux cravattes de chaque drapeau. « Vive Tékéli! vive Ragotzi! vivent

» leurs dignes enfans! répétait-on de » toutes parts ». J'ai depuis reçu de plus grands honneurs à la tête de quatre cent mille hommes, et j'en ai été moins flatté. Je jouissais, pour la première fois, du tribut qu'on offre aux héros, et je ne donnais encore que l'espoir d'en être digne un jour.

Quand les Hongrois surent la manière infâme dont Caraffa s'était conduit envers nous, ils demandèrent sa tête à grands cris, et Belleski fut contraint de se mettre à la tête de ceux qui voulaient marcher contre lui. J'étais bien jeune encore, mais j'avais déjà trop de grandeur pour me venger par un assassinat. Si Caraffa avait eu dix mille hommes, j'aurais été le combattre, le vaincre, ou tomber sous ses coups. Il n'était entouré que de quelques valets qui ne méritaient pas l'honneur d'être attaqués par des hommes tels que nous. « C'est contre Léopold, » dis-je à ces braves Hongrois, « qu'il

» faut diriger nos efforts ; c'est sur
» lui qu'il faut punir les vexations qui
» nous ont mis les armes à la main ;
» mais égorger un particulier sans dé-
» fense, c'est le métier des brigands,
» et je ne vois ici que des soldats. Je
» suis contente de toi, me dit Amalie,
» et elle m'embrassa ».

Ces flots, qu'un mot avait soulevés, se calmèrent avec la même facilité. Tel est le peuple : il frappe, ou pardonne au gré de ceux qui le dirigent. Êtres privilégiés, que les circonstances ont placés à la tête des nations, vous seuls leur inspirez des vertus, ou leur communiquez vos vices ; vous seuls êtes les causes et les garans de leurs excès : tremblez d'abuser de votre puissance ; la postérité vous attend : c'est elle qui juge les hommes.

Nous nous concertâmes avec Belleski sur les mesures que nous avions à prendre. Il avait servi en Transilvanie, et il connaissait Abaffi : c'était un

un prince facile et bon, également incapable de grands crimes et de grandes choses. Il devait grossir la liste de ces souverains obscurs, dont les noms ne sont consignés dans l'histoire que comme des époques qui servent à la chronologie. La princesse, vive, enjouée, spirituelle, avait pris sur lui un ascendant absolu. C'est d'elle seule que dépendait le succès de nos démarches, et je m'en applaudis en secret. J'adorais Amalie, mais je n'étais pas fâché d'avoir à traiter avec une femme de ce caractère. Je joignais beaucoup d'esprit naturel à la figure la plus heureuse et à la taille la mieux prise : ces avantages devaient la disposer favorablement. Ce temps est si loin de moi, que je peux le rappeler sans être accusé de vanité.

Belleski ne voulait pas que nous parussions à la cour de Hermanstad comme des aventuriers ; il prit le temps nécessaire pour nous former un train

conforme à la mission honorable dont nous étions chargés, et je consacrai ces jours de loisir à l'étude de la guerre.

Le jour du départ approchait, lorsqu'Amalie me prit par la main, et me conduisit dans le cabinet de Belleski. « Le ciel a reçu nos sermens, me dit» elle d'un ton auguste : c'est assez » pour vous et pour moi, mais l'opi» nion est la reine du monde. Je ne » dois pas rougir à la cour d'Abaffi, » et je n'y peux paraître décemment » qu'avec le titre de votre épouse ». C'était remplir mes vœux les plus doux. Belleski donna ses ordres à l'instant. L'autel fut paré, l'encens fuma, nous fûmes unis pour jamais.

Enfin le moment arriva où nous devions quitter cette ville hospitalière. Belleski me fit monter, avec ma femme, dans un superbe carrosse ; trente domestiques des deux sexes étaient à cheval, ou dans différentes

voitures ; deux cents hussards parfaitement montés, se présentèrent pour nous servir d'escorte ; plusieurs chariots, chargés de nos effets et des provisions nécessaires pour la route, fermaient le convoi. Belleski nous embrassa tendrement, et nous sortîmes de Kiskore, comblés de marques d'affection, et des bienfaits de ses habitans.

Nous arrivâmes sur les frontières de la Transilvanie, sans éprouver le moindre retard. Presque tout le pays était du parti, et ceux qui restaient attachés à l'empereur étaient dispersés, et en trop petit nombre pour pouvoir entreprendre rien contre la troupe d'élite que j'avais avec moi. Nous nous arrêtâmes à Lugos, dernière ville de Hongrie, d'où je dépêchai à Abaffi un officier intelligent et sûr. Je n'avais pas cru devoir entrer en armes dans les états de ce prince, sans en avoir obtenu l'agrément. Je

lui écrivis une lettre pressante; j'en adressai une infiniment flatteuse à la princesse, et en attendant le retour de mon courrier, je traçai mon plan de campagne. Les officiers de l'empereur l'ont depuis admiré. Je n'avais pas d'expérience, mais j'étais né général.

La réponse d'Abaffi fut plus favorable encore que nous n'avions osé l'espérer. Après nous avoir marqué la plus haute considération pour la mémoire de nos pères, il nous invitait à nous rendre à sa cour. Des logemens étaient préparés pour nous et notre suite, des fonds assignés pour notre subsistance, et il terminait par la plus flatteuse des promesses, celle de faire entrer en Hongrie une armée aussi forte que les circonstances le permettraient.

Après ce qui nous était arrivé chez Caraffa, il était bien naturel de se défier des protestations d'une bienveil-

lance aussi prématurée. Je ne savais si je devais me mettre entre les mains d'Abaffi ; mon épouse craignait de me rien conseiller. Cependant, s'il était dangereux de nous rendre à l'invitation du prince, il ne l'était pas moins de retourner sur nos pas. Cette démarche m'ôtait sans retour la confiance et l'estime des Hongrois. Ils ne verraient plus en moi qu'un enfant sans caractère, indigne de servir leur cause, et de les commander : cette considération l'emporta, et nous partîmes à l'instant pour Hermanstad.

Nous y arrivâmes le cinquième jour au soir, et le prince voulut nous voir aussitôt. Il nous reçut dans l'appartement de la princesse. Nous mîmes un genou en terre en les abordant ; ils nous relevèrent, et nous embrassèrent avec une affection qui ne me parut pas étudiée.

Après les premiers complimens ; la conversation tomba sur l'état de nos

affaires, sur les espérances du parti hongrois, et sur mes desseins particuliers. Après avoir satisfait le prince sur les deux premiers articles, je lui montrai mon plan de campagne. Il l'examina avec un seigneur qui paraissait être auprès de lui dans la plus grande faveur. Ils se parlaient bas, et me regardaient par intervalles avec un air de satisfaction qui ne m'échappa point. « Si jeune encore, et tant de » talens! s'écria enfin le prince. Oui, » vous aurez une armée, et c'est vous » qui la commanderez ».

On nous conduisit au quartier qui nous était destiné; c'était une aile du palais, où on avait réuni l'utile à ce qu'on avait jugé devoir nous être agréable. Un officier, chargé de nous recevoir, nous ouvrit tout, et nous fit remarquer, entr'autres choses, une cassette qui renfermait vingt mille ducats.

Quand nous fûmes seuls, je parlai

à mon épouse de l'étonnante réception que nous faisait le prince de Transilvanie. J'avais remarqué que la princesse avait traité Amalie avec une bonté qui avait aussitôt établi la confiance ; la conversation était vive et animée, et je me flattai que ma jeune épouse aurait démêlé quelqu'un des motifs qui déterminaient la conduite du prince à notre égard. Je ne me trompai pas. En assurant la princesse de notre reconnaissance, elle avait adroitement glissé quelques mots sur l'étonnement où la jetaient des bienfaits que nous n'avions pas encore mérités. La princesse, dont le caractère était exactement conforme à l'idée que m'en avait donnée Belleski, lui dévoila, sans la moindre difficulté, les secrets du cabinet de Hermanstad. Le prince, tributaire de Mahomet IV, était parfaitement bien dans son esprit ; le sultan ne lui avait pas caché l'intention où il était de rompre avec

Léopold à la première occasion. Ses états, épuisés par des guerres continuelles, ne devaient pas opposer une forte résistance aux armes ottomanes. Abaffi sentait qu'en me donnant une armée, il attirerait sur lui les efforts de l'empire d'Allemagne, et qu'alors Mahomet paraîtrait forcé de secourir son tributaire. Ces idées étaient si simples et si naturelles, qu'il était impossible de chercher d'autres raisons des faveurs dont on nous comblait.

Pendant que les différens corps qui devaient composer mon armée, se mettaient en marche de toutes parts, et se rassemblaient à Clausembourg, la cour d'Hermanstad se livrait à tous les plaisirs. Chaque jour était marqué par une fête, dont Amalie et la princesse faisaient le principal ornement. La princesse était dans tout l'éclat de sa beauté : elle avait à peine trente ans. Elle paraissait moins attachée à son mari qu'à son rang; cependant sa

réputation ne souffrit ni de sa frivolité, ni même de son inconséquence : elle savait qu'elle était belle, elle aimait à se l'entendre dire. Elle cherchait tous les moyens de plaire, et elle y réussissait parfaitement. Le goût de la galanterie, et peut-être une sorte d'espoir, attachaient à sa cour une foule d'hommes aimables, dont aucun ne la fixa. Elle me marquait sur-tout une bienveillance particulière. C'était toujours à elle que je m'adressais pour les différens objets nécessaires à l'ouverture de ma campagne. Cette déférence la flattait, j'obtenais tout ce que je voulais, et ce fut au milieu des jeux les plus variés et les plus brillans que se prépara la ruine de l'Allemagne.

Je me disposai enfin à m'aller mettre à la tête de mon armée. Elle n'était que de douze mille hommes effectifs, mais j'étais certain de la grossir en avançant dans la Hongrie. Je comptais

sur ceux qui s'étaient déjà déclarés, et sur un grand nombre d'autres qui n'attendaient, pour prendre les armes, que les moyens d'entreprendre avec quelqu'espoir de succès.

Je comptais laisser Amalie à Hermanstad. Je ne pouvais me résoudre à l'exposer aux fatigues et aux dangers de la guerre. J'avais pressenti la princesse à cet égard, et elle était tout-à-fait disposée à la garder auprès d'elle; mais à la première ouverture que j'en fis à Amalie, elle s'éleva si fortement contre ce dessein, elle se montra à la fois si courageuse et si tendre, elle s'expliqua si nettement sur la résolution qu'elle avait prise de partager mes succès ou mes revers, qu'il ne me fut pas permis d'insister. Mon cœur d'ailleurs était d'accord avec le sien, et la résistance qu'elle m'opposa me la rendit plus chère.

Nous prîmes congé d'Abaffi et de la princesse, et nous partîmes pour Clau-

sembourg. Je trouvai mon armée campée sous les murs de la ville. Je la passai en revue, et je fus étonné de la tenue et de la discipline des troupes. Le parc d'artillerie renfermait cinquante pièces de campagne et soixante canons de siége; la caisse militaire suffisait pour soudoyer mes troupes pendant trois mois. C'était tout ce que je pouvais désirer, et tout ce qu'Abaffi avait pu faire. Je lui en marquai ma satisfaction et ma reconnaissance.

Je résolus d'entrer sans délai en Hongrie, d'établir mes magasins à Kiskore, et de m'emparer ensuite du cours du Danube, depuis Essek jusqu'à Gran. Si j'éprouvais un revers, et qu'il fallût rétrograder, j'étais maître encore de la Teisse, et je pouvais me retirer par Kiskore jusqu'en Transilvanie. J'avais quinze ans et demi lorsque j'arrêtai ces dispositions

J'assemblai mes lieutenans-généraux, je leur donnai mes ordres; l'ar-

mée s'ébranla, et je marchai droit aux états de ce Léopold qui avait assassiné mon père, proscrit ma tête, et opprimé mes concitoyens. Bihor, Pethèle, Fildech, Kunhegies ouvrirent leurs portes sans résistance. Les recrues, les vivres, les munitions de guerre commencèrent à m'arriver de toutes parts, et j'étais à la tête de vingt-cinq mille hommes lorsque je vins camper à la vue de Kiskore.

Je paraissais devant cette ville dans une situation bien différente de celle où je m'y étais présenté trois mois auparavant. Belleski, enchanté de mes succès à la cour de Hermanstad, vint me féliciter à la tête de sa garnison. C'était un de ces hommes entreprenans qui ne connaissent rien d'impossible, et qui sont inappréciables dans la conduite d'un coup de main. Je lui déclarai que mon intention était de le prendre avec moi, et de laisser le commandement de Kiskore à un officier

dont il me répondit. Il fut sensible à mes offres, il les accepta, et le lendemain mon armée traversa la ville, et passa la Teisse. J'avançai à marches forcées, et en trois jours j'arrivai sur les bords du Danube. La petite ville de Zambock, qui voulut me résister, fut emportée en trois heures, et la garnison passée au fil de l'épée.

Il était essentiel de s'assurer de Pest, place forte située sur le Danube. Je craignais les lenteurs d'un siége régulier. Je voulais profiter de mes avantages et pousser mes conquêtes, avant que l'empereur eût le temps de se reconnaître. J'assemblai mes chefs, je les consultai sur les dispositions des troupes, et d'après le compte avantageux qu'on m'en rendit, je me décidai à tout tenter pour enlever la place de vive force. Je marchai toute la nuit, et deux heures avant le jour, je me détachai avec deux mille chevaux pour reconnaître le pays. La

renommée, qui exagère toujours, avait porté mes forces à cent mille hommes, et la terreur était générale. Je savais que les hommes intimidés ne raisonnent plus; j'eus l'audace de m'avancer jusques sur le glacis, et de faire sommer le gouverneur de se rendre : il vint en personne capituler à la porte. Il demanda beaucoup, je ne lui accordai que les honneurs de la guerre, et une heure après, il évacua la ville. Ses troupes défilèrent devant moi, et déposèrent leurs armes à mes pieds. Le jour commençait à poindre. Ce commandant, désespéré de s'être rendu à une poignée d'hommes, se cassa la tête d'un coup de pistolet.

Je laissai cinq cents hommes dans la place, et j'avançai avec les quinze cents cavaliers qui me restaient, pour tenter une reconnaissance vers Bude. On ignorait encore, de l'autre côté du Danube, ma marche rapide et mes premiers succès. On était dans une telle

sécurité, que la garnison de Bude s'exerçait dans une prairie, à une demi-lieue de la ville. Je jugeai le moment décisif, je tournai un petit bois, et je fondis tout-à-coup sur ces troupes, qui, surprises d'une attaque aussi inopinée, se rompirent à l'instant, et s'enfuirent vers les postes avancés. Je les poursuivis l'épée dans les reins, et nous entrâmes dans la place avec les fuyards. La consternation était à son comble; les Impériaux jetaient leurs armes, et mes soldats triomphèrent sans avoir combattu. Je mis la garnison aux fers; les miens n'auraient pas suffi pour garder les vaincus : ils étaient trois mille hommes effectifs.

Cependant mon corps d'armée s'avançait en bon ordre. Belleski ne revint pas de son étonnement, quand il vit notre étendard flotter sur les remparts de Pest. Il m'admira, et me l'écrivit quand il sut que nous étions maîtres de Bude. Il dépêcha des courriers

à Abaffi, pour l'informer de ce début brillant.

Je donnai six mille hommes à Belleski. Je lui ordonnai de descendre le fleuve jusqu'à Essek, de retrancher les positions qui pouvaient tenir, d'y laisser des garnisons suffisantes, et de venir me joindre devant Gran, que j'allais assiéger. Il exécuta mes ordres avec son intelligence et sa valeur ordinaires.

Gran est une ville régulièrement fortifiée. Le bruit de mes exploits m'y avait devancé, et l'ennemi s'était préparé à une vigoureuse résistance. Je n'avais pas assez de monde pour investir la place; je l'attaquai du côté de Pilis. Après trois jours de tranchée ouverte, je m'emparai des ouvrages avancés, et je commençai à battre en brêche. Cent vingt pièces de canon tiraient jour et nuit sur le corps de la place; les boulets rouges et les obus y pleuvaient sans interruption, et le

commandant

commandant ne parlait pas de se rendre. Irrité d'une résistance que je n'avais pas coutume d'éprouver, je fis préparer des échelles, et je donnai l'ordre d'un assaut général. Mes troupes y coururent en poussant des cris de joie, et je volai à leur tête, mon épée d'une main et une échelle de l'autre. Je perdis douze cents hommes avant d'arriver au revers du fossé. Nous le franchîmes enfin sur les corps des morts et des mourans, les échelles furent plantées, et nous montâmes à travers une grêle de balles. L'ennemi, étonné de notre intrépidité, abandonna les remparts, et se retrancha dans la ville. Chaque maison devint une forteresse, chaque rue le théâtre d'un combat sanglant. Ma fortune triompha, à la fin, des difficultés. Les Impériaux, forcés de toutes parts, demandèrent la vie. Je la leur accordai, et je rendis à leur chef les honneurs que méritait son courage.

Mes progrès jetèrent la cour de Vienne dans les plus vives alarmes. Léopold, faible comme tous les souverains qui ne sont pas nés avec des qualités supérieures, ou qui ne sont pas formés à l'école de l'infortune, Léopold trembla pour ses états. Je n'étais guère qu'à cinquante lieues de sa capitale, et si j'avais eu soixante mille hommes en ce moment, le colosse germanique s'abymait devant moi.

Mais j'étais obligé d'affaiblir mon armée pour garder mes conquêtes. J'avais des garnisons dans quinze places différentes, et il me restait à peine quinze mille hommes dont je pusse disposer. L'empereur, en rassemblant toutes ses forces, pouvait encore m'opposer une armée supérieure. Le roi de Pologne, Jean Sobieski, Charles v, duc de Lorraine, et plusieurs princes d'Allemagne, armaient en sa faveur; il n'examina ni ses ressources, ni mes

moyens; il n'écouta que sa pusillanimité : il envoya des plénipotentiaires me demander une trève.

Je les reçus sous un dais, à la tête de mon camp, et j'exigeai qu'ils me parlassent debout et découverts. Je leur dictai mes volontés, non en sujet mécontent, mais en vainqueur irrité, qui dédaigne les convenances. Je signai une trève de trois mois, à condition que le trésor impérial me paierait douze cent mille ducats en indemnité de mes possessions et de celles de mon épouse. Je retins des ôtages pour m'assurer de l'exécution du traité, et je refusai d'en donner à Léopold.

Cependant, fidèle observateur de ma parole, je tins rigoureusement les conditions que je m'étais imposées; mais aussi je voulus tirer de la suspension d'armes le parti le plus avantageux : je ne l'avais acceptée que pour me préparer à de plus grandes entreprises. Amalie portait dans son sein le

gage de l'union la plus douce : l'amour avait trouvé des momens au milieu des horreurs de la guerre. Je la confiai à Belleski. Je les laissai à Gran avec six mille hommes d'élite; je mis le reste de mes troupes à Bude et à Pest, et je partis pour Constantinople. J'y arrivai précédé de la plus brillante réputation. Mon parti m'adorait, mes ennemis eux-mêmes me rangeaient parmi les grands hommes, et je n'avais pas encore seize ans.

Mahomet IV me reçut comme un officier propre à seconder ses desseins. La fierté ottomane s'adoucit devant moi; l'austérité même du sérail se relâcha un moment. Mahomet permit à ses femmes de me voir à travers un tissu léger. Une d'elles, que j'ai su depuis être la favorite, conserva de moi un souvenir qui m'a été utile dans mes malheurs.

Sa hautesse avait conçu le projet d'étendre ses frontières en Europe,

ou du moins d'élever une barrière entre l'empereur et lui. Il pensait à conquérir ou à affranchir la Hongrie, et il avait résolu de pousser ses avantages aussi loin que les circonstances le permettraient. Un seul article me répugnait : je ne voulais pas que ma patrie fût asservie, et quelques promesses que me fît le grand-visir, je demeurai fidèle à mes principes et à mon parti.

On sentit aisément qu'un homme qu'on n'avait pu corrompre, tiendrait exactement ce qu'il aurait promis. Mahomet changea une partie de son plan, et me fit des offres plus brillantes encore. On me proposa le trône de Hongrie, et la principauté de Transilvanie à la mort d'Abaffi, qui n'avait point d'enfans. On n'exigeait de moi que de mettre mes états sous la protection du grand-seigneur, et de lui fournir un contingent dans les guerres qu'il entreprendrait en Europe. J'étais jeune,

brave, ardent, par conséquent ambitieux. Le poids d'une couronne ne m'effraya point; je ne vis que l'éclat des grandeurs, et j'osai compter sur ma fortune. Je signai un traité secret, par lequel je reconnaissais Mahomet pour mon suzerain, et ce prince s'engageait à lever une nombreuse armée, et à l'entretenir à ses frais.

Si Kara Mustapha, qui était alors grand-visir, avait joint à l'orgueil de sa place les talens d'un général, l'empire d'Allemagne était détruit; mais depuis Couprougli, qui conquit Candie, les Turcs n'ont pas eu un seul général; et les visirs, qui ordinairement passent des emplois les plus obscurs à la première dignité de l'empire, ont la vanité de vouloir commander les armées. Je pressentis Kara Mustapha, et il parut étonné que je pusse douter de ses intentions. Il me répondit même avec une sorte d'aigreur, que je serais son kiaia (lieutenant),

et il ajouta, en s'adoucissant un peu, qu'il se ferait un plaisir de suivre mes conseils. Je compris que je ne serais que l'instrument de ses succès, qu'il en aurait seul toute la gloire, et je résolus de traverser ses projets.

Pendant que les troupes ottomanes se rassemblaient dans les plaines d'Andrinople, d'une partie de l'Asie et de l'Afrique, j'intriguai dans le sérail. Je mis dans mes intérêts le kislar-aga (chef des eunuques noirs), j'osai écrire à la sultane, qui avait conçu de la bienveillance pour moi. Je la suppliais de faire sentir à sa hautesse le danger de donner le commandement à un homme sans expérience; j'observais que j'avais la confiance de mes troupes, que je connaissais le pays où j'allais combattre; que je pouvais seul y faire subsister l'armée; que probablement les Hongrois ne voudraient pas servir comme auxiliaires; et qu'enfin il était absurde qu'un général dont on voulait

faire un roi, ne parût que comme un simple volontaire. Le chef des eunuques et la sultane entrèrent parfaitement dans mes vues. Ils n'aimaient pas le visir, et peut-être le désir de l'humilier les détermina-t-il autant que la solidité de mes raisons.

Ils gagnèrent tous ceux qui avaient quelqu'ascendant sur l'esprit de sa hautesse. Bientôt on ne lui parla plus que de moi; on lui racontait mes moindres faits d'armes comme des choses extraordinaires; on lui persuada que les troupes seraient invincibles sous mes ordres. Mahomet balança : on le pressa, on l'obséda sans relâche; il promit enfin, et je l'emportai un moment sur son visir.

Par un retour assez ordinaire aux hommes sans énergie, Mahomet craignit les suites de sa condescendance : il était inoui qu'un chrétien commandât les armées ottomanes. Il avait à craindre ses janissaires, milice qui fut dans

dans tous les temps la force et la terreur de ses maîtres; il sentait la nécessité de ménager l'opinion publique, et il se décida à ne prendre un parti définitif que d'après l'avis de son divan.

Quelques-uns de ceux qui le composaient pénétrèrent aisément sa hautesse, et appuyèrent fortement son opinion. Ils eussent peut-être entraîné les autres, si le muphti ne se fût nettement prononcé contre cette espèce d'innovation. Il déclara que l'étendard du prophète ne pouvait être confié à un infidèle, et il ramena aisément le divan et sa hautesse elle-même. Il fut arrêté que je serais un des lieutenans du grand-visir, mais qu'il n'entreprendrait rien sans me consulter. Je fus indigné quand le kislar-aga me rendit compte de ce qui s'était passé; et bientôt réfléchissant à l'imprudence de ma conduite, je trouvai tous les torts de mon côté. J'avais prétendu changer

les usages de l'empire, et je n'avais pas réfléchi que je me faisais du grand visir un ennemi secret qui ne s'occuperait qu'à me nuire, si je ne réussissais pas à lui ôter le commandement.

Kara Mustapha, beaucoup plus adroit que moi, ne me marqua nulle espèce de ressentiment. Il eut toujours pour moi les mêmes égards, et lorsque nous partîmes pour l'armée, il me rendit sur la route les plus grands honneurs.

Jamais on ne vit un spectacle plus imposant que celui qui s'offrit à mes yeux dans les plaines d'Andrinople. Les Turcs n'avaient pas eu encore d'aussi nombreuse ni d'aussi magnifique armée. Cent quarante mille hommes de troupes réglées, trente mille tartares de Crimée, les artilleurs, les ouvriers en tout genre, les gens commis à la distribution des vivres, au soin des équipages, les domestiques, les esclaves, formaient un ensemble

d'environ trois cent mille hommes. Le luxe le plus étonnant brillait de toutes parts. Ma tente était de drap d'or; celles de mes gens étaient en velours: cent chevaux arabes me furent présentés de la part du grand-seigneur. L'un d'eux avait porté sa hautesse. La selle et la housse étaient enrichies de pierreries, et les étriers d'or massif. Les autres étaient couverts de tapis d'écarlate galonnés d'or, qui tombaient jusqu'à terre. L'équipage du grand-visir était moins riche que le mien.

Cette magnificence, cette armée presqu'innombrable, me donnèrent la plus haute idée de la grandeur ottomane. Je visitai les différens quartiers avec un plaisir inexprimable, et rien n'eût manqué à mes vœux, si j'avais été le maître de régler les opérations de la campagne. Il fallut me borner à me concerter avec le visir, et je fus bientôt convaincu de son incapacité.

J'étais d'avis que l'armée entrât en Hongrie, et vînt se ranger sous les murs de Gran et de Bude, d'où on marcherait droit à Vienne. Le visir voulut traverser la Valaquie, la Servie, l'Esclavonie, et marquer son rendez-vous général à Essek. Je lui représentai qu'après avoir fait un circuit aussi long, il serait toujours obligé de remonter le Danube depuis Essek jusqu'aux places fortes dont je m'étais emparé; qu'une marche aussi longue fatiguerait inutilement ses troupes, et qu'il donnerait aux alliés de Léopold, qu'il pouvait prévenir, le temps de rassembler leurs forces. Ces raisons étaient d'une extrême simplicité; il ne voulut pas les entendre. J'insistai, il résista; je m'emportai, il me dit froidement que j'avais le droit de lui donner des conseils, mais que son maître ne lui avait pas ordonné de les suivre. Nous nous séparâmes très-mécontens l'un de l'autre, et deux

jours après je partis pour Gran, prévoyant les revers que l'ignorance et l'opiniâtreté du visir ne manqueraient pas d'occasionner.

Je trouvai mes affaires de Hongrie dans l'état le plus satisfaisant. Belleski avait augmenté considérablement mes troupes. Elles étaient bien tenues, bien exercées, et leur esprit était excellent. Léopold avait payé les sommes stipulées par le traité, et ses ôtages lui étaient rendus. Amalie adoucit le souvenir des désagrémens que j'avais éprouvés à Andrinople. Sa présence, et la légèreté naturelle à mon âge, me les firent totalement oublier.

Cependant ces épanchemens si doux étaient quelquefois mêlés d'une sorte d'inquiétude, que l'amour même augmenta bientôt de jour en jour. J'attendais une couronne qui me paraissait plus précieuse par l'espoir de la partager avec une épouse adorée, et

j'ignorais si mes compagnons d'armes, qui me reconnaissaient pour leur chef, consentiraient à m'avoir pour maître. Belleski était le seul à qui je pusse m'ouvrir sans inconvénient. Il m'était sincèrement attaché, et je pouvais compter sur sa discrétion dans le cas où il désapprouverait ma conduite. Il applaudit à la première ouverture que je lui fis de mes desseins, et il employa en ma faveur l'influence que ses services et ses talens lui avaient donnés sur l'armée. Il gagna insensiblement les chefs, et il se conduisit avec tant d'adresse, que le jour de mon couronnement, ils crurent avoir le mérite de m'offrir un rang qu'ils ne pouvaient plus me refuser.

Je secondai de tout mon pouvoir les efforts de Belleski. Je m'attachai tous les cœurs par mes largesses, et surtout par cette affabilité si puissante sur le vulgaire, et que les grands dédaigent trop souvent d'employer. Ama-

lie, que la perspective d'un trône avait éblouie comme moi, prodiguait tous ses moyens de plaire. Elle était sans cesse entourée d'une foule d'officiers qu'attiraient ses charmes, et que fixaient des présens distribués avec discernement et délicatesse. Les femmes les plus distinguées et les plus aimables de la ville lui faisaient une cour assidue. On n'attendait pas qu'elle exprimât ses volontés, on se faisait une étude de prévenir ses désirs, et le bonheur de lui plaire était la plus douce récompense des soins qu'on avait pris pour y parvenir.

De telles apparences étaient faites pour séduire un jeune homme, et vingt fois je fus tenté de me faire proclamer. Le fidèle, le prudent Belleski s'opposa constamment à une démarche qui me perdait sans retour, si le succès ne répondait pas à mes espérances. Si les esprits étaient vraiment disposés, comme j'avais lieu de le croire, ils ne

pouvaient pas changer en un instant: si je m'abusais, au contraire, la présence de l'armée ottomane devait encourager mes amis, et contenir les autres. Ce raisonnement était si simple, que je n'eus rien à lui opposer.

Je reçus un courrier du grand-visir, qui m'annonçait l'arrivée de son avant-garde à Essek, et qui m'engageait à l'y joindre sans délai, avec toutes mes forces. Il se proposait de me couronner à la tête des armées combinées, et de marcher ensuite à Vienne, en laissant à sa droite le lac Balaton: c'était encore le contraire de ce que j'aurais fait. Il fallait garder le cours du Danube, et s'emparer de toutes les places situées entre Gran et Vienne, pour s'assurer une retraite. Belleski sentit comme moi la faute qu'allait faire le visir. Nous délibérâmes si nous le laisserions attaquer seul, pour profiter de ses succès, ou opérer une puissante diversion, s'il était battu. Ce

parti était sans doute le plus sage, et probablement nous étions vainqueurs si nous l'eussions suivi : c'était l'avis de Belleski, c'était aussi ce que je pensais intérieurement; mais ma fatale ambition, mon empressement à jouir du rang suprême, l'emportèrent sur la prudence, sur la raison, sur les remontrances de l'amitié, et je me décidai à opérer ma jonction. Si de semblables erreurs peuvent être excusées, ce n'est qu'en faveur de la grande jeunesse de celui qui les sent sans avoir la force de les rejeter.

Je sortis de Gran avec une pompe vraiment royale. J'étais à cheval, à côté d'Amalie. Mon état-major, magnifiquement vêtu, nous entourait. Une partie de ma cavalerie formait l'avant-garde; le reste nous suivait. Mon infanterie, les équipages, les magasins, ma caisse militaire, descendaient le Danube sur des bateaux rassemblés au-dessus et au-dessous de Bude. Les

tambours, les clairons, l'artillerie des remparts, le son des cloches, les acclamations d'un peuple nombreux, donnaient à notre marche une dignité et un éclat que j'ai encore la faiblesse de me rappeler avec plaisir. Hélas! cette vaine gloire, si séduisante en apparence, n'est qu'une fumée légère qui se dissipe au gré du vent.

Je ne laissai dans toutes mes places que des garnisons à peine suffisantes pour les garantir d'un coup de main, et j'arrivai à Essek, suivi de trente mille Hongrois. Le grand-visir, qui ne se croyait pas responsable d'une défaite, mais qui devait à son maître un compte exact de ses procédés envers moi, sortit de son camp avec une escorte nombreuse, et vint me recevoir avec les honneurs dus à un souverain. Il fut frappé de la tenue et de la discipline de mes troupes, et mes Hongrois, simples autant que braves, ne se lassaient pas d'admirer la magni-

ficence asiatique. Les deux armées se mêlèrent, et pour la première fois, peut-être, des mahométans fêtèrent des chrétiens. Mes généraux, excités par Belleski, se répandirent dans la foule. Ils répétaient à nos moindres soldats, que c'était à moi seul que la Hongrie devait la protection du grand-seigneur, que j'allais être le libérateur de ma patrie, et que j'étais digne de la gouverner. Les têtes s'exaltèrent, on se pressa autour de moi, on m'éleva sur une espèce de pavois, à la vue des deux armées; ce cri, si ardemment désiré, *Vive Tékéli, roi de Hongrie!* ce cri se fit entendre de toutes parts. Le visir me mit la couronne sur la tête, et jura de l'y maintenir par la force des armes; enfin, ce que je n'avais osé entreprendre à Gran, s'exécuta en un moment à Essek, sans la moindre opposition.

Je me retirai sous le pavillon qui m'était préparé. Ivre de joie et d'or-

gueil, je tombai dans les bras d'Amalie, et je la tins long-temps embrassée sans pouvoir proférer un mot. Ses larmes mouillaient mon visage; son ravissement était égal au mien. Aveugles que nous étions, nous ne savions pas que celui qui se charge des destinées de tout un peuple, est de tous les hommes le plus à plaindre ou le plus insensé. Ce jour, que nous jugeâmes le plus beau de notre vie, fut le dernier que la fortune embellit de ses chimères. Je l'ai payé par quarante ans de calamités. Puisse mon exemple être utile aux ambitieux de tous les âges et de toutes les classes!

Incapable de faire alors ces réflexions, je ne pensai plus qu'à faire valoir le droit le plus incontestable au trône, le vœu unanime des Hongrois. Le duc de Lorraine était déjà entre le Raab et le Rabwitz, pour couvrir les approches de Vienne; le roi de Pologne, les électeurs de Saxe et de Ba-

vière amenaient des renforts considérables. La capitale de l'Autriche pouvait être assiégée et prise avant qu'ils opérassent leur jonction, mais il n'y avait pas un jour à perdre. Je pressai Mustapha d'agir; je tentai encore de le ramener à un plan d'opérations plus sage et mieux combiné. Mes représentations furent inutiles; il fallut se soumettre, et attendre tout des hasards de la guerre, qui trompent souvent la prudence la plus consommée, pour favoriser l'inexpérience et la témérité.

Cette multitude de soldats fut dirigée sur Vienne, mais la fierté ottomane dédaigna toute espèce de précautions. D'Essek à Vienne, en laissant à droite le lac Balaton, sont les villes de Siklos, de Zyget, Canischa, Fridberg, et tant d'autres dont il était facile de s'emparer en passant. Le visir tourna toutes ces places, et répondit à mes nouvelles observations, qu'elles tomberaient dès que Vienne serait

prise. Je lui demandai quelles seraient ses ressources s'il était battu, et par où il retournerait en Turquie. « Ceux » qui ont peur peuvent se retirer, me dit-il. Nous verrons, répliquai-je, » qui de nous deux fera le mieux son » devoir ». Je mis mes plans en pièces, et je ne songeai plus qu'à emporter la capitale de l'Autriche, ou à périr sous ses murs.

Nous y arrivâmes le 16 juillet 1683. Mon nom et la foule innombrable qui menaçaient l'Autriche, avaient répandu une consternation inexprimable. Les alarmes avaient augmenté encore par la fuite précipitée de Léopold. Il avait quitté Vienne dès le 7, suivi de l'impératrice qui était enceinte, et de toute sa famille. La nouvelle reine de Hongrie devait bientôt fuir à son tour, devant des ennemis à qui on abandonna lâchement la victoire.

Le comte de Staremberg comman-

dait dans la place. Sa garnison n'était que de huit mille hommes effectifs. Il fut obligé d'armer les bourgeois qui étaient restés dans Vienne; il arma jusqu'aux écoliers de l'université. Ces levées, que l'enthousiasme soutient un moment, et qui ne sont pas faites au feu, sont plus propres à porter le désordre dans les vieilles bandes, qu'à les seconder. La place n'était point approvisionnée, ses fortifications étaient en ruines, et il n'était pas probable qu'elle tînt long-temps. Ces raisons, et l'avarice du visir, le déterminèrent à faire un siége régulier. Cependant l'approche des princes alliés ne lui laissait d'autre ressource que d'emporter la ville l'épée à la main. Trois cent trente mille hommes pouvaient tellement multiplier les attaques, qu'il eût été impossible à l'ennemi de faire face par-tout; mais Mustapha s'était imaginé que la résidence des empereurs devait renfermer des

trésors immenses. Il craignait qu'ils ne fussent pillés, si la ville était prise d'assaut. Il était fort simple de croire que l'empereur, qui avait évacué sa capitale huit jours avant qu'elle fût investie, n'avait pas manqué d'en faire sortir ses richesses. L'aveuglement du visir était à son comble : jamais il ne voulut donner d'assaut, quoiqu'il y eût de très-grandes brèches au corps de la place, et qu'elle commençât à manquer de tout. Je le menaçai de l'indignation de son maître, je soulevai ses janissaires : il méprisa mes menaces, et il appaisa ses troupes avec de l'argent. Bientôt cette milice si fière passa de l'audace qu'elle avait marquée à son chef, à un découragement absolu. Le service se faisait mal; les Hongrois seuls étaient prêts à se battre.

Je ne pris plus conseil que de moi-même. J'assemblai mes Hongrois, je leur dis que l'avarice et la mollesse du visir allaient sauver Vienne, qui de-

vait

vait tomber devant nous. Je leur proposai de l'attaquer, et d'avoir seuls l'honneur de la réduire. Dès long-temps ils ne savaient que m'obéir, et je disposai tout pour un assaut général.

Le visir, effrayé de ma résolution, vint à son tour me faire des représentations; je lui déclarai que s'il ne se retirait, j'allais le charger, le battre et prendre la ville, sans autre secours que le désespoir, qui fait tout entreprendre, et la valeur, qui fait tout réussir. Il me quitta, le cœur ulcéré; il fut se plaindre à ses janissaires, qui me redoutaient plus que lui, et qui n'étaient plus des soldats. Je sortis de mes lignes avec le pressentiment du succès, et j'approchais des ouvrages avancés, lorsque l'armée des princes parut sur le sommet de la montagne de Calemberg. Si les Turcs avaient fait bonne contenance, j'aurais suivi mon dessein, et pris Vienne pendant la bataille. Je les vis intimidés, et je sentis

qu'il fallait soutenir seul le choc des Impériaux.

Je rétrogradai, et je rangeai mes troupes en bataille, de manière à pouvoir agir seul, et à me porter par-tout. Je ne craignais pas que les Impériaux dirigeassent contre moi leurs premiers efforts : ils se seraient exposés à être enveloppés et taillés en pièces par les Turcs, qui étaient bien supérieurs en nombre. C'est donc le corps d'armée qu'ils devaient attaquer d'abord, et si elle tenait seulement une heure, je pouvais prendre l'ennemi en flanc, et par ce mouvement décider la victoire.

Au moment où le combat allait s'engager, Belleski vint prendre mes derniers ordres; je le chargeai de conduire Amalie à la réserve, que j'avais formée de deux mille chevaux d'élite, de la remettre à un officier de confiance, et de venir me rejoindre.

L'affaire devait être décisive. Si nous

étions victorieux, les fautes du visir étaient réparées, Vienne ouvrait ses portes, et les états héréditaires de la maison d'Autriche devenaient la proie du vainqueur. Je haranguai, j'encourageai mes Hongrois; cette soif de vengeance et de gloire, qui me dévorait, passa bientôt dans tous les cœurs.

Les Impériaux fondirent, comme je l'avais prévu, sur le centre des troupes ottomanes : les Turcs attaquent ordinairement avec une impétuosité à laquelle il est difficile de résister, mais ils n'ont pas le courage froid et réfléchi, nécessaire à des troupes qui attendent l'ennemi dans leurs retranchemens. Dès la première décharge, les janissaires s'enfuirent honteusement, et ils entraînèrent le reste de l'armée. Cette multitude se dérobant de toutes parts, vint se jeter au milieu de mes bataillons, les rompit et les dispersa. Je fis d'incroyables efforts pour les rallier. Tantôt au milieu des Hon-

grois, tantôt parmi les Turs, l'instant d'après enveloppé par les Impériaux, je promettais, je menaçais, je me battais. J'étais seul avec Belleski, et les deux cents hussards qu'il m'avait donnés à Kiskore; et l'ennemi, que ma fureur étonnait, s'ouvrait devant moi. Si les Turcs, au lieu de porter partout le désordre, se fussent enfuis à une lieue du champ de bataille, mes troupes se seraient ralliées, et j'aurais disputé long-temps l'honneur de cette journée; mais ils se réfugiaient tous du côté des Hongrois, et les mettaient dans l'impossibilité de rien entreprendre.

Après des exploits aussi étonnans qu'inutiles, il fallut me résoudre à fuir; cette extrémité était affreuse. Je me serais tué vingt fois, si le souvenir d'Amalie et l'espoir d'être bientôt père ne m'eussent attaché à la vie. Hélas! je ne devais plus revoir la mère, et je n'ai point embrassé l'en-

fant malheureux qui reçut le jour sous d'aussi tristes auspices.

Nous poussâmes nos chevaux à travers les combattans, la fumée, les morts, les mourans. Nous livrâmes dix combats différens avant de sortir du champ de bataille; nous arrivâmes enfin sur les bords du Danube, et nous reprîmes haleine un moment. Nous mîmes le fleuve entre l'ennemi et nous, et nous marchâmes jour et nuit, sans autre espoir que d'arriver à Gran ou à Bude, et d'y rassembler les débris de la plus florissante armée.

Le troisième jour nous arrivâmes devant Bude; le bruit de notre défaite nous avait devancés, et cependant on nous ouvrit les portes. Je jugeai qu'il me restait encore des amis; je ne désespérai point de ma fortune, et dans ce désastre je ne craignis plus que pour Amalie.

L'officier à qui Belleski l'avait confiée, avait senti que sa diligence seule

pouvait sauver mon épouse, sa réserve et une partie des équipages. Les janissaires étaient à peine enfoncés, qu'il s'éloigna avec sa troupe et soixante chariots chargés de munitions de guerre et de bouche. Amalie, ma malheureuse épouse, m'appelait à grands cris; elle interrogeait les fuyards, elle ne voulait pas s'éloigner. On la mit, malgré elle, dans une méchante calèche qui se rencontra par hasard, on lui fit passer le Danube au-dessus de Mansvert, et on entra dans la haute Hongrie, où aucun parti ennemi n'avait encore pénétré. Un nombre assez considérable de Hongrois se joignit à l'escorte d'Amalie. On prit toutes les provisions des lieux par où l'on passait, pour empêcher les Impériaux d'en profiter, et on avança en toute diligence vers Mongatz, forteresse située sur un roc escarpé et inaccessible de toutes parts. La rapidité de la marche, l'état déplorable

de nos affaires, la crainte que je n'eusse péri dans la mêlée, tout avança ce moment ordinairement si doux, et si cruel en de telles circonstances. La faible, la délicate Amalie fut contrainte de s'arrêter dans une chaumière; elle se reposa sur un peu de paille, et donna le jour à un fils qui périt de misère avec elle quelques années après.

Elle arriva enfin à Montgatz, avec environ cinq mille hommes et un immense convoi de farines, de bestiaux et de fourrages. Le chariot sur lequel j'avais fait charger ma caisse, se trouva au nombre de ceux qu'on avait sauvés : c'était alors une ressource précieuse pour soutenir l'affection de ceux qui nous étaient attachés, et attirer à nous les indifférens. Amalie se rétablit, et commença sa carrière militaire. Elle endossa la cuirasse, et jura de s'ensevelir sous les débris de son rocher, plutôt que de trahir les Hongrois, ma

gloire et son amour. Un soldat fidèle reçut le paquet qui renfermait ces détails. Il se déguisa pour me le rendre, et ne me chercha pas long-temps : mon nom valait encore une armée.

Les Turcs, battus et dispersés devant Vienne, s'étaient réunis sur différens points, et tenaient toujours la campagne. Kara-Méhémet, le plus brave et le plus intelligent de leurs officiers, apprit bientôt que j'étais à Bude, et il se fit un honneur de se joindre à moi. Il arriva avec six mille hommes, quarante pièces d'artillerie, et cent cinquante chariots. J'avais conçu pour lui une sincère estime, et je le reçus comme un homme digne de vaincre ou de périr avec moi.

Aussitôt que nous eûmes établi un certain ordre dans la ville, nous résolûmes de faire partir un exprès pour Constantinople, et de demander à Mahomet justice de son visir. Personne n'était plus propre que Belleski pour une

une mission aussi délicate. Je lui remis pour sa hautesse un mémoire que Méhémet n'osa point signer; je le chargeai de lettres particulières pour le kislar-aga et la favorite. Nous nous séparâmes les larmes aux yeux : nous paraissions prévoir que nous nous embrassions pour la dernière fois.

Léopold, décidé à profiter de ses succès, ne voulut point donner de relâche aux vaincus; le duc de Lorraine reçut l'ordre d'attaquer les Turcs sur tous les points, et de soumettre la Hongrie. Son altesse entra dans ce malheureux pays, dévasté tour-à-tour par les vainqueurs et les vaincus. Les places faibles se rendirent à la première sommation : la prise de Bude pouvait terminer la guerre, et le duc disposa tout pour en former le siége; il commença par attaquer et reprendre Gran, qui n'était défendu que par quinze cents hommes. Il marcha en-

suite sur Vicegrad, forteresse située entre Gran et Bude, et qui n'est utile que pour entretenir la communication entre ces deux places.

Je sentais que j'avais besoin de toutes mes forces pour tenir contre une armée victorieuse, et je n'avais laissé dans Vicegrad qu'un faible détachement de janissaires. Cette poignée d'hommes osa faire une sortie, et poussa d'abord les Impériaux; mais cette première ardeur se ralentit promptement; ils furent poussés à leur tour, et le lendemain ils demandèrent à capituler. Le duc, maître de toutes les villes voisines, ne pensa plus qu'à assiéger Bude. Il ambitionnait la gloire de me prendre, et Léopold eût fait les plus grands sacrifices pour m'avoir en sa puissance.

Pardon, si je parle toujours de moi, et si j'en parle avec éloge; mais j'ai maintenant soixante-six ans, j'en avais dix-huit alors, et, je le répète, je res-

semble si peu à moi-même, ce que j'ai fait de bien est si loin de moi, que je peux le rappeler sans orgueil.

Les premières colonnes étaient déjà à la vue de Bude, lorsque le duc apprit que vingt mille Turcs s'étaient rassemblés sous Weitzen, proche l'île Saint-André. Ce corps pouvait l'inquiéter pendant le siége; et Charles, aussi prudent que le grand-visir l'était peu, voulut le disperser avant d'ouvrir la tranchée. Il l'attaqua, et le battit complétement. Les restes de cette petite armée se retranchèrent dans l'île Saint-André, que forme le Danube. Deux colonnes considérables s'approchaient. Le duc se plaça de manière à empêcher leur jonction, et à les battre en détail. Je sortis de ma place avec quatre mille hongrois; j'attirai les Impériaux, je les amusai, je les éloignai de l'île, et trente mille Turcs s'y jetèrent. Ils étaient défendus par le Danube, qui vaut les meil-

leurs retranchemens. Il était douteux que le duc entreprît de les forcer, et il n'était pas probable qu'il commençât le siége en leur présence ; mais par une fatalité qui semblait s'attacher aux armes ottomanes, la mésintelligence se mit parmi les chefs. Les Turcs évacuèrent l'île, dont le duc s'empara aussitôt. Ils vinrent camper sous les murs de Bude, où les Impériaux ne balancèrent pas à les attaquer. Je les protégeais de toute l'artillerie de la place, et pour la première fois ils se battirent en braves gens. Trois fois rompus, ils revinrent constamment à la charge. Ma garnison était ma dernière ressource, et je n'avais pas voulu en exposer un homme inutilement. Mais quand je vis que les Turcs disputaient la victoire, je me disposai à les seconder. J'allais sortir avec tout mon monde, lorsqu'un des plus grands hommes de guerre qui ait jamais existé, le prince Eu-

gène, qui n'était encore que colonel, et qui jetait dès-lors les fondemens de sa grande réputation; lors, dis-je, que ce jeune héros changea, par une manœuvre savante, la face du combat. En un moment la déroute devint générale, et les Impériaux n'eurent que la peine de tuer.

Douze mille de ces malheureux s'étaient retirés à une demi-lieue de Bude; le duc ne leur donna pas le temps de respirer : il les attaqua le lendemain, et les dispersa entièrement. Il ouvrit alors la tranchée. Je laissai pousser les travaux pendant plusieurs jours, et lorsque le duc était prêt à établir ses batteries, je sortis de la place, et je l'attaquai si vivement que je le chassai jusqu'à un moulin à poudre assez éloigné. En rentrant dans Bude, j'enclouai une partie de l'artillerie, et je comblai tous les ouvrages.

Charles ne se rebuta point; mais

ma vigilance était égale à son activité. Je le fatiguai, je l'affaiblis par des sorties aussi meurtrières que fréquentes. Les Turcs qui étaient avec moi, animés par l'exemple de Méhémet, par le mien, par celui de mes hongrois, se battaient en désespérés. Nous perdions peu de monde, et chacun de ces combats en coûtait beaucoup à l'armée impériale. Le duc, outré de voir sa réputation échouer devant moi, ordonna un assaut général, et le commanda en personne. Le combat dura cinq heures; le carnage fut horrible de part et d'autre. On se battait corps à corps dans les fossés, sur les remparts, dans les rues même, où quelques bataillons avaient pénétré. Notre courage, poussé jusqu'à la fureur, l'emporta enfin sur le nombre et sur l'habileté du duc de Lorraine. Ses troupes, enfoncées de toutes parts, se retirèrent avec une perte effrayante. Nous les poursuivîmes vivement, nous

reprîmes tous nos postes, et nous comblâmes la tranchée pour la seconde fois.

Le lendemain, l'électeur de Bavière amena aux assiégeans un renfort de douze à quinze mille hommes. Les travaux recommencèrent, et nous les détruisîmes de nouveau. Vingt assauts furent donnés aux ouvrages avancés; et nos Turcs, qui étaient devenus des héros, repoussèrent par-tout les assaillans.

Le duc de Lorraine, après avoir inutilement perdu trente mille hommes sous nos murailles, se détermina enfin à lever le siége, et l'affront que le Croissant avait reçu à Vienne, fut effacé devant Bude. Un émissaire partit secrètement pour porter à Amalie cette heureuse nouvelle. Je lui recommandai sa patrie et son fils.

L'hiver s'approchait. L'armée impériale, que minait sensiblement une cruelle épidémie, commençait à entrer

dans ses quartiers. Nous respirions après tant de fatigues, le parti se ranimait; nous avions conçu l'espoir d'ouvrir la campagne par quelque coup d'éclat, lorsque l'événement le plus malheureux et le plus inopiné m'accabla sans retour.

Belleski, de concert avec le kislar-aga et la favorite, s'efforçait de perdre le visir dans l'esprit de son maître. Il m'avait arraché la victoire, il avait avili la grandeur ottomane; mais je cherchais moins à lui nuire qu'à lui faire ôter le commandement, et le donner à Méhémet, qui en était digne à tous égards, et qui pouvait au printemps prochain rétablir nos affaires. Mustapha, qui craignait mon crédit à la Porte, ou qui peut-être était instruit de ce qui se tramait contre lui, crut devoir me prévenir. Il partit pour Constantinople aussitôt que la campagne fut terminée, et il eut l'impudeur de m'y accuser d'avoir entretenu

des intelligences avec Léopold, et d'avoir facilité ses succès. L'accusation était absurde. Il suffisait pour la détruire, du simple récit de mes actions; mais le mystère qui couvre les moindres opérations du sérail, ne permit pas à Belleski de prévoir le coup qu'on allait me porter, et plus tard, il ne lui fut pas possible d'en arrêter les funestes effets.

Mahomet crut aux insinuations de son visir, et par la plus étonnante des contradictions, il le punit le premier des revers qu'avaient éprouvés ses armes. Mustapha fut étranglé entre deux portes. Son successeur eut ordre de prendre le commandement des armées turques, de m'arrêter, et de m'envoyer à Constantinople.

Cette mission n'était pas facile à remplir. J'étais également aimé des turcs et des hongrois, et loin d'attenter à ma liberté, ils eussent tout fait pour la défendre. Le visir s'assura

de la disposition des esprits, et il sentit qu'il ne se rendrait maître de ma personne qu'en usant d'adresse.

Il commença par changer la garnison de Bude sous différens prétextes assez spécieux, pour ne me pas donner d'ombrage. Il flatta même ma vanité, en me laissant entendre qu'il était bien aise que les différens corps de son armée passassent alternativement sous mes ordres, et apprissent de moi l'art de la guerre. Je vis donc sans le moindre soupçon, mais avec les plus vifs regrets, le départ de Méhémet et de ses braves janissaires.

Le visir les fit remplacer par des gens qui lui étaient dévoués. Si j'avais été capable d'imaginer une lâcheté, leur air froid et réservé, une sorte d'affectation et de contrainte eussent suffi pour m'éclairer; mais j'étais sans défiance, il n'y avait pas même de mérite à me tromper. Il est douteux que le visir eût exécuté ses desseins,

si je les eusse pénétrés. Je n'avais qu'un petit nombre de hongrois, mais ils étaient déterminés : la nouvelle garnison n'était pas aguerrie. Je pouvais sortir de Bude les armes à la main, et aller chercher un asile en Transilvanie..

Le visir, pour s'assurer de moi, prit des mesures aussi étendues que s'il se fût agi de conquérir ou de défendre une province. Quand il se crut sûr de son fait, il annonça qu'il voulait célébrer la levée du siége, et donner une fête brillante au héros qui avait sauvé la place. Il n'épargna rien de ce qui pouvait piquer ma curiosité ou flatter mon goût. Je jouissais, dans une entière sécurité, d'hommages que je croyais sincères, et dont je me sentais digne.

On avait divisé mes hongrois par petites troupes. Des détachemens turcs les avaient conduits dans différens quartiers de la ville. Des bataillons en-

tiers occupaient les intervalles, de sorte qu'il leur était impossible de se réunir en cas d'alerte. On les fit boire, et on les désarma pendant leur ivresse.

J'étais à côté du visir. Il était rêveur, et quelquefois distrait. Ses yeux se portaient souvent sur mon sabre : la poignée en était très-riche; je crus que c'était ce qui fixait son attention, et je ne conçus point d'alarmes. Il me pria de lui permettre de l'examiner de plus près; je le détachai, et j'allais le lui présenter, lorsque je remarquai qu'il rougissait et pâlissait alternativement : la main qu'il avançait était agitée d'un tremblement sensible. Je le fixai, il baissa les yeux. Je me levai, et je me reculai de quelques pas; il se leva à son tour; tous les convives se levèrent à ce signal, et tirèrent leur cimeterre. Le visir me déclara alors qu'il m'arrêtait par ordre du grand-seigneur. Je ne répondis qu'en me mettant en défense.

L'ordre ne portait pas de me tuer en cas de résistance, et le visir parut embarrassé. J'appelai mes hongrois à grands cris, et je ne fus entendu que de quatre ou cinq officiers qui étaient dans une salle voisine, et qui accoururent à l'instant. Indignés, autant que surpris de la trahison du visir, ils se rangèrent près de moi. J'ai toujours cru qu'un homme de guerre ne doit pas compter ses ennemis, et je ne balançai pas à attaquer les miens. J'étais en face du visir, et si un janissaire ne s'était jeté au-devant du coup, je l'étendais à mes pieds. Aussitôt cette foule de lâches nous serra de près. Bientôt le parquet et les meubles furent teints de sang. Celui de mes amis coula, mais leurs blessures étaient légères, et ils continuèrent à se battre avec fureur.

Tantôt cette multitude s'écoulait devant nous, et cherchait un asile dans les chambres prochaines; tantôt

ils rentraient en plus grand nombre, et nous attaquaient avec un nouvel acharnement. Je crus voir qu'ils me ménageaient, et qu'ils n'en voulaient qu'à la vie de mes braves compagnons. Je m'oubliai moi-même, pour ne m'occuper que de leur salut. Je les poussai dans une encoignure, et je les défendis long-temps avec opiniâtreté. Mes forces s'épuisèrent; je sentis mon arme prête à s'échapper. Je résolus de faire un dernier effort pour chasser les Turcs de la salle, et sauter avec les miens par une croisée qui n'était pas à plus de dix pieds du sol. J'espérais que le combat se renouvelant dans la rue, le tumulte avertirait mes troupes, et qu'elles se joindraient à moi.

Je pris mon sabre à deux mains, et je frappai sans relâche sur tout ce qui se présentait devant moi. Jamais je n'avais été aussi terrible qu'en ce moment; les Turcs effrayés ne pensaient plus à se défendre; ils tombaient, ils

mouraient. J'allais exécuter mon dessein, lorsque la lame de mon sabre vola en éclats. Les Turcs m'environnèrent de toutes parts. Il ne me restait à la main qu'un tronçon, dont je ne pouvais faire usage. Je le jetai en l'air, pour m'épargner la honte et la douleur de le rendre.

Aussitôt je fus saisi et renversé. Le visir eut l'indignité de me faire mettre les fers aux pieds et aux mains. Il me fit passer devant les corps de mes amis qui venaient de mourir pour moi. Ce spectacle m'affecta autant que ma disgrâce. Je fermai les yeux, et un accablement profond succéda à la colère qui avait soutenu et multiplié mes forces. On me mit dans un chariot couvert, et on me fit sortir de la ville sous la garde d'un nombreux détachement.

Je souffris beaucoup pendant la route. On ne me permit jamais de sortir du chariot; mes fers me gênaient

horriblement; je ne pus obtenir qu'on me les ôtât, même pour prendre mes repas. L'officier qui commandait l'escorte refusa obstinément de répondre à mes questions, et de m'apprendre les motifs qui avaient porté le visir à cette violence. Je sus seulement qu'on me conduisait à Constantinople.

J'y arrivai le cœur ulcéré des mauvais traitemens que j'avais reçus. L'énergie de mon caractère surmonta bientôt l'abattement où j'avais été plongé pendant quelques jours. Au fond du cachot où j'étais enseveli, je roulai dans ma tête mille projets qui devaient à la fois me venger du grand-seigneur, et me rétablir sur le trône. J'en étais tombé pour n'y remonter jamais.

Belleski apprit à la fois ma catastrophe et ma détention au château des Sept-Tours. Désespéré d'un événement qui renversait notre parti, sa fortune et la mienne, il s'attacha plus que ja-

mais

mais au kislâr-aga, et il épuisa toutes ses ressources pour me le rendre favorable. L'aga reçut ses présens, et ne le servit point. Mustapha n'était plus, et Belleski jugea aisément que la haine que cet officier portait au visir, et non l'intérêt qu'il prenait à moi, l'avait porté à exciter des troubles dans le sérail. Ce fidèle ami ne se rebuta point; après mille tentatives inutiles, il fit parvenir une lettre à la favorite. Il se plaignit amèrement de la manière indigne dont on en usait avec moi; il réclamait les prérogatives attachées à un titre que le sultan m'avait conféré lui-même, et qu'il violait en ma personne; il demandait qu'on instruisît mon procès, et que je susse au moins de quoi j'étais accusé; il suppliait la sultane de prendre ma défense, et d'obtenir de sa hautesse quelqu'adoucissement à mon sort; enfin il lui peignit ce jeune homme à qui elle avait daigné accorder un re-

gard, plongé dans un cachot infect, abandonné aux horreurs de la misère et de l'infamie, et n'ayant qu'elle au monde qui s'intéressât à lui.

Elle était femme, elle était sensible, je lui avais plu; mais Hahomet était violent, il était dangereux de me protéger avant que son ressentiment fût calmé. La favorite n'osa pas d'abord lui parler de moi; cependant elle ne m'abandonna point entièrement. Un eunuque remit secrètement à Belleski une boîte qui renfermait quelques pierreries, et un papier sur lequel étaient écrits ces mots : *J'agirai quand il en sera temps.* Il y allait de la tête de l'un et de l'autre, si cette correspondance était découverte; aussi la favorite refusa-t-elle les lettres que Belleski lui adressa par la suite, et celui-ci cessa de lui écrire.

Il se servit de ses dons pour rendre mon état plus supportable. Les diamans du sérail furent offerts au gou-

verneur du château ; il est peu de turcs incorruptibles : le gouverneur ne l'était point, et après deux mois de la plus dure captivité, je fus logé dans une petite chambre où on me donna les choses nécessaires à la vie. Ce changement, qui eût comblé les vœux de tout autre, ajouta au sombre désespoir qui commençait à me miner. Je ne vis dans les douceurs qu'on m'accordait, que le projet de perpétuer ma détention. Mon pays, ma couronne, le fruit de mes victoires, mon épouse, mon fils, tout me parut perdu sans retour, tout, jusqu'à l'espérance. « Je suis condamné à finir » ici mes jours, m'écriai-je ! mon » Amalie, je ne te verrai plus » ! et je pleurai amèrement. A ces larmes, les premières que j'eusse versées, succédèrent bientôt des accès de rage qui allèrent jusqu'à la démence. Un couteau se rencontra sous ma main, je le pris, je me l'enfonçai

dans l'estomac, je tombai, et je perdis connaissance.

J'ignore combien de temps je restai dans cet état, et ce qui se passa autour de moi pendant la longue et dangereuse maladie dont je fus aussitôt attaqué. Quand je revins à moi, je me trouvai dans une chambre qui n'était plus la mienne ; les meubles étaient différens ; une vieille esclave était assise près de mon lit, et semblait s'intéresser à mon sort. Je regardais tout avec étonnement ; je cherchais à classer mes idées ; je m'informai enfin où j'étais. L'esclave me répondit que j'étais exilé à Rhodes, et que le patron turc à bord duquel j'étais passé, m'avait mis sous la garde du bacha qui commandait dans l'île. Elle me remit, après ces premiers éclaircissemens, une lettre dont je reconnus d'abord l'écriture ; elle était du fidèle Belleski, et je la lus avec empressement.

Il me rendait compte des démarches qu'il avait faites près de l'aga et de la favorite. Il ajoutait qu'ayant été éconduit par l'un, et faiblement secondé par l'autre, il s'était adressé au sultan lui-même ; il avait pris le moment où sa hautesse se rendait à la mosquée, pour lui présenter successivement plusieurs placets. Les premiers n'avaient produit aucun effet, et il commençait à se décourager ; mais le gouverneur des Sept-Tours, avec lequel il conservait quelques relations, l'ayant informé de l'état désespéré où j'étais, il n'écouta plus que son zèle et son affection ; il résolut de tout hasarder, et il remit au sultan un dernier mémoire tellement fort, qu'il devait le perdre s'il ne me sauvait pas. L'effet en avait été prompt ; dès le lendemain, l'ordre de me transférer à Rhodes fut expédié. Le gouverneur répondait de moi, mais je devais jouir d'une liberté

honnête et d'une pension de quinze bourses (1). A la suite de ce détail, Belleski m'annonçait son prochain départ pour la Hongrie, sa ferme résolution de se sacrifier lui-même au bien de son pays : il finissait enfin en m'apprenant des choses bien satisfaisantes et bien inquiétantes à-la-fois.

Dès le commencement de cette campagne, l'empereur, persuadé que ma disgrâce laissait Amalie sans ressources, se flatta qu'on intimiderait facilement une femme de dix-neuf ans, abandonnée à elle-même. Il ordonna au comte de Caprara de s'approcher de Montgatz, et de prodiguer les promesses et les menaces. Amalie répondit au parlementaire, que je lui étais devenu plus cher par mon infortune, qu'elle ne voulait rien devoir à Léopold, et qu'elle défendrait sa forte-

(1) Environ 22,500 liv. de notre monnaie.

resse jusqu'à la dernière extrémité. Les seigneurs hongrois, loin d'imiter ce généreux dévouement, acceptèrent une amnistie, et nos différens corps, mécontens des Turcs, dispersés et sans chefs, entraînés d'ailleurs par l'exemple, se réunirent presque tous à l'armée impériale. Cette défection ne changea rien aux résolutions de mon épouse; elle résista aux attaques de Caprara. Ce vieux général, repoussé sans cesse, et quelquefois battu par une jeune femme, avait enfin senti qu'une place aussi forte ne pouvait être prise par un siége régulier. Il s'était déterminé à la bloquer, et à attendre que la famine forçât Amalie à capituler.

La conduite héroïque de mon épouse m'attendrit jusqu'aux larmes, et j'aurais donné l'empire du monde pour la presser un moment dans mes bras. Je venais de passer subitement d'une situation accablante aux douceurs de

la vie privée; l'aisance dont je jouissais, l'amitié du bacha, la considération des principaux insulaires, tout semblait contribuer à ma félicité. J'en eusse peut-être connu le prix, si je n'avais été époux et père; mais Amalie au milieu de mes ennemis, méprisant leurs offres, bravant leurs efforts, Amalie que j'idolâtrais, et qu'embellissaient encore et ses dangers et les tourmens de l'absence, Amalie me rendit insupportable la vie oisive et obscure que je menais. Je formai le dessein de m'évader, de la retrouver, de la sauver, ou de mourir avec elle.

J'étais gardé à vue. Il m'était permis d'aller par la ville; l'entrée du port m'était sévèrement interdite, et je ne pouvais sortir de mon exil qu'en gagnant le patron de quelque barque. L'impossibilité où j'étais d'agir moi-même, me força de choisir un confident. Après quelques jours d'incertitudes, je jetai les yeux sur un de mes esclaves en qui j'avais

j'avais reconnu de l'adresse, et que je croyais m'être attaché par les bienfaits dont je l'avais comblé, avant même que j'eusse des vues sur lui. Ce malheureux était né pour la bassesse; il trompa ma confiance, il avertit le bacha, je fus resserré dans ma maison, et j'y passai deux ans, livré alternativement à ce que les passions et les extrêmes ont d'amertumes et d'illusions.

Cependant les Turcs n'avaient pas cessé d'éprouver des revers depuis qu'ils m'avaient arrêté. Bude avait été assiégé une seconde fois, et emporté d'assaut après un siége meurtrier. Presque toutes les places se rendirent à discrétion aux Impériaux. Ils gagnèrent la bataille de Herfan, prirent Essek, et entrèrent en Bosnie. Mahomet n'était pas plus heureux contre les Vénitiens : Morosini fit la conquête du Péloponèse.

Abaffi, intimidé par les progrès ra-

pides des Impériaux, trembla pour ses propres états. L'empereur, maître des deux tiers de la Hongrie, pouvait entrer en Transilvanie, et punir ce prince de m'avoir secouru. Les Turcs, accablés de toutes parts, lui parurent moins redoutables que Léopold, et il traita avec lui.

Ce fut alors que le grand-seigneur sentit la faute qu'on avait faite en m'arrêtant. J'avais fait subsister ses armées, mes hongrois seuls avaient eu des succès, et le visir se trouvait sans ressources dans un pays reconquis; il n'avait à opposer à des troupes aguerries et encouragées par des victoires, que des soldats accoutumés à fuir au premier choc : il devenait même incertain qu'il pût se retirer par la Transilvanie. Le divan crut que je pouvais tout relever par ma présence, et mon rappel fut décidé.

Toutes mes idées, tous mes vœux

se portaient sur Montgatz. Je rêvais profondément aux moyens de tenter avec succès une seconde évasion, lorsque je fus distrait par un bruit extraordinaire qui se fit à ma porte. Je l'ouvris : quel fut mon étonnement! c'était le bacha qui venait me rétablir dans mes honneurs, et me déclarer que l'intention de sa hautesse était que je m'embarquasse sans délai pour Constantinople, d'où je me rendrais à l'armée. J'étais indigné contre la Porte, et je fus tenté de tout refuser; mais l'intérêt de ma femme et de mon fils l'emporta sur mon ressentiment. Peut-être l'appât séduisant des grandeurs entra-t-il pour quelque chose dans la facilité avec laquelle je me rendis : quoi qu'il en soit, je me prêtai aux vues du grand-seigneur, et je partis pour m'exposer de nouveau aux proscriptions, aux hasards de la guerre et à l'ingratitude de la Porte.

J'ai toujours été persuadé que la

bonne intelligence des chefs est le premier garant des succès d'une campagne. J'abordai le visir avec les égards dus au premier officier d'un vaste empire ; je parus avoir perdu le souvenir de sa conduite passée ; je m'efforçai de lui donner des marques d'amitié, auxquelles il répondit avec assez d'aisance, et sans doute, assez peu de sincérité. Enfin je le quittai pour lever des troupes en Hongrie, et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre, du moins en apparence.

Je répandis plusieurs manifestes pour réveiller la haine et le courage des Hongrois, et je vis avec douleur le peu d'effet qu'ils produisirent. Ce malheureux peuple avait tant souffert de la part des Impériaux et des Turcs, il était si las des uns et des autres, et mes ressources paraissaient si incertaines, qu'après beaucoup de peines et d'intrigues, sept à huit mille hommes au plus reprirent les armes. Je ne

pouvais rien entreprendre avec d'aussi faibles moyens.

Cependant Amalie continuait la plus belle défense. Caraffa, le fils de ce traître qui avait trahi envers nous les droits de l'hospitalité, Caraffa commandait alors le blocus, et il n'avait fait aucun progrès : la garnison adorait mon épouse, et ne trouvait rien d'impossible. Pour comble de bonheur, Belleski, qui s'avançait avec quelques bataillons et un convoi considérable, avait fait prendre le change à Caraffa, et il était entré dans Montgatz. Cette place ainsi pourvue pouvait résister long-temps encore à toutes les forces de l'empire.

Cette nouvelle, que j'appris peu de temps après, ramena le calme dans mon ame : j'étais tranquille sur mon sort, quand je ne craignais pas pour Amalie ; je m'étais retranché sous le canon du Grand-Waradin ; j'espérais que ma petite armée se grossirait insensible-

ment, que je pourrais alors percer dans la haute Hongrie, délivrer Montgatz, et opérer une puissante diversion dans cette partie, pendant que les Turcs occuperaient les Impériaux sur les bords du Danube.

Vains projets, que l'imagination saisit avec avidité, qu'elle embellit de ses chimères, et qui se réalisent si rarement, combien de fois m'avez-vous abusé ! Mon armée ne passa jamais dix mille hommes; je n'avais plus de caisse, je fus obligé de me mettre à la solde du grand-seigneur. L'empereur, maître de presque toute la Hongrie, en fit sacrer roi l'archiduc Joseph son fils. Cette cérémonie, suggérée par la meilleure politique, se fit à Presbourg, capitale du royaume. L'éclat qu'on affecta d'y donner attira toute la noblesse, qu'on acheva de gagner par des présens ou des promesses. Dès-lors mon parti tomba tout-à-fait, et je ne fus plus qu'un

simple officier de la Porte, qu'on cessa de ménager, dès qu'on n'en attendit plus rien.

J'opposai à cette défaveur le courage opiniâtre, qui jusqu'alors ne m'avait pas abandonné. J'étais par-tout où il y avait du danger et de la gloire à acquérir. Mon petit corps ne perdait pas une occasion de se signaler, et le changement qui arriva à la Porte releva un moment mes espérances.

Les malheurs continuels qui avaient accablé Mahomet IV indisposèrent la nation. Les janissaires, qui les attribuaient à son indolence, résolurent de le déposer. Le caïmacan, gouverneur de Constantinople, Mustapha Kuprogli, le schérif de la mosquée de Sainte-Sophie, et le nakif, garde de l'étendard de Mahomet, vinrent déclarer au sultan qu'il fallait descendre du trône, et que telle était la volonté de la nation. Soliman, son frère, fut tiré de la prison où il était

détenu depuis quarante ans, et Mahomet fut renfermé dans l'intérieur du sérail. Le grand-visir perdit la tête, et Mustapha Kuprogli le remplaça dans cet éminent et périlleux emploi. Cette révolution, qui dans un état chrétien eût coûté des flots de sang, se termina aussi aisément et aussi vîte qu'une affaire domestique.

Le nouveau sultan fit, pour la forme, quelques propositions de paix à l'empereur. Elles étaient telles, qu'il ne pouvait les accepter sans honte, et on se prépara de part et d'autre à continuer la guerre.

Soit que Soliman crût que sa présence encouragerait ses troupes, soit qu'il voulût donner à ses peuples une haute idée de son courage, il prit le commandement des colonnes qu'il avait fait rassembler sur les rives du Bosphore, et il se réunit aux corps nombreux, mais découragés, qui lui restaient encore en Hongrie.

L'armée impériale, commandée alors par l'électeur de Bavière, se disposa à passer le Danube, pour faire le siége de Belgrade. Un coup d'éclat pouvait seul sauver cette place, la clef de la Turquie européenne. Jéghen, bacha, se présenta avec intrépidité, et entra dans le fleuve avec toute la cavalerie, déterminé à disputer la victoire. Eugène était alors lieutenant-général, et son nom seul était redoutable. Il remonta le fleuve avec dix à douze escadrons, et il brusqua le passage, pour venir ensuite attaquer Jéghen sur ses derrières, et décider la défaite des Turcs : cette manœuvre était décisive; il fallait battre Eugène, ou laisser assiéger Belgrade. J'accourus avec ma cavalerie hongroise. Eugène avait fait la moitié du trajet, lorsque moi et les miens nous nous précipitâmes dans les flots. J'eus l'honneur de voir et de combattre corps à corps cet homme étonnant, à qui le fastueux Louis XIV

avait refusé un régiment, et qui le fit repentir le reste de sa vie de n'avoir pas deviné un héros.

J'attaquai Eugène le sabre à la main, et je lui dis mon nom. Vainqueur ou vaincu, j'acquérais des droits à son estime, et l'estime d'Eugène valait une victoire. Il ne me répondit pas, et il se mit en défense. Parfaitement montés tous deux, tous deux dans la force de l'âge, égaux en adresse, et peut-être en valeur, le succès fut quelque temps incertain. Eugène me porta enfin plusieurs coups de suite, que j'eus beaucoup de peine à parer. Je fus contraint de faire une volte, et le courant s'opposant au mouvement que je donnais à mon cheval, il s'abattit sous moi. Eugène eut la générosité de pousser le sien d'un autre côté, et j'aime à publier que je lui dois la vie.

Je remontai à cheval, nous chargeâmes les Impériaux, nous les renversâmes les uns sur les autres, et j'allais

exécuter le projet qu'Eugène avait conçu; je passais le fleuve, et je prenais l'électeur de Bavière en flanc, lorsqu'un coup de carabine me cassa la cuisse. Je tombai dans le fleuve, le courant m'entraînait, j'allais périr. Quelques seigneurs de ma suite s'exposèrent pour me sauver. Ils me portèrent à la rive d'où nous étions partis, et de là au quartier de Soliman.

Dès que mes troupes cessèrent d'être animées par ma présence et mon exemple, la fortune changea. Tout céda à l'ascendant d'Eugène. Il passa le Danube, mit Jeghen en déroute, et trois jours après, l'électeur ouvrit la tranchée devant Belgrade.

Je souffrais beaucoup de ma blessure, et la fièvre de suppuration m'accabla tout-à-fait. Je fus pendant plusieurs jours aussi incapable de conseiller que d'agir. Lorsque la fièvre fut calmée, et que j'eus recouvré la tranquillité d'esprit et une certaine suite dans les

idées, je m'informai de la position des armées. J'appris que Belgrade était emporté d'assaut. La garnison avait été passée au fil de l'épée, et les flots ensanglantés du Danube avaient roulé à la mer les cadavres de tous ces malheureux.

Une autre perte m'affligea plus sensiblement. Le prince Louis de Bade était entré en Bosnie, et venait d'y battre un corps considérable, commandé par ce même Méhémet, mon émule et mon ami, qui avait défendu Bude avec moi. Cet homme, digne d'un meilleur sort, avait été entouré, dans la déroute, par dix cavaliers allemands, qui le sommèrent de se rendre. Il se défendit courageusement, il en tua deux, et il se fût probablement échappé, s'il n'eût été renversé d'un coup de pistolet dans la tête. On s'aperçut qu'il n'était pas mort, et on voulut le prendre en vie. Il se releva sur ses genoux, tira son poignard,

fendit le ventre au premier qui l'approcha, et écarta les autres. Les cavaliers, irrités de son opiniâtreté, le tuèrent à coups de carabine. Ainsi périrent depuis, les armes à la main, tous ceux qui m'avaient été attachés. J'ai eu le malheur de leur survivre.

A cette suite de désastres succéda le coup le plus terrible que j'eusse à redouter. Amalie avait épuisé ses munitions de guerre et de bouche; la famine se faisait sentir dans la place, et on manquait absolument de poudre et de boulets : il fallait en prendre dans le camp des impériaux, ou se rendre. L'épouse de Tékéli ne pouvait pas balancer; elle fit une sortie terrible. Caraffa recula d'abord près de deux cents toises; mais ses troupes, honteuses de fuir devant une femme, se rallièrent, et repoussèrent à leur tour les assiégeans. Belleski tomba mort à côté d'Amalie, qui, après des prodiges de valeur, rentra dans Montgatz avec

deux mille hommes de perte. Elle tint huit jours encore, en proie aux horreurs de la famine, et sans autre moyen de défense que les quartiers de rochers qu'on roulait sur les bataillons ennemis. Son fils tombant d'inanition à ses yeux, éteignit en elle tout sentiment de gloire et de vengeance; elle oublia un moment son époux; elle demanda à capituler. Elle était mère : qui pourra la condamner?

Elle exigea d'abord que je fusse compris dans la capitulation. Je détestais Léopold; mais la satisfaction de revoir mon épouse et mon fils, après cinq ans de la plus pénible séparation, pouvait encore me tenir lieu de tout. Caraffa ne consulta point les vrais intérêts de son maître. Il lui assurait la possession paisible de la Hongrie, en me détachant du parti des Turcs, et il lui conservait vingt mille sujets qui périrent dans le courant de cette guerre. Il voulut que ma femme se rendît à

discrétion. Cette infortunée céda enfin aux larmes de son fils, aux instances réitérées de sa garnison. Elle ouvrit ses portes, et fut conduite en triomphe à Vienne, où, sans égard pour son âge, sa beauté, sa valeur, on la jeta dans une prison, où la douleur et le besoin terminèrent ses jours et ceux de son déplorable enfant.

Je commençais à me rétablir lorsque je reçus ces funestes nouvelles. L'effet en fut terrible. Une fièvre violente me saisit. Je désirais, j'appelais la mort. On observait tous mes mouvemens, et on eut la cruauté de me sauver de moi-même. Qu'avais-je besoin de vivre? Mon pays presque tout entier était retombé sous le joug de ses premiers oppresseurs; ma femme, mon enfant, mes amis étaient au nombre de leurs victimes; j'avais épuisé tous les malheurs que la fortune peut rassembler sur un seul homme, et je sentais qu'il est des circonstances où la vie

est un insupportable fardeau. Jéghen ne me quittait presque pas : Oublies-tu, me dit-il, que les morts ne peuvent plus se venger? Ce mot me rendit à moi-même. Je ne proférai plus une plainte, et je jurai de ne faire aucun quartier aux impériaux qui tomberaient dans mes mains.

L'électeur de Bavière assiégeait et prenait Peterwaradin, et le grand-seigneur ne pensait pas à sortir de ses lignes. Le prince de Bade, qui était rentré en Hongrie, vint l'y chercher. Il jeta un pont sur la Morawe, et s'avança vers nos retranchemens. Les turcs décampèrent avec leur précipitation ordinaire, et notre arrière-garde fut taillée en pièces dans des défilés où deux régimens, avec quatre pièces de campagne, n'auraient jamais dû être forcés.

Quelques jours après, le même prince de Bade vint encore nous attaquer à Paranguia, village près de Nizza,

que

que nous avions couvert par des coupures et des abattis. Je reposais dans ma tente, et je fus réveillé par le bruit de l'artillerie. Je me fis mettre sur un brancard, et j'ordonnai qu'on me conduisît au fort de l'action. Les janissaires se battaient en braves gens, et je me mis à leur tête. Les deux chevaux qui portaient mon brancard furent tués d'un même coup de canon. Des hongrois relevèrent mon brancard, et le portèrent alternativement sur leurs épaules. Il en tomba onze autour de moi, et je montai à cheval, malgré mon extrême faiblesse. Nous fîmes plier l'infanterie allemande, et je comptais sur la victoire, lorsque les spahis nous abandonnèrent, et s'enfuirent tout-à-coup. Les janissaires étonnés se rompirent à leur tour, et l'ennemi en fit un carnage affreux. Entraîné par la foule, il fallut fuir malgré moi, et je ne m'échappai que par un bonheur inconcevable, ou plutôt par cette fatalité qui

me réservait à de nouvelles infortunes. Nizza, entourée d'une simple muraille et d'un fossé, se rendit le même jour.

Le grand-seigneur rassembla à quelques lieues de là les débris de son armée. Il campa dans une position défendue par des ravins et des défilés, où le prince de Bade n'osa entreprendre de le forcer. Le malheureux Soliman eut quelques instans de relâche, et cette inaction le livra tout entier au sentiment des pertes qu'il avait essuyées. Ce n'était plus ce prince orgueilleux, qui se vantait, en quittant sa capitale, d'asservir l'Allemagne, et qui s'était fait suivre par des chariots chargés de fers qu'il destinait aux vaincus. Une profonde mélancolie succéda à la présomption. Humilié par le souvenir du passé, tremblant sur l'avenir, il se conduisit envers moi comme l'avait fait Mahomet IV. Il entra dans mon quartier, conduit par

Jéghen ; il m'embrassa affectueusement, et me dit, sans détours, qu'il venait se jeter dans mes bras. Je fus sensible à cette démarche; mais je ne lui cachai pas qu'il m'accordait sa confiance un peu tard, que le désordre de ses affaires n'était pas facile à réparer. Cependant nos intérêts étaient les mêmes. Il avait à relever l'honneur de ses armes; j'avais à venger un père, une patrie, une épouse, un fils : Léopold était notre ennemi commun; j'avais conçu contre lui une haine irréconciable, et, sans trop compter sur les Turcs, je promis à leurs chef de diriger son inexpérience : je lui fis espérer des succès, et je relevai son courage.

Un jeune ingénieur français, qui était avec moi, ouvrit tout-à-coup un avis, qui tenait du caractère de sa nation, et qui annonçait de vrais talens. C'était de s'avancer en Servie, de laisser derrière soi quelques corps pour

tenir les Impériaux en échec, de tourner brusquement sur la droite, de reprendre Belgrade, dont rien ne défendait les approches, de rentrer ensuite en Hongrie, et de couper la retraite au prince de Bade. Ce plan, qui pouvait réussir par l'excès même de sa témérité, me parut le seul à suivre, et je déclarai à sa hautesse qu'il fallait l'adopter et l'exécuter sans délai.

Nous nous occupions des mesures nécessaires à l'exécution de ce dessein, lorsqu'un courier apporta la nouvelle d'une rupture entre la France et l'Empire. Louis XIV avait pris pour prétexte la nomination illégale du prince Joseph de Bavière à l'électorat de Cologne; mais son véritable motif était le désir de conquérir les Pays-Bas, et d'affaiblir Léopold en Italie. Il était à présumer que ce prince, harcelé par les Turcs, et peu sûr des Hongrois, tiendrait difficilement contre tant de forces réunies. Le paquet, en-

tr'autres papiers, renfermait une lettre à mon adresse. Elle était du marquis de Torci, qui, sans dire un mot du roi son maître, m'annonçait la remise de trois millions entre les mains de l'ambassadeur de France à Constantinople. Cette somme était destinée à faire de nouvelles levées en Hongrie, et le marquis ajoutait que quatre-vingts vaisseaux de ligne et six corps d'armée, dont le moindre était de cinquante mille hommes, occuperaient tellement l'empereur et ses alliés, que le grand-seigneur serait maître absolu de ses opérations. Sa hautesse, à qui je communiquai sur-le-champ la lettre de M. de Torci, en conçut les plus brillantes espérances, et nous ne pensâmes plus qu'à suivre de point en point l'avis du jeune ingénieur.

L'occasion était favorable. L'empereur, effrayé des préparatifs formidables de la France, se hâta de faire

filer des troupes sur les différens points que menaçait Louis XIV. Il opposa Eugène à Catinat, et le prince de Bade resta à-peu-près seul en Hongrie.

Nous décampâmes la nuit, et nous laissâmes Jéghen dans les retranchemens avec quinze mille hommes. Après trois jours de marche, nous repassâmes la Morawe, et cinquante mille combattans, qu'on croyait battus et dispersés dans la Servie, parurent subitement devant Belgrade.

Le comte Gui de Stahrenberg, qui commandait dans la place, fut étonné de se voir assiégé par une armée dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Il fit néanmoins ce qu'on devait attendre d'un brave officier. Il se défendit autant que l'exigeaient l'honneur et son devoir; mais sentant l'impossibilité d'être secouru, il demanda et obtint une capitulation honorable.

J'entrai aussitôt dans la basse Hongrie avec trente mille hommes. Je dissipai quelques partis impériaux, je repris plusieurs places, sans que le prince de Bade, qui croyait avoir en tête toutes les forces ottomanes, sût rien de ce qui se passait derrière lui.

Quoique la saison fût très-avancée, je crus devoir profiter de ces premiers avantages. Je me disposai à passer le Danube, et à tomber sur l'armée impériale qui bloquait Jéghen dans ses retranchemens, et qui, se trouvant entre deux feux, devait être infailliblement détruite. Tout était prêt pour cette expédition, lorsque le fleuve, grossi par des pluies continuelles, se déborda et inonda le pays. Je n'avais pas de bateaux, il fallait du temps pour s'en procurer; le prince de Bade ne pouvait ignorer long-temps la prise de Belgrade; il savait trop bien la guerre pour m'attendre dans une po-

sition désavantageuse, et je ne voulus pas risquer une bataille, dont la perte assurait celle des villes que j'avais reprises. Je mis mes troupes en quartier d'hiver; je rejoignis le grand-seigneur, et je partis avec lui pour Constantinople.

Il donna ordre de lever de nouvelles troupes, et de tout préparer pour ouvrir la campagne prochaine avec éclat. Je touchai les sommes que l'ambassadeur de France avait à me remettre, et je retournai aussitôt à Belgrade. Je prodiguai l'or dans l'Esclavonie et la basse Hongrie. Trompé par les uns, mal servi par les autres, je ne rassemblai que neuf à dix mille hommes, dont le plus grand nombre était de ces aventuriers qui n'ont rien à perdre, et qui se vendent au premier qui veut les acheter. Je ne pouvais pas compter beaucoup sur de tels soldats, et je voulus suppléer aux qualités qui leur manquaient, par une

bonne organisation et la plus sévère discipline. J'incorporai dans chaque compagnie quelques-uns de mes anciens hongrois, espérant que les recrues en prendraient l'esprit; je les exerçai tout l'hiver, et à l'approche du printemps je joignis l'armée ottomane à Sophia en Bulgarie, où le grand-seigneur avait fixé son rendez-vous général.

L'armée était nombreuse, et me parut être dans les meilleures dispositions. Les succès que j'avais obtenus à la fin de la campagne précédente, avaient relevé tous les courages. Je proposai à sa hautesse de profiter de l'ardeur des troupes, et de rentrer en Hongrie. Le malheur l'avait rendu docile : il me chargea de donner ses ordres, et on décampa le jour même. Nous passâmes le Danube, nous entrâmes dans le comté de Temeswar, et je me portai en avant, avec mon petit corps, pour observer l'ennemi,

et saisir les occasions favorables qui se présenteraient.

L'armée impériale s'était rassemblée à Vérismarton. Elle n'était que de cinquante mille hommes; mais elle était commandée par Eugène, dont les talens multiplaient les ressources. Il détacha le jeune prince de Vaudemont avec dix mille hommes, et lui ordonna de me chercher et de me combattre. Le jeune prince s'avança à grandes journées; j'étais instruit de sa marche, et je fus au-devant de lui. Nous nous rencontrâmes près de Zeige, et l'action commença aussitôt. Mes esclavons s'enfuirent à la première décharge, et je me trouvai réduit à cinq mille hommes dont je n'étais pas sûr, et avec lesquels j'avais à soutenir les efforts de dix mille impériaux que ce premier avantage avait encouragés. Je changeai aussitôt mon ordre de bataille. Je m'adossai à une montagne, j'appuyai ma droite à un bois, j'avais à

ma gauche un marais impraticable, et le prince, malgré sa supériorité, ne put jamais m'entamer. Cette manœuvre, qui me sauva en ce moment, pouvait cependant avoir des suites funestes. Le prince avait aussi changé sa position, et il s'était placé entre l'armée turque et moi. Il fallait le battre, mourir, ou se rendre.

La nuit sépara les deux partis : ils avaient également besoin de repos. Les Impériaux couchèrent sur le champ de bataille, et je m'occupai des moyens de sortir du mauvais pas où j'étais engagé : c'était tout ce que je pouvais prétendre.

Je méditais profondément, lorsqu'on vint m'annoncer que deux mille des miens s'étaient jetés dans le bois, et que sans doute ils passaient à l'ennemi. Je courus à ma droite, que je trouvai en effet dégarnie. Je sentis que j'étais perdu sans ressource, si je ne prenais à l'instant un parti décisif.

Je parlai à mes troupes; je leur dis que je les croyais incapables d'imiter les lâches qui nous avaient abandonnés, et que j'étais persuadé qu'elles me seconderaient, ainsi qu'elles l'avaient fait jusqu'alors. Les trois mille hommes qui me restaient étaient presque tous de vieux hongrois accoutumés à vaincre sous mes ordres. Un cri se fit entendre : *Vive Tékéli!* Je laissai mon artillerie et mes bagages à l'entrée du bois, je descendis en silence dans la plaine, et j'attaquai avec fureur les Impériaux. Des troupes surprises, à demi-nues, au milieu des ténèbres, et pendant leur sommeil, sont nécessairement battues. Nous tuâmes ou nous mîmes en fuite ce qui se présenta devant nous. Le prince de Vaudemont abandonna précipitamment son champ de bataille et ses équipages, et rassembla à une lieue de là ce qui lui restait de monde. J'enclouai ses canons, je tournai du côté de

l'armée turque, et je marchai le reste de la nuit.

Je n'avais perdu que quarante hommes, j'en avais tué deux mille au prince de Vaudemont ; mais cet avantage était perdu, si j'étais obligé de soutenir un troisième combat : les Impériaux étaient encore assez nombreux pour m'accabler. J'avançai en toute diligence vers la Marosch, que j'espérais passer à Chonad, pour me réunir à la grande armée, qui n'en était pas éloignée. Le prince pénétra facilement mon dessein, et il ne me laissa pas le temps de l'exécuter. Il parut au milieu du jour avec quatre mille hommes de cavalerie, sur les hauteurs de Hédin. Je pouvais lui tenir tête, et je m'arrêtai; mais une heure après, je vis toute son infanterie divisée en deux colonnes, qui s'avançait sur les ailes, avec l'intention sans doute de me prendre en flanc quand la cavalerie aurait engagé le combat : le courage et la prudence

ne pouvaient rien dans une telle situation. J'avais six cents chevaux; j'ordonnai à mes cavaliers de jeter leurs porte-manteaux, de prendre chacun un fantassin en croupe, et de passer la rivière le plus promptement qu'ils pourraient. Je piquai mon cheval, et, suivi seulement de sept officiers, je traversai la Marosch, et j'arrivai au quartier du grand-seigneur sans armée, sans équipage et sans argent. Toute mon infanterie se rendit au prince, et mes cavaliers, dispersés çà et là, furent presque tous tués ou pris.

Quelqu'affligeant que fût cet échec, c'était peu de chose, comparé à l'événement désastreux dont il fut bientôt suivi, et qui décida du reste de ma vie. Nous avions résolu de faire le siége de Ségedin, place importante, qui nous rendait maîtres de la Teisse et de tout le pays situé entre cette rivière et le Danube. Le prince Eugène s'avança pour couvrir cette ville, et

vint camper à un mille de Zenta, petit bourg situé sur la rive occidentale de la Teisse. Son armée était très-inférieure en nombre, et j'opinai pour une affaire générale. Si nous étions vainqueurs, toute la Hongrie nous était ouverte; si nous avions du désavantage, Belgrade offrait une retraite sure : personne ne soupçonna que nous pussions être complétement battus.

Nous marchâmes donc en avant, et nous passâmes la Teisse sur un pont de bateaux. Entre les villages de Perlek et de Zenta est une plaine immense, dont le terrain, parfaitement égal, semble fait pour servir de théâtre aux horreurs de la guerre. Nous campâmes en cet endroit. Je connaissais assez les Turcs, et je redoutais trop l'activité d'Eugène, pour négliger aucunes précautions. Je fis faire deux forts retranchemens en avant de l'armée, qui était appuyée à la rivière, et je me flattai que le prince Eugène ferait enfin quel-

que fausse manœuvre dont nous pourrions profiter : il en était incapable.

Quel fut mon étonnement, lorsque je vis l'armée impériale déboucher des montagnes, descendre dans la plaine et se mettre en bataille! il était inoui que quarante mille hommes osassent en attaquer cent dans des retranchemens de quinze pieds de haut, défendus par quatre-vingts pièces de grosse artillerie : Eugène seul pouvait l'entreprendre et réussir. Il s'avança malgré la défense expresse de l'empereur, qui ne voulait pas hasarder d'affaire décisive. Le grand-seigneur, effrayé de sa diligence et de sa témérité, donna l'ordre de repasser la rivière. Cette lâcheté m'indigna. Je lui annonçai qu'il serait attaqué avant que dix mille hommes seulement fussent à l'autre rive; que cette retraite précipitée ne pouvait se faire sans beaucoup de désordre; qu'Eugène ne manquerait pas d'en profiter, et que la campagne serait

perdue. J'ajoutai qu'au lieu de repasser la rivière, il fallait couper le pont, et mettre ses troupes dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Il sentit la solidité de ce conseil, mais il n'eut pas le courage de le suivre. La crainte qui l'agitait fut remarquée des janissaires; la terreur se répandit dans les rangs; on se pressa vers le pont; sa hautesse passa le premier avec mille chevaux. Je restai dans les retranchemens; je tâchai d'y rétablir l'ordre et de faire renaître la confiance. Il restait à peine deux heures de jour : il ne paraissait pas possible qu'Eugène vainquît en aussi peu de temps : il ne lui en fallut pas davantage.

Il avait recourbé ses deux ailes de manière à embrasser à la fois le centre et les flancs des retranchemens, et à les attaquer sur toutes les parties. Les Impériaux présentèrent alors un front tellement étendu, relativement à leur nombre, qu'il ne fallait que de

la résolution pour les battre ; mais Eugène savait à quel ennemi il avait affaire. Dès que je lui vis faire cette manœuvre, je conçus l'idée de l'attaquer moi-même par son centre, et de faire charger ses ailes par toute notre cavalerie. J'ordonnai en conséquence à un corps de vingt mille janissaires de me suivre ; pas un ne m'obéit. Je suppliai le grand-visir de les faire marcher ; je répondais de la victoire sur ma tête : ses ordres ne furent pas plus écoutés que les miens, et dès-lors je jugeai la bataille perdue, même avant qu'elle commençât. Un sentiment d'honneur me décida seul à faire mon devoir.

L'affaire s'engagea par la gauche à six heures du soir, et en un instant elle devint générale. Ces mêmes janissaires qui avaient refusé de sortir des retranchemens, sentirent cependant la nécessité de les défendre. Notre artillerie chargée à mitraille fit un effet étonnant.* L'aile gauche d'Eugène se

rompit. Aussitôt il détacha de sa seconde ligne quatre régimens d'infanterie, quatre escadrons et plusieurs pièces de campagne : ce renfort donna aux Impériaux le temps de se remettre. L'attaque recommença avec plus de vivacité. Bientôt il y eut des brèches considérables aux retranchemens, et l'ennemi monta à l'assaut en sept endroits différens. Après une heure de combat, le premier retranchement fut emporté. Nous nous retirâmes en désordre dans le second ; mais Eugène nous suivit si vivement, qu'il me fut impossible de reformer les bataillons. Les Turcs se précipitèrent vers le pont, qui fut obstrué en un moment. Ceux qui échappaient au fer ennemi, et qui ne trouvaient pas de passage, se jetaient dans la Teisse, et périssaient. Les Impériaux n'éprouvant plus de résistance, firent un carnage affreux des vaincus. Le grand-visir et presque tous les bachas furent massacrés. Je n'é-

chappai à cette boucherie qu'en me mettant parmi les morts. A dix heures du soir, le soldat, las de tuer, se rangea enfin sous ses drapeaux. Eugène fit sortir ses troupes des retranchemens, où le sang ruisselait. Je me levai alors, et je me glissai dans un taillis couvert d'un côté par la Teisse, et de l'autre par un bras de cette rivière, que je passai à la nage. Les efforts qu'on avait faits sur le pont, en avaient détaché quelques bateaux : j'en trouvai un arrêté dans des branches de saule, et je parvins à la rive opposée. Les armes, les effets de campement, les chevaux forcés que je rencontrai de distance en distance, m'indiquèrent la route qu'avait pris le grand-seigneur. Je la suivis à pied, malgré la fatigue qui m'accablait, et je ne m'arrêtai qu'à Temeswar, à huit lieues de Zenta, où je rencontrai sa hautesse en proie au plus cruel désespoir.

Ce que perdirent les Turcs dans

cette malheureuse journée, est incalculable. Le détail en paraîtr it romanesque, s'il n'était consig dans l'histoire et dans tous les mémoires du temps. Vingt mille hommes furent tués sur la place, dix mille se noyèrent dans la Teisse, trois mille furent faits prisonniers. Toutes les tentes de l'armée, et celle du grand-seigneur, estimée quarante mille florins d'Allemagne, neuf mille chariots chargés, quinze mille bœufs, six mille chameaux, sept mille chevaux, cent pièces de gros canon, et soixante pièces de campagne, sept queues de cheval, et quatre cent vingt-trois drapeaux ou étendards, tombèrent le soir même entre les mains des vainqueurs. Ils trouvèrent le lendemain un cimeterre d'un prix inestimable, qui avait appartenu au sultan, son carrosse, dans lequel étaient dix des femmes de son sérail, quarante-huit paires de timbales d'argent, vingt-six mille boulets, cinq cent cinquante bombes,

cinq cents tambours de janissaires, et la caisse militaire, qui renfermait trois millions de florins.

Le grand-seigneur, consterné de tant de désastres, n'examina point les ressources qui lui restaient. Uniquement livré à ses alarmes, il ne s'occupa que de la paix; il députa sécrètement Jéghen vers le prince Eugène, pour en obtenir une trève. La demander, c'était se déclarer hors d'état de continuer la guerre: aussi le prince se borna-t-il à donner un sauf-conduit, qui permettait à deux officiers turcs de se rendre à Vienne. Deux bachas partirent aussitôt pour aller négocier avec le ministre de l'empereur. Je m'opposai vainement à leur départ; je représentai inutilement que nous étions maîtres encore de Temeswar, de Belgrade et de plusieurs places importantes; qu'en retirant les différens corps que nous avions en Bosnie, en les incorporant aux détachemens nombreux qui arri-

vaient à chaque instant de Zenta, on pouvait réorganiser une armée plus nombreuse encore que celle du prince Eugène ; et la gendarmerie de France avait prouvé à ce grand-homme, à la bataille de la Marsaille, qu'on n'est pas toujours invincible. Le découragement et la terreur étaient portés à l'excès, et il faut être maître de soi pour entendre le langage de la raison. Je m'aperçus bientôt que ma franchise avait déplu. Le grand-seigneur évita toute conférence particulière avec moi, et la froideur la plus affectée m'annonça ma disgrâce.

Je dévorais chez moi, et l'humiliation de dépendre d'un tel homme, et le chagrin d'être réduit à vivre de ses bienfaits, lorsque Jéghen, cédant à l'estime que je lui avais inspirée, vint me trouver la nuit, et me révéla les secrets de son maître. Il m'apprit que les deux souverains avaient choisi Carlowitz pour y traiter de la paix, que

leurs plénipotentiaires devaient incessamment s'y rendre, qu'il était du nombre de ceux qu'avait choisis sa hautesse, et que les instructions portaient de ne rien refuser à Léopold. Je le remerciai de la preuve d'attachement qu'il me donnait, et je ne dis pas un mot qui pût lui faire pénétrer les différens mouvemens dont j'étais agité.

Dès qu'il fut sorti, je réfléchis sérieusement à la position critique où je me trouvais. Je ne doutai pas que la paix ne se conclût; la facilité du sultan levait toutes les difficultés, ainsi mes espérances étaient détruites sans retour. L'empereur, irrité de la longue guerre que je lui avais suscitée, pouvait demander ma tête, et Jéghen devait tout accorder. Je ne sais par quel sentiment l'être le plus infortuné tient encore à la vie. J'avais perdu tout ce qui peut la rendre chère; et la mort, que j'avais bravée cent fois, que je fixais avec mépris, me parut

affreuse

affreuse sur un échafaud, où l'ame n'est plus soutenue par l'espérance et par l'honneur. Je me résolus à fuir, à m'envelopper d'épaisses ténèbres, à me dérober aux recherches et aux regards de tous les humains. J'éloignai mes esclaves sous différens prétextes; je pris un de leurs habits, un peu d'or qui me restait, je quittai ma maison, et je passai le reste de la nuit sous le portique d'une mosquée. Aux premiers rayons du jour, je sortis de la ville à pied. Je passai devant ces mêmes postes où peu d'heures auparavant on me fatiguait d'hommages et d'honneurs : on ne m'accorda point la plus légère attention. O souverains! que seriez-vous sans l'éclat qui vous environne? Cette réflexion m'arracha un soupir. Je n'étais pas encore détrompé des grandeurs, mais j'étais assez fort pour me soumettre à ma mauvaise fortune.

Je m'arrêtai à quelque distance de

la ville, et je pensai au parti que j'allais prendre. Ce roi si fier de sa couronne, ce général si souvent victorieux, dont le nom avait rempli quatorze ans l'Europe et une partie de l'Asie, maintenant dépouillé de toutes ses dignités, calculait au pied d'un chêne combien de temps quelques misérables pièces d'or le garantiraient de la misère. C'est dans de telles circonstances qu'on est forcé de convenir que les hommes ont tous une même origine, qu'ils sont tous égaux, et que le travail est la première loi que leur impose la nature.

Je me levai en rêvant à ces grandes, mais accablantes vérités, et, sans m'en apercevoir, je me trouvai sur les bords de la Têmes; un marinier mettait son petit bâtiment sous voiles : toutes les routes m'étaient indifférentes, pourvu que je m'éloignasse des états de Léopold et des villes de Turquie, où j'étais trop connu. Je

m'arrangeai avec le patron, je m'assis dans le fond de la barque, et je voguai sans daigner même m'informer où on me conduisait.

Nous n'étions que deux, et mon compagnon se communiquait aisément. Il m'adressa plusieurs fois la parole, et je ne répondis que par monosyllabes. Fatigué de mon silence, il me laissa, et il se mit à chanter : c'était moi que célébrait sa romance. J'avoue que je trouvai du plaisir à m'entendre louer par une bouche qui n'était pas suspecte de flatterie. Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il connaissait Tékéli. Il me répondit que c'était un brave homme, et que c'était tout ce qu'il en savait. Il continua son chant, et je n'eus pas assez de modestie pour l'interrompre.

La Tèmes se jette dans le Danube, un peu au-dessus de Belgrade. Je revis cette place que j'avais prise un an auparavant, et j'y entrai par la porte

même où le comte de Stahrenberg était venu recevoir mes lois. L'hôtel le plus somptueux, l'ameublement le plus frais, la chère la plus délicate, tout m'était prodigué par les habitans humiliés devant moi; je fus alors trop heureux de trouver un caravanserail où je pusse me rafraîchir. J'entrai dans une chambre où étaient quelques janissaires. Ils parlaient de la bataille de Zenta, et se plaignaient amèrement que le grand-seigneur n'eût pas suivi mes conseils : c'était rouvrir mes blessures. Je passai plus loin, je pris un repas bien frugal, et j'allai m'embarquer sur une pinque qui descendait le Danube jusqu'à Artzar en Bulgarie.

Tous les lieux où je passai me rappelèrent ou des revers ou des succès. Ma cruelle mémoire me retraçait malgré moi la perte de quatorze années écoulées au milieu des orages politiques et des fureurs de la guerre. Par un retour naturel sur soi-même, je

comparai mon sort actuel aux songes trompeurs qui m'avaient si long-temps abusé, et je convins que l'obscurité peut avoir ses douceurs pour l'homme qui sait se suffire. Cette idée me consola ; elle me rendit insensiblement cette paix de l'ame, sans laquelle il n'est point de bonheur. Si le souvenir d'Amalie me tirait quelquefois des larmes, c'étaient de ces larmes douces qui soulagent le cœur sans le froisser; c'était pour moi une jouissance nouvelle, étrangère à l'insensiblilité des cours et au tumulte des armes.

J'arrivai le dixième jour à Artzar, et l'aspect m'en parut délicieux. Soit que je commençasse à voir les objets avec d'autres yeux, soit que la situation de cette ville ait en effet quelque chose d'attrayant, je résolus de m'y arrêter et d'y chercher des moyens d'existence. Le Danube s'y divise en différens canaux qui forment de petites îles plus riantes les unes que les

autres; je les visitai toutes, et j'achetai un coin de terre dans celle qui me plut davantage : j'y fis bâtir une maisonnette en bois. Un lit bien simple, quelques carreaux, un peu de vaisselle de terre, formèrent tout mon ameublement. J'avais pour voisins quelques pêcheurs, gens simples, mais honnêtes. Ils me parlèrent la langue de la nature, et ce langage m'alla au cœur. Ils me virent dans l'embarras; ils m'offrirent ce qu'ils avaient : je refusai leur argent, mais je leur demandai des leçons. Ils m'apprirent en peu de temps leur métier, qui n'est pas très-pénible, et qui leur procurait une honnête aisance. Je travaillais une partie du jour, j'allais vendre ma pêche à Artzar, j'en rapportais mes petites provisions, je soupais, et je m'endormais d'un sommeil de paix.

Trente ans s'écoulèrent ainsi. Tous les jours mêmes travaux, mais aussi mêmes jouissances. Rien ne troublait

mon repos qu'un désir inquiet, qui prenait insensiblement plus d'empire. J'approchais de la tombe, et je ne voulais pas y descendre sans avoir revu mon pays natal, sans avoir parlé ma langue maternelle : ce besoin est commun à tous ceux que le sort exile de leur patrie. Ma raison le combattait; mais que peut la raison sur le cœur? que risquai-je d'ailleurs à me satisfaire? Léopold était mort, j'étais oublié depuis long-temps, et les années m'avaient rendu méconnaissable. Je parlai de ce projet à mes voisins, sans leur dire qui j'étais, ni où j'allais. J'avais vu mourir les pères, j'avais élevé les enfans, je leur avais rendu des services bien faibles sans doute, mais que la médiocrité sait si bien apprécier. Dès que je parlai de les quitter, ils me marquèrent une douleur si vive et si vraie, leurs prières, leurs caresses naïves me touchèrent à un tel point, que je ne pus leur résister;

je leur promis de finir mes jours avec eux. Un incident imprévu m'en a séparé, et m'a conduit içi.

Jéghen venait d'être nommé séraskier de Bulgarie, et je l'ignorais. Il visitait son gouvernement, et s'arrêta quelques jours à Artzar. Le commandant, empressé de plaire à son nouveau gouverneur, lui donna une fête sur le Danube. On porta des rafraîchissemens dans plusieurs îles, et on prépara un repas somptueux dans la mienne, qui était la plus agréable. J'étais à la pêche, ma maison était ouverte; je n'avais rien à craindre de mes voisins. La propreté qui y régnait invita Jéghen à s'y reposer. Les lettres d'Amalie étaient sous mes carreaux; elles étaient écrites en allemand, et personne que moi ne pouvait les lire. Un esclave de Jéghen, en arrangeant les carreaux pour son maître, découvrit les lettres. Jéghen en prit une, et retrouva avec plaisir une langue

qu'il

qu'il avait apprise en Hongrie, et qu'il trouvait rarement l'occasion de parler. La lettre n'était que tendre; il la parcourut, et en prit une seconde: c'était celle que m'avait écrite Amalie après sa retraite de Vienne à Montgatz. Elle était longue, et présentait des détails secrets sur les anciens troubles de Hongrie. Jéghen fut étonné, et s'informa à qui appartenait cette maison. On lui répondit qu'elle avait été bâtie par un étranger qui l'habitait depuis trente ans, et qui vivait de son travail. Il rapprocha les époques, ses idées se fixèrent, et il demanda à me voir. On courut, on me trouva, et on m'amena devant lui. Je ne le remis point, et je ne marquai que la surprise de voir mon domicile occupé par des inconnus. Jéghen me regarda long-temps avec la plus grande attention; il s'approcha de moi, me tira à l'écart, m'embrassa tendrement, et me dit du ton le plus affec-

tueux : « Hé quoi ! tu ne reconnais » pas ton ami Jéghen » ! Je le fixai à mon tour, je démêlai ses premiers traits sous les rides qui le cachaient, et je tombai dans ses bras. Nous rentrâmes, et il me présenta au commandant d'Artzar comme un homme fort au-dessus de sa fortune, et à qui on devait les plus grands égards. Nous continuâmes la conversation en allemand. Il m'offrit sa bourse, et son crédit à la Porte. Je fus sensible à ses offres, mais je refusai tout : je n'avais eu de calme que depuis que je m'étais éloigné du tumulte et des grands.

On servit, et Jéghen me fit asseoir près de lui. Nous nous racontâmes mutuellement ce qui nous était arrivé depuis notre séparation. Après le repas, nous fûmes nous promener ensemble sur le bord de l'eau. Jéghen me représenta que le genre de vie auquel j'étais assujéti était indigne de moi ; il me pressa de me rendre à ses

instances; je résistai. Je vis que je l'affligeais; je l'en estimai davantage, et je lui promis de l'aller voir le lendemain à Artzar. Il se retira à la fin du jour, et je me retrouvai avec mes bons voisins, qui ne concevaient rien à ce qu'ils avaient vu. Un séraskier, comblant de marques d'amitié un pauvre pêcheur, l'admettant à sa table, et le faisant servir par ses premiers officiers, était pour eux une chose aussi nouvelle qu'étonnante.

L'amitié de Jéghen m'était chère, mais je ne pouvais me déterminer à lui sacrifier la tranquillité dont je m'étais fait une longue habitude, et je jugeai, à ses empressemens, que je ne serais pas long-temps inconnu. Je prévoyais qu'il me forcerait, en me nommant à Artzar, à recevoir ses dons, et peut-être à aller mendier ceux de la Porte, et j'étais aussi peu disposé à être à charge à mon ami, qu'à ramper devant les rois. L'espèce

de nécessité où j'étais de quitter mon asile ranima le désir mal éteint de revoir mon pays. J'abandonnai, par un écrit en bonne forme, ma petite propriété à celui de mes voisins que j'affectionnais le plus. J'avais quelques épargnes; je les pris sous mon doliman, je les portai dans ma nacelle, et je passai à la rive orientale du Danube, sans inquiétude de l'avenir: l'homme travaille et vit par-tout.

J'abandonnai mon bateau au courant, pour qu'on ne sût pas la route que j'avais prise, et je me tournai vers mon humble toit, que je distinguais à peine à travers les arbres qui l'ombrageaient. Je le quittais pour ne le revoir jamais: cette réflexion me tira des larmes, mon cœur se serra, je fus tenté de retourner, je balançai un moment; mais la fermeté de mon caractère l'emporta sur mes regrets. Je m'éloignai aussi promptement que mon âge me le permit, et je pris,

un bâton à la main, le chemin de la Hongrie.

Je changeai, à Almas, mon costume grec contre un habit hongrois. Je passai à Temeswar, à Zenta, à Zeige, à Kiskore. Je voulus revoir des lieux où tout me rappelait ma première jeunesse, mes succès et mes revers. Je soupirai à l'aspect de ces plaines que j'avais arrosées de sang humain, et je me hâtai de gagner la forêt de Maklar. Je la visitai toute entière; elle était si chère à mon cœur! Je cherchai, je trouvai la petite esplanade où j'avais passé trois jours avec Amalie, où j'avais connu les premiers plaisirs de l'amour. Je reconnus la place même..... et je m'y reposai. Quels souvenirs chers et cuisans vinrent alors m'assaillir!

J'allai au château de Kewes; j'entrai dans la chambre où mon père était mort dans mes bras. J'y pensai avec attendrissement; mais cette

sensibilité ne ressemblait pas à ce que j'avais éprouvé dans la forêt de Maklar.

Je tournai à gauche, et je vins à Gran : c'était ma première conquête. Je m'embarquai sur le Danube, et je le remontai jusqu'à Vienne, où je pleurai sur le tombeau de mon épouse et de mon fils. Je vis la cour de l'empereur Joseph, dont j'aurais pu occuper la place, si, au lieu de cette multitude de turcs, j'eusse eu cent mille braves gens. Cette réflexion ne m'arrêta qu'un moment. J'étais obscur, j'étais pauvre, mais j'étais indépendant des injustices des hommes et des vicissitudes de la fortune.

J'avais mis près d'un an à parcourir ces différentes contrées, et quoique je vécusse avec une extrême économie, mes ressources diminuaient sensiblement. Je me préparai à quitter Vienne, et à m'éloigner des états de l'empereur, où je n'étais pas sans une

sorte d'inquiétude. Je fus baiser, pour la dernière fois, la terre qui couvrait les restes d'Amalie. Je traversai la Bohême, la haute Saxe, et j'arrivai à Lunebourg. Ce pays, couvert de forêts et de rocs escarpés, me plut aussitôt. La nature répand un charme touchant sur ses productions les plus bizarres. L'œil se plaît à mesurer ces masses énormes qui semblent défier le temps, et ces volcans éteints me retracent l'image des secousses terribles qui agitent sans cesse les empires.

Ce terrain était inculte. Des reptiles se disputaient les plantes vénéneuses dont il était chargé. Je crus que personne ne me disputerait un bien que j'aurais acquis par mon travail, et j'en suis en effet paisible propriétaire. Après plusieurs mois de peine et de sueur, j'eus un jardin dont le produit suffit à ma consommation; une chèvre me donne son lait; le

ruisseau qui coule au pied du roc me fournit du poisson, et son eau me désaltère.

Tékéli termina ainsi son récit, et il lut dans les yeux de Sophie et de Werner tout l'intérêt qu'il leur inspirait. « Êtes-vous satisfaits, leur dit-» il après un moment de silence ? » J'avais rompu sans retour avec les » hommes, et j'ai consenti à vous voir. » Vous avez voulu me connaître ; je » me suis rendu à vos désirs. J'ai re-» fusé les dons de mon compagnon » d'armes, et je reçois les vôtres. Je » ne sais quel attrait puissant me fait » tout oublier auprès de vous, tout, » hors Amalie et mon fils. Nous vous » les rendrons, lui répondit Werner ; » Amalie fut un bienfait de l'amour ; » l'amitié vous réservait Sophie. Mon » petit-Charles a son cœur, il vous » aimera comme elle. Qu'allez-vous » exiger encore, reprit le vieillard ? » Nous n'exigerons rien, lui dit So-

» phie, avec ce sourire qui n'était qu'à » elle. Nous prierons, et notre ami » ne résistera point ». Elle se leva, elle lui prit la main, et le tira doucement après elle. Tékéli se défendait; elle lui prit la main dans les siennes, et les yeux de Tékéli se fixèrent sur les siens. Ils étaient humides et supplians, et Tékéli fut ému. Il la regarda encore, il se trouva sans force, il la suivit, et fut établi aussitôt chez les jeunes époux.

Il y vécut heureux sous le nom d'Emeric (1). Les tendres soins, les douces prévenances de l'active amitié embellirent ses derniers jours, et des larmes sincères coulèrent sur sa tombe.

C'est ainsi que Sophie et Werner ennoblissaient la fortune. C'est en répandant le bonheur autour d'eux qu'ils ajoutaient au leur. L'estime générale devint le prix de cette conduite. Vou-

(1) Il s'appelait Emeric Tékéli.

lait-on donner un exemple de la sévère probité, unie aux connaissances et aux agrémens de l'esprit? on citait Werner. Voulait-on peindre d'un mot la vertu sans orgueil, la beauté sans caprices, les grâces sans apprêt? on nommait Sophie. Ceux qui ne les connaissaient pas, voulaient les approcher, et ceux qui les avaient vus, voulaient être leurs amis. Ils en eurent beaucoup, et n'en perdirent aucun. Que de gens n'en conservent point, et veulent bien s'en étonner!

Mais c'est assez nous occuper des rois, des empereurs, des sultans, personnages très-respectables, sans doute, mais qui ne sont pas fort amusans. Revenons au petit baronnet, qui annonce un espiègle déterminé; ramenons sur la scène le brave et fidèle Brandt, continuant ses bévues et ses sottises, le tout par bonté d'ame.

Fin de la seconde partie.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans la seconde partie.



